START

VOLUME
3

2.5 mm ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

2.0 mm ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

1.5 mm ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

PM-MGP
METRIC GENERAL PURPOSE TARGET
PHOTOGRAPHIC

200 mm

150 mm

100 mm

1.0 1.1 1.25 1.4 1.6 1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0 4.5 5.0 5.6 6.3

1.0 mm ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

1.5 mm ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

2.0 mm ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ abcdefghijklmnopqrstuvwxyz 1234567890

2.5 mm ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ abcdefghijklmnopqrstuvwxyz 1234567890

A5

A4

A3

PRECISION℠ RESOLUTION TARGETS

4.5 mm ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

3.5 mm ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

3.0 mm ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

Saint-Evremond's Ouevres de Monsieur de Saint-Evremond

Amsterdam 1726

Audran
133



OEUVRES
DE MONSIEUR
DE
SAINT-EVREMOND,

Publiées sur ses Manuscrits,

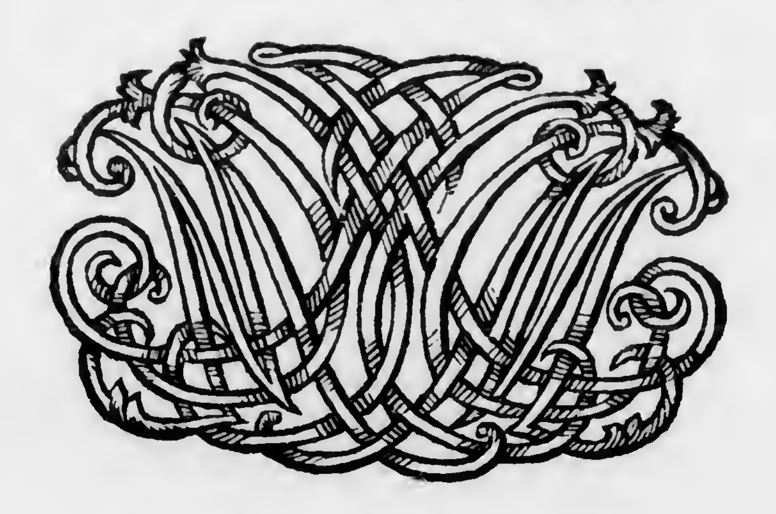
AVEC

LA VIE
DE L'AUTEUR;

PAR Mr. DES MAIZEAUX
Membre de la Societé Royale.

Quatriéme Edition, revuë, corrigée & augmentée.
Enrichie de Figures gravées par B. Picart le Romain.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,
Chez COVENS & MORTIER.
M. DCC. XXVI.

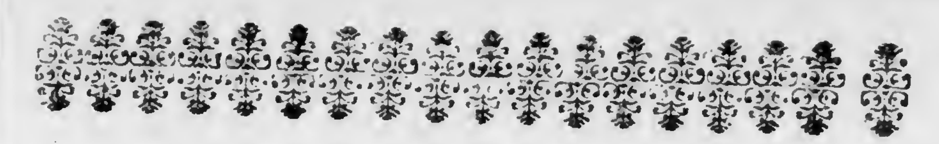
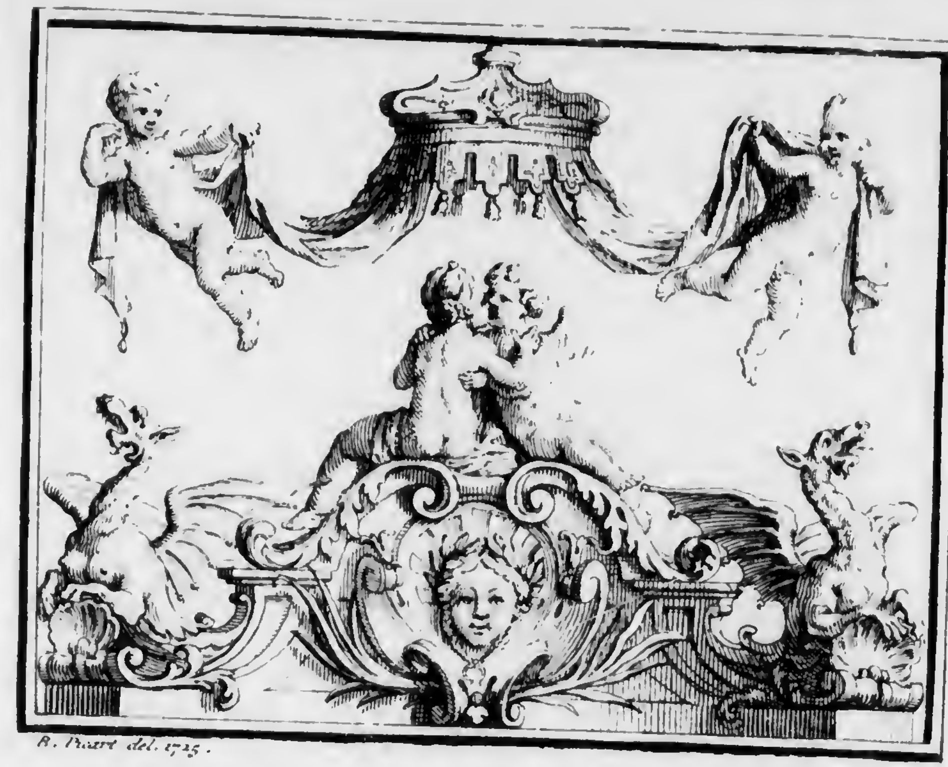


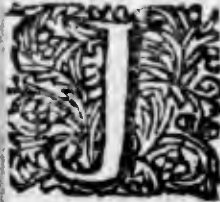
TABLE DES PIECES

CONTENUES DANS LE TROISIE'ME TOME.

CON-



CONVERSATION DE MR. DE ST. EVREMOND AVEC LE DUC DE CANDALE.


JE ne prétens pas entretenir le Public de ce qui me regarde. Il importe peu aux hommes de savoir mes affaires & mes disgraces; mais on ne sauroit trouver mauvais sans chagrin, que je fasse réflexion

ſur ma vie paſſée ; & que je détourne mon eſprit de quelques fâcheuſes conſiderations, ſur des penſées un peu moins deſagréables. Cependant, comme il eſt ridicule de parler toûjours de ſoi, fût-ce à ſoi-même, pluſieurs perſonnes de grand mérite ſeront mêlées dans ce Diſcours, qui me fera trouver plus de douceur, qu'aucune converſation ne m'en peut donner, depuis que j'ai perdu celle de Monſieur d'Aubigny (1).

A la Priſon de Monſieur le Prince (2), j'avois un fort grand commerce avec Monſieur de Candale. Les Plaiſirs l'avoient fait naître, & il étoit entretenu par de ſimples agrémens, ſans deſſein & ſans interêt. Il avoit vêcu auparavant dans une étroite amitié avec Moret (3), & le Chevalier de La Vieuville ; & Vineuil avoit donné à cette union le nom de *Ligue*, par une eſpece de ridicule, qu'elle méritoit aſſez. En effet, ils avoient mille ſecrets de bagatelles : ils faiſoient des myſtéres de rien, & ſe retiroient en particulier dix fois le jour, ſans aucun plaiſir d'être enſemble, que celui d'é-

(1) Mr. d'Aubigny mourut en 1665.
(2) En 1650.

d'être ſéparés des autres. Je ne laiſſois pas d'être de leur ſociété, mais jamais de leur confidence, laquelle ſe rompit à la fin ſans aucun ſujet de brouillerie entr'eux-mêmes.

Monſieur de Vardes en s'en allant à l'Armée, avoit laiſſé à Paris une Maîtreſſe auſſi aimable que femme du monde (4) : mais elle avoit été aimée & avoit aimé ; & comme ſa tendreſſe s'étoit épuiſée dans ſes premieres Amours, elle n'avoit plus de paſſion veritable. Ses affaires n'étoient plus qu'un interêt de Galanterie, qu'elle conduiſoit avec un grand art ; d'autant plus qu'elle paroiſſoit naturelle, & faiſoit paſſer la facilité de ſon eſprit pour une naïveté de ſentimens. Son hiſtoire étant connuë, elle ne prenoit pas le parti de faire la Prude impudemment ; mais elle tournoit une vie de peu d'éclat où elle ſe voyoit réduite, en une vie retirée, & ménageoit avec beaucoup de deſſein une fauſſe négligence. Elle n'alloit pas au Louvre diſputer un Galant contre ces

(3) Le Comte de Moret, Frere ainé du Marquis de Vardes.
(4) Madame de St. Loup.

ces jeunes beautés qui font tout le bruit dans le monde: elle ſavoit l'en tirer avec adreſſe; & n'avoit pas moins d'induſtrie pour le conſerver, qu'elle en avoit eu pour ſe l'aquerir. Un ſimple commerce de bienſéance ne lui eût pas été permis avec une femme tant ſoit peu aimable; & une amitié ordinaire avec les hommes ſe reprochoit, comme une tendreſſe dérobée à ſon amour. Les plaiſirs particuliers lui faiſoient craindre un attachement: elle appréhendoit d'être oubliée dans les divertiſſemens de foule; ſur tout elle crioit contre les Repas du Commandeur (1), où l'on reſpiroit certain air de liberté, ennemi des paſſions délicates. Enfin, ſi elle n'avoit tous vos ſoins, elle ſe plaignoit d'être abandonnée; & parce qu'elle ſe diſoit toute à vous, elle vouloit que vous fuſſiez tout à elle.

Monſieur de Vardes abſent ne pût maintenir long-tems une Maîtreſſe de cette humeur. Elle ſe rendit à la vûë du jeune Monſieur de Candale; encore, dit-on, que ſes deſſeins avoient prévenu l'impreſſion que fait la préſence, & qu'elle avoit ſongé à ſe le mettre entre les mains, avant que de le connoître. Monſieur de Vardes fut ſenſible à ce changement, comme à la perte d'un plaiſir qui lui étoit fort cher; mais en honnête-homme il ne s'en fit pas une affaire, & il regarda Monſieur de Candale avec le dépit d'un rival, ſans jamais y mêler la haine d'un ennemi.

(1) Le Commandeur de Souvré.

Moret, dont la gravité repréſentoit l'honneur en toutes choſes, ſe tint offenſé en la perſonne de ſon frere; & prit pour un veritable affront, ce que l'intereſſé avoit reçû comme un ſimple déplaiſir. Ses plaintes furent d'abord aſſez fieres: les voyant mal reçûës dans le monde, il changea de diſcours ſans changer de procedé. Il ſe diſoit mal-heureux de n'avoir pû s'attirer les égards d'une perſonne pour laquelle il avoit eu tant de conſideration toute ſa vie: il diſoit que Monſieur de Candale étoit peu à plaindre, qu'il trouveroit des amis plus dignes de ſon amitié; & qu'avec beaucoup de déplaiſir il ſe voyoit obligé d'en chercher d'autres ſur leſquels il pût faire plus de fondement. C'étoit le langage qu'il tenoit à tout le monde; avec une fauſſe modeſtie, qui marque plus la bonne opinion

nion qu'on a de ſoi, que ne feroit une préſomption légérement déclarée. Pour le Chevalier de La Vieuville, il ſe tint deſobligé, auſſi-tôt que Moret penſa l'être; & tant pour lui plaire, que par la vivacité de ſon naturel, il anima les reproches un peu davantage.

Je voyois Monſieur de Candale à l'ordinaire, & comme il lui faloit toûjours quelque Confident, je le devins auſſi-tôt de ſes plaintes ſur le procédé de ces Meſſieurs, & peu de tems après de ſa paſſion pour Madame de Saint Loup. Dans la chaleur de cette nouvelle confidence, il ne pouvoit ſe paſſer de moi, pour me confier en ſecret de petites choſes, fort cheres aux Amans, & très-indifferentes à ceux qui ſont obligés de les écouter. Je les recevois comme des myſtéres, & les ſentois comme des bagatelles importunes. Mais ſon humeur étoit agréable; je trouvois ſon procedé obligeant, & il avoit un air ſi noble en toute ſa perſonne, que je prenois plaiſir à le regarder, au même tems que j'en avois peu à l'entendre. Juſques-là, je n'avois pas eu le moindre deſſein dans ſon commerce. Quand je me vis maître de ſon eſprit, ſi je

je l'oſe dire, je penſai que je ne ferois pas mal de ménager une perſonne, qui devoit être un jour fort conſiderable. Alors je me fis une étude particuliere de le bien connoître, & n'oubliai rien pour le prendre par tous les endroits où il pouvoit être ſenſible. Je louois ſa Maîtreſſe ſans trahir mes ſentimens, car elle me paroiſſoit fort aimable; & je blâmois le procedé de Moret & du Chevalier de La Vieuville, qui, ſelon mon ſens, n'avoient aucune raiſon.

Il y a des inſinuations honnêtes, dont le moins artificieux ſe peut ſervir: il y a des complaiſances auſſi éloignées de l'adulation que de la rudeſſe. Comme Monſieur de Candale avoit l'ame paſſionnée, je mêlois dans nos entretiens ce que je connoiſſois de plus tendre. La douceur de ſon Eſprit faiſoit une certaine délicateſſe, & de cette petite délicateſſe il ſe formoit aſſez de diſcernement pour les choſes qui n'avoient pas beſoin d'être approfondies. Outre le naturel, il y tournoit ſon eſprit par étude, & par étude je lui fourniſſois des ſujets où il pouvoit employer cette eſpece de lumiere. Ainſi nous nous ſéparions ſans aucun de ces dé-

 goûts

goûts qui commencent à la fin des Converſations; & content de moi, pour l'être de lui, il augmentoit ſon amitié à meſure qu'il ſe plaiſoit davantage.

Ceux qui cherchent de la docilité dans les eſprits, établiſſent rarement la ſupériorité du leur, ſans faire ſentir avec chagrin une humeur impérieuſe. Le mérite ne fait pas toûjours des impreſſions ſur les plus honnêtes-gens; chacun eſt jaloux du ſien, juſqu'à ne pouvoir ſouffrir aiſément celui d'un autre. Une complaiſance mutuelle concilie ordinairement les volontés; néanmoins, comme on donne autant par là qu'on reçoit; le plaiſir d'être flaté ſe paye cherement quelquefois, par la peine qu'on ſe fait à flater un autre. Mais qui veut bien ſe rendre approbateur, & ne ſe ſoucie pas d'être approuvé, celui-là obligé à mon avis doublement; il oblige de la loüange qu'il donne, & de l'approbation dont il diſpenſe. C'eſt un grand ſecret dans la familiarité d'un commerce, de tourner les hommes autant qu'on le peut honnêtement à leur Amour-propre. Quand on ſait les rechercher à propos & leur faire trouver en eux des talens dont ils n'avoient

voient pas l'uſage, ils nous ſavent gré de la joye ſecrete qu'ils ſentent de ce Mérite découvert, & peuvent d'autant moins ſe paſſer de nous, qu'ils en ont beſoin pour être agréablement avec eux-mêmes.

Peut-être ai-je tort de quitter des choſes particulieres pour m'étendre ſur des Obſervations générales. J'y ſerois plus ſcrupuleux, ſi j'avois à entretenir le Public d'affaires de grande conſidération. Comme je ne parle qu'à moi ſeul ſur une matiere peu importante, je pratique à mon égard ce que j'ai fait à celui d'un autre; & ne cherchant qu'à me plaire, je ſuis ingénieux à tirer de mon eſprit des penſées qui me contentent. Je veux donc me laiſſer aller à ma fantaiſie, pourvû que ma fantaiſie n'aille pas tout-à-fait à l'extravagance; car il faut éviter le déréglement auſſi bien que la contrainte: & pour revenir à quelque ſorte de régularité, je reprens la Narration que j'ai commencée.

La premiere choſe que fit la Cour à la détention de Monſieur le Prince, fut d'aller en Normandie pour en chaſſer Madame de Longueville, & ôter aux Créatures de ſa maiſon les Gouvernemens qui

étoient entre leurs mains. Je fis le voyage avec Monsieur de Candale, & deux jours entiers d'un tems & d'un chemin assez fâcheux, nous eûmes une conversation presque continuë; & assez agréable, pour être fort variée.

Après nous être épuisés à parler de sa passion, de celle de quelques autres, & indifferemment de tous les plaisirs, nous vinmes à tomber insensiblement sur le misérable état où se trouvoit Monsieur le Prince, avec tant de gloire, & après tant de grandeurs. Je lui dis „ Qu'un Prince „ si grand & si malheureux devoit être „ plaint de tout le monde: Que sa con„ duite à la verité avoit été peu respec„ tueuse pour la Reine, & un peu fâ„ cheuse pour Monsieur le Cardinal; mais „ que c'étoient des fautes à l'égard de la „ Cour, & non pas des crimes contre l'E„ tat, capables de faire oublier les services „ importans qu'il avoit rendus: Que ses „ services avoient soûtenu Monsieur le „ Cardinal, & assûré le pouvoir dont son „ Eminence venoit de se servir pour le „ perdre: Que la France eût peut-être „ succombé au commencement de la Ré„ gence, sans la bataille de Rocroi qu'il „ avoit

„ avoit gagnée: que la Cour avoit fait „ toutes les fautes sans lui après la bataille „ de Lens, & ne s'étoit sauvée que par „ lui dans la Guerre de Paris: Qu'après „ avoir si bien servi, il n'avoit fait que „ déplaire par l'impétuosité d'une hu„ meur dont il n'avoit pû être le maître; „ mais que tous ses desseins & ses actions „ alloient pleinement au service du Roi, „ & à la grandeur du Royaume. Je ne sai „ pas, *ajoûtai-je*, ce que la Cour gagne„ ra par sa Prison, mais je sai bien que les „ Espagnols ne pouvoient rien souhaiter „ de plus favorable.

Je suis obligé, dit Monsieur de Candale, *je suis obligé à Monsieur le Prince, de mille honnêtetés qu'il a cuës pour moi, malgré son chagrin contre Monsieur d'Espernon mon Pere. J'ai été, peut-être, un peu plus sensible que je ne devois, à des obligations si legeres, & je n'ignore point qu'on m'a accusé de ne prendre pas assez de part aux interêts de ma Maison. Tous ces discours ne m'ont pas empêché d'être son serviteur, & ses disgraces ne m'en empêchent pas encore: mais dans l'attachement que j'ai à la Cour, je ne puis donner qu'une douleur secrete à ses Malheurs; inutile pour lui*

lui en l'état qu'il eſt, & ruineuſe pour moi, ſi je la fais paroître.

„Voila, *repris-je*, les ſentimens d'un „fort honnête-homme, & que je trou- „ve d'autant plus généreux, que la Pri- „ſon de Meſſieurs les Princes, eſt la cho- „ſe la plus avantageuſe que vous puiſſiez „deſirer. Je vous regarde aujourd'hui „comme le plus conſiderable homme de „France, ſi vous voulez l'être. On vient „de mettre nos Princes du ſang au Bois „de Vincennes, dont apparemment ils „ne ſortiront pas ſi-tôt. Monſieur de „Turenne & Monſieur de Bouillon ſe „ſont éloignés pour les ſervir. Monſieur „de Nemours n'eſt de rien, tout hon- „nête-homme qu'il eſt, & ne ſait pré- „ſentement quel parti prendre. Monſieur „de Guiſe eſt priſonnier en Eſpagne. „Tout le reſte de nos grands Seigneurs „eſt ſuſpect, ou négligé de Monſieur „le Cardinal. Dans la ſituation où ſont „les choſes, ſi vous ne ſavez pas faire „valoir la conſideration de vos établiſſe- „mens, & les bonnes qualités de vôtre „perſonne, ne rejettez rien ſur la fortu- „ne qui vous ſert ſi bien; prenez-vous-en „à vous ſeul; car c'eſt vous qui manque- „rez à vous-même.

Il m'écouta avec la plus grande attention du monde; & plus touché de mon diſcours que je ne me l'étois imaginé, il me remercia avec chaleur des ouvertures que je lui avois données. Il me dit bonnement, que la jeuneſſe & les plaiſirs l'avoient empêché de s'appliquer à rien de ſérieux juſques-là; mais qu'il étoit réſolu de quitter ſon inutilité, & de mettre tout en uſage pour ſe donner de la conſideration. *Je vais vous faire une confidence*, pourſuivit-il, *que je n'ai jamais faite à perſonne: vous ne ſauriez croire l'inclination que Monſieur le Cardinal a pour moi. Vous ſavez qu'il a quelque deſſein de me faire épouſer une de ſes Niéces, & l'on croira aiſément que ſa bonne volonté eſt fondée ſur le projet de cette alliance; j'y en attribuë moi-même une partie: mais je ne m'y connois point, ou il a pour moi quelque foible. Je vous confierai encore un plus grand ſecret, c'eſt que je ne me ſens aucune amitié pour lui; & à vous parler nettement, j'ai le cœur auſſi dur pour ſon Eminence, que ſon Eminence le ſauroit avoir pour le reſte des Courtiſans.*

„J'aimerois beaucoup mieux, *lui dis-* „*je*, que vous euſſiez quelque tendreſſe;

„car il ſera difficile que vos veritables „ſentimens échappent à ſa pénétration. „Si vous m'en croyez, vous le verrez „rarement en particulier, & lors que „vous y ſerez obligé, entretenez-le de „vôtre dévouëment en général, ſans „vous laiſſer conduire dans un détail cu- „rieux, qui lui donne le loiſir de vous „examiner, & la facilité de vous con- „noître. Quand le Roi & la Reine ſe- „ront chez lui; quand il cherchera à ſe „divertir avec ſes Courtiſans ordinaires, „ne manquez jamais de vous y trouver: „& là par toute ſorte de complaiſances „& d'agrémens, tâchez d'entretenir une „amitié qu'il eſt aſſez diſpoſé à entrete- „nir de lui-même. S'il étoit d'humeur „à ſe faire un vrai Favori, ſa familiarité „vous ſeroit avantageuſe: mais ſa bonne „volonté ne pouvant être ſi pure, qu'il „n'y entre du deſſein; un grand com- „merce lui fera découvrir tous vos foi- „bles, avant que vous ayez trouvé le „moindre des ſiens. Quelque diſſimula- „tion qu'un homme de vôtre âge puiſſe „avoir, ce ne lui eſt pas un petit mal- „heur d'avoir à ſouffrir les obſervations „d'un vieux Miniſtre, ſupérieur par l'a- „vantage

„vantage du poſte, & par celui de l'ex- „périence. Croyez-moi, Monſieur, il „eſt dangereux de voir trop ſouvent un „habile-homme, quand la difference, & „ſouvent la contrariété des interêts ne „permet pas de s'y fier. Si cette Maxi- „me peut être reçûë chez les autres na- „tions, elle eſt comme infaillible dans la „nôtre, où la pénétration pour décou- „vrir, va plus loin que la diſſimulation „pour ſe cacher. Ne préſumez donc pas „de pouvoir combattre Monſieur le Car- „dinal par ſon art, ni de faire conteſter „vos fineſſes avec les ſiennes. Contentez- „vous de ménager vos agrémens avec „beaucoup de conduite, & laiſſez agir „ſon inclination. L'Inclination eſt un „mouvement agréable, qui nous eſt d'au- „tant plus cher, qu'il nous ſemble pure- „ment nôtre. Il naît dans le fond de nos „tendreſſes, & s'y entretient mollement „avec plaiſir: en quoi il differe de l'Eſ- „time, laquelle eſt reçûë comme une „choſe qui ne s'établit & ne ſe main- „tient point en nous par la faveur de „nos ſentimens, mais par la juſtice que „nous ſommes obligés de rendre aux per- „ſonnes vertueuſes.

„Nous

„Nous allons tomber dans un tems où „apparemment Monfieur le Cardinal aura befoin de fes ferviteurs. Il faut vous „faire confiderer comme un homme utile, après vous être fait aimer comme „une perfonne agréable. Le moyen d'être „tout-à-fait bien avec lui, c'eft de remplir ces vûës d'interêt, auffi bien que „les fentimens de fon affection ; & c'eft „ce que vous ferez infailliblement, en „lui promettant une grande confideration „que vous vous ferez donnée. Elle ne „vous manquera pas, fi vous vous éloignez de la conduite de Monfieur d'Efpernon, fans vous eloigner de fes interêts, qui doivent toûjours être les vôtres. Heureufement la nature vous a „donné une humeur trop oppofée à la „fienne. Il n'y a rien de fi contraire que „la douceur de vôtre efprit, & l'auftérité du fien ; que vôtre complaifance, „& fes chagrins ; que vos infinuations, „& fa fierté. Laiffez-vous donc aller à „vôtre naturel prefque en toutes chofes ; „mais donnez-vous garde de prendre „fans y penfer les fentimens d'une fauffe gloire. On démêle mal-aifément la „fauffe d'avec la veritable : une hauteur „mal entenduë paffe pour une grandeur „d'ame ; & trop fenfible à ce qui vient „de la qualité, on eft moins animé qu'on „ne doit pour les grandes chofes. Voici „le Portrait de Mr. d'ESPERNON, fi „je ne me trompe. Dans le refpect qu'il „exige, dans les devoirs qu'on lui rend, „il oubliera ce qu'on doit au Gouverneur „& au Colonel (1), pourvû qu'on rende à Monfieur d'Efpernon ce qu'on ne „lui doit pas. Je ne dis point que la diftinction ne doive être agréable aux perfonnes de grande qualité : mais il faut fe „l'attirer, & non pas fe la faire préfomptueufement foi-même.

„Il feroit honteux de laiffer perdre les „chofes établies par le mérite & par le „crédit de fes Prédeceffeurs ; on ne fauroit avoir trop de fermeté à maintenir „ces fortes de droits, quand la poffeffion „en eft laiffée : mais il n'en va pas ainfi „en des prétentions nouvelles qui doivent „être établies par délicateffe & par douceur, avant que d'être apperçûës. „C'eft-là qu'il vous faut aller adroitement „aux

(1) Le Duc d'Efpernon étoit alors Gouverneur de Guienne & Colonel Général de l'Infanterie.

„aux autres, pour les faire venir inſenſi-
„blement à vous; & au lieu de prendre
„avec fierté, ce qu'on peut refuſer avec
„juſtice, un habile homme employe tou-
„te ſon induſtrie à ſe faire donner ce qu'il
„ne demande pas.

„Soyez honnête, officieux, libéral:
„que chacun trouve chez vous ſa com-
„modité & ſon plaiſir; on vous portera
„volontairement, ce que vous exigerez
„ſans ſuccès par une hauteur affectée.
„Perſonne n'eſt bleſſé du reſpect qu'il
„veut bien rendre, parce qu'il peut ne
„le rendre pas, & qu'il penſe donner des
„marques de ſon amitié, plûtôt que de
„ſon devoir. La jalouſie de la Liberté
„eſt commune à tous les hommes; mais
„diverſes gens la font conſiſter en diver-
„ſes choſes. Les uns rejettent toute ſu-
„périorité: le choix des ſupérieurs tient
„lieu de Liberté à quelques autres. Le
„François particuliérement eſt de cette
„humeur: impatient de vôtre autorité
„& de ſa franchiſe, il ne ſauroit recevoir
„de maîtres ſans chagrin, ni demeurer le
„ſien ſans dégoût: ennuyé de ſa propre
„poſſeſſion, il cherche à ſe donner; &
„trop content de la diſpoſition de ſa
„vo-

„volonté, il s'aſſujettit avec plaiſir, ſi
„on lui laiſſe faire ſa dépendance. C'eſt
„à peu près nôtre naturel, que vous de-
„vez conſulter plûtôt que le vôtre dans la
„conduite que vous avez à tenir.

„Il y a deux choſes parmi nous, qui
„apportent des diſtinctions fort conſide-
„rables; la faveur du Roi déclarée, &
„un grand mérite à la Guerre, bien re-
„connu. La faveur qui ne diminuë rien
„en Eſpagne de la jalouſie des rangs, leve
„bien des conteſtations en France, où
„chacun ſe laiſſe conduire purement à
„l'interêt, ſous prétexte d'honorer la
„confiance ou l'inclination du Prince.
„Les plus corrompus, dont le nombre
„eſt grand, portent leur ſervitude où
„ils croyent trouver leur fortune; & ceux
„qui s'abandonnent le moins, ne laiſſent
„pas de ſe faire un mérite de leur ſou-
„pleſſe. On voit bien quelques faux gé-
„néreux qui mettent ridiculement leur
„honneur à mépriſer les Miniſtres; on
„voit des eſprits rudes qui penſent être
„fermes: mais il eſt peu de gens habiles
„& honnêtes, qui ſachent conſerver de
„la dignité en ménageant leurs affaires.
„A le bien prendre, tout cede à nos fa-
„voris,

» voris, si la Cour ne sort pas de sa situa-
» tion ordinaire. Pour le mérite de la
» Guerre, il apporte une consideration
» fort grande; & quand on a commandé
» dignement de grosses Armées, il reste
» une impression de cette autorité, qui se
» conserve dans la Cour même. On ho-
» nore avec plaisir un Général qui a fait
» aquerir de l'honneur: ceux même qui
» en ont le moins aquis, se souviennent
» agréablement des fatigues dans la mol-
» lesse. On s'entretient des actions passées
» dans l'inutilité présente; on rappelle la
» mémoire du péril dans la sûreté: l'ima-
» ge de la Guerre enfin ne se présente
» point dans la Paix sans un souvenir du
» commandement qu'on a exercé sur
» nous, & de l'obéïssance que nous avons
» renduë. C'est à ce mérite de la Guerre
» que l'Ambition vous doit pousser: c'est-
» là que vous devez appliquer tous vos
» soins, pour arriver quelque jour au
» Commandement des Armées. Un Em-
» ploi si noble & si glorieux égale les Su-
» jets aux Souverains dans l'Autorité; &
" com-

(1) Philippe de Clerembaut, Comte de Palluau, fait Maréchal de France en 1653. Il mourut en 1665.

» comme il fait quelquefois d'un particu-
» lier un Conquerant, il peut faire du
» Prince le mieux établi, le dernier des
» misérables, s'il néglige une vertu né-
» cessaire à soûtenir sa fortune. Lors que
» vous aurez bien réglé vôtre conduite
» pour la Cour, & animé vôtre ambi-
» tion pour la Guerre, il vous restera
» encore à vous donner des Amis, dont
» la réputation bien établie puisse contri-
» buër à la vôtre; & qui fassent valoir
» vôtre application nouvelle, quand vous
» vous donnerez plus de mouvement.

" De tous les hommes que je connois,
" il n'y en a point avec qui je vous sou-
" haite un commerce plus particulier
" qu'avec Mr. de PALLUAU (1), &
" avec Monsieur de MIOSSENS (2). La
" grande liaison que j'ai avec l'un & l'au-
" tre, pourroit vous rendre suspect le bien
" que j'en dis toûjours: mais ne craignez
" pas en cela de déferer à mon sentiment,
" & croyez qu'on trouve mal-aisément de
" si honnêtes-gens qu'eux dans le monde.
" J'avouë pourtant que l'amitié de Mon-
" sieur

(2) César-Phœbus d'Albret, Comte de Miossens, fait Maréchal de France en 1653, & mort en 1676.

„ſieur le Marquis de CREQUI (1) me
„ſemble préferable à toute autre: ſa chaleur pour ſes amis, ſi vive & ſi animée; ſa fidelité ſi pure & ſi nette, me la font eſtimer infiniment. D'ailleurs, ſon ambition, ſon courage, ſon génie pour la guerre, un eſprit univerſel, qui s'étend à tout, ajoûtent à l'amitié une conſideration fort particuliere. On lui peut donner ſans faveur ce bel éloge qu'on donnoit à un Ancien: *ita ut ad id unum natus eſſe videretur quod aggrederetur.* Quand ſon choix le détermina à ſa profeſſion, la nature l'avoit préparé à toutes; capable de cent choſes differentes; auſſi propre à ce qui regarde le métier des autres, qu'à ce qui touche le ſien. Il pourroit ſe donner de la réputation par les Lettres, s'il ne la vouloit toute par les Armes. Une gloire ambitieuſe ne ſouffre point les petites vanités: mais il n'en eſt pas moins curieux, & cherchant dans une étude ſecrette le plaiſir particulier de s'inſtruire, il joint à l'avantage de ſavoir beaucoup, le mérite de cacher diſcretement ſes connoiſſances.

(1) François de Crequi, Marquis de Marines, fait Maréchal de France en 1668.

„ſances. Peut-être ne croyez-vous pas pouvoir rencontrer dans la jeuneſſe où il eſt, ce qu'à peine on attend de l'âge le plus avancé; & j'avouë que nous donnons quelquefois aux jeunes gens une eſtime précipitée par la faveur de nos ſentimens. Quelquefois auſſi nous rendons une juſtice bien lente à leur vertu; oubliant à louër ce qu'ils font de bien dans le tems de l'exercice & de l'action, pour donner des loüanges à ce qu'ils ont fait dans la ceſſation & le repos. Rarement on ajuſte la réputation à la vertu; & j'ai vû mille gens en ma vie eſtimés, ou du mérite qu'ils n'avoient pas encore, ou de celui qu'ils n'avoient déja plus. On trouve en Monſieur le Marquis de Crequi un ajuſtement ſi rare. Quelques grandes eſperances qu'il donne de l'avenir, il fournit dans le préſent dequoi contenter les plus difficiles; & il a ſeulement à deſirer ce que les autres ont à craindre, l'attention des obſervateurs, & la délicateſſe des bons juges.

"Un premier Miniſtre, un Favori qui chercheroit dans la Cour un ſujet digne de ſa confiance, n'en ſauroit trou-

„trouver, à mon avis, qui la mérite „mieux que Monſieur de RUVIGNY (1). „Vous verrez peut être en quelques au- „tres, ou un talent plus brillant, ou de „certaines actions d'un plus grand éclat „que les ſiennes. A tout prendre, à „juger des hommes par la conſidera- „tion de toute la vie, je n'en connois „point qu'on doive eſtimer davantage, & „avec qui l'on puiſſe entretenir plus long- „tems une confidence ſans ſoupçon, & „une amitié ſans dégoût. Quelques „plaintes que l'on faſſe de la corruption „du ſiécle, on ne laiſſe pas de rencontrer „encore des amis fidéles : mais la plûpart „de ces gens d'honneur ont je ne ſai quoi „de rigide, qui feroit préferer les inſi- „nuations d'un fourbe à une ſi auſtére fi- „délité. Je remarque dans ces hommes, „qu'on appelle *ſolides* & *eſſentiels*, une „gravité qui vous importune, ou une „peſanteur qui vous ennuye. Leur bon- „ſens même, pour vous être utile une „fois dans vos affaires, entre mal à pro- „pos tous les jours dans vos plaiſirs. Ce- „pendant, il faut ménager des perſonnes „qui vous gênent, dans la vûë que vous „pourrez en avoir beſoin; & parce qu'ils „ne vous tromperont pas quand vous „leur confierez quelque choſe, ils ſe font „un droit de vous incommoder aux heu- „res que vous n'avez rien à leur confier. „La probité de Monſieur de Ruvigny, „auſſi propre que la leur pour la con- „fiance, n'a rien que de facile & d'ac- „commodant pour la compagnie: c'eſt „un Ami ſûr & agréable, dont la liaiſon „eſt ſolide; dont la familiarité eſt dou- „ce; dont la converſation eſt toûjours „ſenſée & toûjours ſatisfaiſante.

„La Priſon de Monſieur le Prince a „fait ſortir de la Cour une perſonne con- „ſiderable, que j'honore infiniment; „c'eſt Monſieur de LA ROCHEFOU- „CAULT, que ſon courage & ſa con- „duite feront voir capable de toutes les „choſes où il veut entrer. Il va trou- „ver de la réputation où il trouvera peu „d'interêt; & ſa mauvaiſe fortune fera „paroître un mérite à tout le monde, „que la retenuë de ſon humeur ne laiſ- „ſoit connoître qu'aux plus délicats. En „quelque fâcheuſe condition où ſa deſti- „née le réduiſe, vous le verrez égale- „ment éloigné de la foibleſſe & de la „fauſſe-

(1) Le Marquis de Ruvigni, Pere du Comte de Gallway.

„ fauſſe fermeté ; ſe poſſedant ſans crain-
„ te dans l'état le plus dangereux, mais
„ ne s'opiniâtrant pas dans une affaire
„ ruïneuſe, par l'aigreur d'un reſſenti-
„ ment, ou par quelque fierté mal-en-
„ tenduë. Dans la vie ordinaire ſon com-
„ merce eſt honnête, ſa converſation
„ juſte & polie: tout ce qu'il dit eſt bien
„ penſé; & dans ce qu'il écrit, la facili-
„ té de l'expreſſion égale la netteté de la
„ penſée. Je ne vous parle point de
„ Monſieur de Turenne; ce ſeroit trop
„ de préſomption à un particulier de
„ croire que ſes ſentimens pûſſent être
„ conſiderés parmi les témoignages pu-
„ blics, & la juſtice univerſelle que les
„ nations lui ont renduë. D'ailleurs, il
„ ne faut pas vous entretenir long-tems
„ de perſonnes éloignées, qui ne peuvent
„ contribuër en rien à vos interêts.

„ Je reviens à Monſieur de Palluau &
„ à Monſieur de Mioſſens, pour les dé-
„ peindre par des qualités qui vous ſe-
„ ront ou agréables, ou utiles. Vous
„ trouverez dans le commerce de Mon-
„ ſieur de PALLUAU tous les agrémens
„ imaginables; autant de ſecret & de
„ ſûreté que vous en puiſſiez deſirer.
„ N'attendez pas de lui les empreſſemens
„ d'un jeune homme qui s'entête de vous
„ ſervir, & dont vous avez plus à re-
„ douter l'imprudence, qu'à deſirer la
„ chaleur. Il fera toûjours à propos ce
„ que vous exigerez de lui, & ne man-
„ quera point aux offices que ſait rendre
„ un Courtiſan délicat. Si vôtre amitié
„ eſt une fois bien liée, il s'intereſſera
„ dans vôtre conduite; plus utile pour
„ la régler par ſes conſeils, que propre à
„ pouſſer vos affaires à bout par ſa vi-
„ gueur. Je l'ai toûjours vû fort oppo-
„ ſé aux faux généreux; & pour avoir
„ tourné en ridicule l'oſtentation d'une
„ probité affectée, pluſieurs ont crû qu'il
„ étoit aſſez indifferent pour la veritable.
„ Je puis dire néanmoins que je n'ai ja-
„ mais connu en perſonne une honnêteté
„ plus naturelle; ſans fourbe, ſans arti-
„ fice, ſans fineſſe avec ſes amis; atta-
„ ché à la Cour ſans proſtitution aucune,
„ & tâchant de plaire avec une délicateſ-
„ ſe éloignée de toute ſorte d'adulation.

„ Une liaiſon vous ſera plus avanta-
„ geuſe pour vos affaires avec Mr. de
„ MIOSSENS, particuliérement dans
„ une conjoncture comme celle-ci, où

„ l'on devra presque tout à l'industrie. Il „ va être admirable dans une Cour où il „ y aura divers interêts, & beaucoup „ d'intrigues. Il entrera d'abord avec „ vous, esperant que vous lui serez bon „ à quelque chose; & si vous vivez bien „ avec lui, il se fera un honneur parti- „ culier de vous être bon à tout. Pour „ peu que vous soyez soigneux, vous „ attirerez tous ses soins; si vous êtes „ complaisant, il sera flateur; ayez quel- „ que tendresse, il sera plus sensible „ qu'on ne croit, & qu'il ne pensera lui- „ même. Alors il quitte les vûës d'in- „ terêt, & animant son commerce de „ toute la chaleur de l'amitié, il se char- „ ge à la fin de vos affaires comme des „ siennes; industrieux, ponctuel, dili- „ gent à les poursuivre; ne comptant „ pour rien ces offices généraux dont les „ liaisons ordinaires s'entretiennent, il „ ne croira pas que vous deviez être con- „ tent de lui, & ne le sera pas lui-mê- „ me, qu'il ne vous ait effectivement „ servi. Le seul danger qu'il y ait, c'est „ de choquer la délicatesse de son hu- „ meur: un oubli, une indifference té- „ moignée sans y penser, pourroit faire „ naître sérieusement la sienne: une rail- „ lerie sur une Demoiselle qu'il aime, un „ discours qu'il aura fait, mal pris ou „ plaisamment tourné, lui seront des in- „ jures sensibles; & sans proportion du „ ressentiment à l'offense, il cherchera „ peut-être à se vanger dans les choses „ qui vous importent le plus. Comme „ il n'y a personne plus capable de faire „ valoir vos bonnes qualités, quand il „ vous aime; il n'y en a point qui sache „ pousser si loin vos foibles & vos dé- „ fauts, quand il croit que vous lui don- „ nez sujet de ne vous aimer pas. Voila „ ce que vous avez à craindre de son hu- „ meur: mais il n'est pas difficile de vous „ en garentir. Pour être sûr de lui, vous „ n'avez qu'à être sûr de vous-même; „ & si vous avez des égards sur ce qui le „ touche, j'ose assûrer qu'il en aura pour „ vous encore davantage.

Pour Monsieur de Palluau, reprit Monsieur de Candale, *j'avouë que je m'accommoderois aussi bien avec lui qu'avec homme du monde; & vous m'obligerez, vous qui êtes si fort de ses amis, de le rendre plus particulierement des miens. J'estime les bonnes qualités de Monsieur de Miossens au-*

autant que vous. Je sai qu'on ne peut pas en avoir de meilleures; personne n'a plus d'esprit, & il l'employe aussi volontiers qu'utilement pour ses amis: mais il a tenu jusques ici un procedé si desobligeant avec moi, que je ne me résoudrai jamais à lui faire aucune avance. S'il lui prenoit envie de me rechercher, ou que vous pûssiez nous unir insensiblement avec adresse, je n'y trouverois pas moins de plaisir que d'avantage.

Moret & le Chevalier de La Vieuville avoient donné cette aversion-là à Monsieur de Candale; & il l'auroit assez prise de lui-même par un secret sentiment de gloire, qui ne pouvoit souffrir la hauteur que Monsieur de Miossens avoit avec lui en toute occasion, & à laquelle son humeur molle & paresseuse ne se donnoit pas la peine de s'opposer. Je ne prétens pas interesser par là son courage. Il en avoit veritablement; mais la facilité de son esprit & sa nonchalance, avoient un air de foiblesse, particuliérement en de petites occasions qui ne lui sembloient pas assez importantes pour troubler la douceur de son repos. Tout ce qui avoit de l'éclat excitoit sa gloire, & sa gloire lui faisoit trouver le veritable usage de son cœur. Je l'ai vû même aller au delà de ce qu'il se devoit, après avoir négligé des choses obscures, qui éclatoient à la fin; capable de hazarder ses Etablissemens & de se perdre lui-même, quand il voyoit sa réputation bien engagée. Il donnoit au monde trop de prise sur lui par ses négligences; & le monde pouvoit le pousser trop loin par un ridicule malicieux, qui lui faisoit perdre la moderation de son humeur, ordinairement assez douce, & toûjours moins douce que glorieuse.

Voila quelques traits du Portrait de Monsieur de CANDALE. Comme il a eu assez d'éclat dans le monde, pour laisser la curiosité de le connoître tout-à-fait, il ne sera pas hors de propos d'en donner une peinture achevée. J'ai connu peu de gens qui eussent tant de qualités differentes: mais il avoit cet avantage dans le commerce des hommes, que la nature avoit exposé en vûë celles qui plaisoient, & caché au fond de son ame ce qui pouvoit donner de l'aversion. Je n'ai jamais vû un air si noble que le sien. Toute sa Personne étoit agréable; & il faisoit tout ce qu'on pouvoit faire d'un esprit médiocre, pour la douceur de la

la converſation & pour les plaiſirs. Une legere habitude le faiſoit aimer : un profond commerce ne s'entretenoit pas longtems ſans dégoût ; peu ſoigneux qu'il étoit de ménager vôtre amitié, & fort leger en la ſienne. Dans cette nonchalance pour ſes amis, les habiles gens ſe retiroient ſans éclat, & ramenoient la familiarité à une ſimple connoiſſance : les plus tendres ſe plaignoient de lui, comme d'une Maîtreſſe ingrate, dont ils ne pouvoient ſe détacher. Ainſi les agrémens de ſa Perſonne le ſoûtenoient malgré ſes défauts, & trouvoient encore des ſentimens pour eux en des ames irritées. Pour lui, il vivoit avec ſes amis, comme la plûpart des Maîtreſſes avec leurs Amans. Quelque ſervice que vous lui euſſiez rendu, il ceſſoit de vous aimer quand vous ceſſiez de lui plaire ; dégoûté comme elles d'une ancienne habitude, & ſenſible aux douceurs d'une nouvelle amitié, comme ſont les Dames aux délicates tendreſſes d'une paſſion naiſſante. Cependant il laiſſoit les vieux Engagemens ſans les rompre, & vous lui euſſiez fait de la peine de vous ſéparer tout-à-fait de lui ; l'éclat des ruptures ayant je ne ſai quelle violence

ce éloignée de ſon humeur. D'ailleurs il ne vouloit pas ſe donner l'excluſion des retours, quand vous lui aviez été ou agréable ou utile. Comme il étoit ſenſible aux plaiſirs, & intereſſé dans les affaires, il revenoit à vous par vos agrémens, & vous recherchoit dans ſes beſoins. Il étoit fort avare & grand dépenſier, aimant ce qui paroiſſoit dans la dépenſe, bleſſé de ce qui ſe conſommoit pour paroître. Il étoit facile & glorieux ; intereſſé, mais fidéle ; qualités bizarrement aſſorties, qui ſe trouvoient dans un même ſujet enſemble. Une de ſes plus grandes peines eût été de vous tromper ; & quand l'Interêt, maître ordinaire de ſes mouvemens, lui faiſoit manquer de parole, il étoit honteux de vous en avoir manqué, & peu content de lui, juſqu'à ce que vous euſſiez oublié le tort qu'il avoit. Alors il ſe ranimoit d'une chaleur toute nouvelle pour vous, & ſe ſentoit obligé ſecretement que vous l'euſſiez reconcilié avec lui-même. Hors l'Interêt, il vous deſobligeoit rarement : mais vous vous attiriez auſſi peu d'offices par ſon amitié, que d'injures par ſa haine ; & c'eſt un aſſez grand ſujet de plainte entre les

ſes Amis, de n'avoir à ſe louer que du mal qu'on ne fait pas.

Pour ce qui regarde les Femmes, il fût aſſez long-tems indifferent, ou peu induſtrieux à ſe donner leurs bonnes graces. Quand il leur parût ſi aimable, elles connurent bien qu'il y alloit plus du leur que du ſien dans ſa nónchalance; & très-entenduës dans leurs interêts, elles commencerent à former des deſſeins ſur un homme qui attendoit un peu tard à en faire ſur elles. On l'aima donc, & il ſût aimer à la fin. Les dernieres années de ſa vie, toutes nos Dames jetterent les yeux ſur lui. Les plus retirées ne laiſſoient pas de ſoûpirer en ſecret; les plus galantes ſe le diſputant, aſpiroient à le poſſeder, comme à leur meilleure fortune. Après les avoir diviſées par des interêts de galanterie, il les réünit dans les larmes par ſa mort. Toutes le ſentirent aimé; & une tendreſſe commune fit bien-tôt une douleur générale. Celles qu'il avoit aimées autrefois, rappellerent leurs vieux Sentimens, & s'imaginerent de perdre encore ce qu'elles avoient déja perdu. Pluſieurs qui lui étoient indifferentes, ſe flatoient qu'elles ne l'auroient pas été toûjours; & ſe prenant à la mort d'avoir prévenu leur bonheur, elles pleuroient une perſonne ſi aimable, dont elles euſſent pû être aimées. Il y en eut qui le regreterent par vanité, & on vit des inconnuës s'inſinuer avec les intereſſées dans un commerce de pleurs, pour ſe faire quelque mérite de galanterie: mais ſa véritable Maitreſſe (1) ſe rendoit illuſtre par l'excès de ſon affliction: heureuſe ſi elle ne ſe fût pas conſolée! Une ſeule Paſſion fait honneur aux Dames; & je ne ſai ſi ce n'eſt pas une choſe plus avantageuſe à leur Réputation, que de n'avoir rien aimé.

LETTRE

A Mr. LE COMTE DE LIONNE.

JE ne ſai pas bien encore le ſuccès qu'auront tous vos ſoins; mais je vous puis aſſûrer qu'ils laiſſent une grande reconnoiſſance

(1) La Comteſſe d'Olonne.

noiſſance à un homme très-ſenſible au moindre plaiſir qu'il reçoit. Vôtre Maladie me touche plus par l'incommodité qu'elle vous donne, que par l'empêchement qu'elle apporte à vos ſollicitations dans mon affaire. Je crains qu'elles ne ſoient trop preſſantes à l'égard de Monſieur de Turenne, & que je ne lui devienne odieux par l'importunité que je lui cauſe. S'il ne m'avoit fait faire des complimens par Monſieur le Comte d'Auvergne, & par Monſieur le Comte d'Eſtrades, je n'aurois pas pris la liberté de lui demander ſes bons offices. Je ne lui ai jamais rendu aucun ſervice qui l'oblige à s'intereſſer dans mes affaires. Si je l'ai admiré toute ma vie, ç'a été pour rendre juſtice à ſes grandes qualités, & faire honneur à mon jugement: mais je n'en ai rien attendu, comme en effet je ne devois rien prétendre. S'il a la bonté de me vouloir obliger, il me laiſſera beaucoup de gratitude; ſi je lui ſuis indifferent, je n'aurai aucun ſujet de m'en plaindre.

Les bontés que vous me témoignez de Mr. de Lionne le Miniſtre, me donnent une ſatisfaction ſecrete, qui ne me laiſſe pas

pas ſentir le peu que j'en devrois avoir dans la ſituation où je me trouve. Si j'en étois pleinement perſuadé, elles occuperoient toute mon attention, & me déroberoient agréablement le loiſir de ſonger à ma mauvaiſe fortune. En quelque lieu que je puiſſe être, aſſûrez-le, je vous prie, qu'il aura toûjours un Serviteur bien inutile malgré moi, & auſſi zélé que vous pour tout ce qui le regarde. C'eſt ce qui m'a paru de plus fort, pour bien exprimer mon ſentiment.

Moderez les louanges exceſſives que vous me donnez ſur mes Bagatelles. Dans le tems que vous me faites voir tant de ſincérité aux choſes ſolides & aux ſervices effectifs, vous avez un peu moins de franchiſe à me dire nettement ce que vous penſez de ce que je vous envoye. Je vous pourrois dire avec plus de raiſon, que vôtre Lettre eſt la mieux écrite que j'aye vûë de ma vie; mais je crains de vous décrier par-là dans un pays délicat, où l'on ne ſauroit beaucoup & fort bien écrire, ſans paſſer pour un Pédant, ou pour un Auteur.

Vôtre ANDROMAQUE eſt fort belle: trois de mes amis m'en ont envoyé trois

trois par la poste, sans considerer l'économie nécessaire dans une République. Je ne regarde point à l'argent; mais si les Bourguemestres savoient cette dissipation, ils me chasseroient de Hollande, comme un homme capable de corrompre leurs Citoyens. Vous savez ce que c'est qu'un Etat populaire quand vous m'exemtez de ces dépenses, dont vous chargez très-judicieusement Monsieur l'Ambassadeur (1), à qui il sied très-bien de répandre son argent pour l'honneur de son maître, & pour la dignité de la couronne. Néanmoins, comme toutes ces choses-là s'impriment à Amsterdam huit ou dix jours après qu'elles ont paru en France, je ne voudrois pas coûter à Monsieur l'Ambassadeur des ports si considerables trop souvent. Ceux qui m'ont envoyé ANDROMAQUE, m'en ont demandé mon sentiment. Comme je vous l'ai dit, elle m'a semblé très-belle: mais je croi qu'on peut aller plus loin dans les Passions, & qu'il y a encore quelque chose de plus profond dans les Sentimens, que ce qui s'y trouve. Ce qui doit être tendre n'est que

(1) Mr. le Comte d'Estrades Ambassadeur à la Haye.

que doux, & ce qui doit exciter de la pitié, ne donne que de la tendresse. Cependant, à tout prendre, Racine doit avoir plus de réputation qu'aucun autre, après Corneille.

AU MEME.

S'IL étoit bien vrai que Monsieur de Lionne le Ministre agréât, comme vous dites, ces petits Ouvrages que je vous ai adressés; le plaisir de toucher un goût aussi délicat que le sien, effaceroit aisément le chagrin de ma Disgrace; & je me tiendrois obligé au malheur de mon Exil, où, manque de divertissemens, je m'occupe à des Bagatelles de cette nature-là. S'il n'est pas satisfait de la peinture que j'ai fait de ses belles qualités, qu'il s'en prenne à son mérite, que je n'ai pû assez heureusement exprimer. Pourquoi est il si habile & si honnête-homme? J'aime mieux lui voir plus de capacité & de délicatesse que je ne lui en donne, que de le faire plus capable & plus délicat que je ne le trouverois. Il lui arrive la même chose

chose qu'à ces femmes trop belles, qui laissent toûjours quelque chose à désirer dans leurs Portraits. Elles doivent être ravies de ruïner la réputation de tous les Peintres.

Madame Bourneau m'a fait un très-méchant tour d'avoir montré un Sentiment confus que je lui avois envoyé sur l'ALEXANDRE. C'est une femme que j'ai fort vûë en Angleterre, & qui a l'esprit très-bien fait. Elle m'envoya cette piéce de Racine, avec priere de lui en écrire mon jugement : je ne me donnai pas le loisir de bien lire sa Tragédie, & je lui écrivis en hâte ce que j'en pensois; la priant, autant qu'il m'étoit possible, de ne point montrer ma Lettre. Moins religieuse que vous à se gouverner selon les sentimens de ses amis, il se trouve qu'elle l'a montrée à tout le monde, & qu'elle m'attire aujourd'hui l'embarras que vous me mandez. Je hai extrémement de voir mon nom courir par le monde presque en toutes choses, & particuliérement en celles de cette nature. Je ne connois point Racine; c'est un fort bel-esprit que je voudrois servir; & ses plus grands ennemis ne pourroient pas faire

faire autre chose que ce que j'ai fait sans y penser. Cependant, Monsieur, s'il n'y a pas moyen d'empêcher que ces petites Piéces ramassées ne s'impriment, comme vous me le mandez, je vous prie que mon nom n'y soit pas. Il vaut mieux qu'elles soient imprimées comme vous les avez, & le plus correctement qu'il est possible, que dans le desordre où elles passent de main en main jusqu'à celles d'un Imprimeur.

Je ne vous recommande point de donner à personne cette Justification détournée de ce que je fis à Saint Jean de Luz (1): vous en connoissez les raisons aussi bien que moi. J'ai prétendu louër celui qui regne, mais je ne sai pas si on veut de mes louanges; vous ne donnerez pas aussi le petit Portrait que vous ne copiâtes pas tout à fait. Du reste tout est à vous, vous en userez comme il vous plaira. Vous m'obligeriez pourtant d'employer toute vôtre industrie pour empêcher que rien du tout ne s'imprimât.

(1) Voyez la LETTRE de Mr. de St. Evremond *à Mr. le Marquis de Lionne*, dans la VIE de Mr. de St. Evremond, sur l'année 1667.

mât. En cas que vous ne le puissiez pas, vous en userez de la maniere qui vous semblera la meilleure.

Vos Lettres sont si polies & si délicates, que les Imprimeurs de ce pays-ci aussi empressés que ceux de France, ne manqueroient pas de me les demander, s'ils savoient que j'eusse quelque chose d'aussi bien fait & d'aussi poli. Dans la verité, on ne peut pas mieux écrire que vous faites, ni si bien agir dans l'interêt de vos amis. Quelque envie que j'aye de revoir la France, je ne voudrois pas être retourné avant que de vous avoir connu, autant par la rareté de trouver un ami si soigneux & si passionné, que par la douceur du commerce. Pour les louanges d'ATTILA, vous les rendez plus ingénieuses que je n'ai prétendu. La verité est, que la piéce est moins propre au goût de vôtre Cour, qu'à celui de l'Antiquité; mais elle me semble très-belle. Voila bien des bagatelles dont je me dispenserois, si la confiance d'une amitié fort étroite n'admettoit dans le commerce jusqu'aux moindres choses.

AU

AU MEME.

J'APPREHENDE avec raison que la continuation de nôtre commerce ne vous devienne odieuse par celle de mes Disgraces. C'est ce qui m'obligera de prendre beaucoup sur ma propre satisfaction à l'avenir, pour ne pas abuser d'un zéle aussi ardent que le vôtre. La discretion est une vertu que l'on doit pratiquer parmi ses vrais amis, & j'ai trop d'interêt de vous conserver, pour ne m'en pas servir avec circonspection. Si j'osois vous découvrir mon ame en cet endroit, vous la verriez pénétrée des bontés du plus desinteressé de tous les amis du monde; rien ne me soûtenant dans vôtre cœur que vôtre pure générosité. C'est ce qui m'a fait croire que vous voulez donner un exemple à la postérité, pour la desesperer de ne pouvoir pas vous imiter. Enfin je m'examine de tous les côtés, & je ne voi rien en moi qui ne justifie le dégoût que l'on devroit avoir de ma personne. Les réflexions me seroient très-fâcheuses, si elles n'étoient adoucies par le souvenir d'une

d'une perſonne pour qui j'ai les adorations qu'un mérite ſi accompli lui attire généralement de tout le monde.

Mais ne faiſons pas ſouffrir plus longtems une modeſtie auſſi délicate que la vôtre, & paſſons au Sentiment que vous me demandez de BRITANNICUS (1). Je l'ai lû avec aſſez d'attention pour y remarquer de belles choſes. Il paſſe, à mon ſens, l'ALEXANDRE & l'ANDROMAQUE : les Vers en ſont plus magnifiques; & je ne ſerois pas étonné qu'on y trouvât du ſublime. Cependant je déplore le malheur de cet Auteur d'avoir ſi dignement travaillé ſur un ſujet qui ne peut ſouffrir une Repréſentation agréable. En effet l'idée de Narciſſe, d'Agrippine, & de Néron; l'idée, dis-je, ſi noire & ſi horrible qu'on ſe fait de leurs crimes, ne ſauroit s'effacer de la mémoire du Spectateur ; & quelques efforts qu'il faſſe pour ſe défaire de la penſée de leurs Cruautés, l'horreur qu'il s'en forme détruit en quelque maniere la Piéce.

LET-

(1) Tragédie de Racine.



LETTRE DE MR. CORNEILLE A MR. DE ST. EVREMOND,

Pour le remercier des louanges qu'il lui avoit données dans la DISSERTATION ſur l'ALEXANDRE de Racine.

MONSIEUR,

L'OBLIGATION que je vous ai, eſt d'une nature à ne pouvoir jamais vous en remercier dignement; & dans la confuſion où j'en ſuis, je m'obſtinerois encore dans le ſilence, ſi je n'avois peur qu'il ne paſſât auprès de vous pour ingratitude. Bien que les ſuffrages de l'importance du vôtre, nous doivent toûjours être très-pré-

précieux, il y a des conjonctures qui en augmentent infiniment le prix. Vous m'honorez de vôtre estime, en un tems où il semble qu'il y ait un Parti fait pour ne m'en laisser aucune. Vous me soûtenez, quand on se persuade qu'on m'a abattu; & vous me consolez glorieusement de la délicatesse de nôtre Siécle, quand vous daignez m'attribuer le bon goût de l'Antiquité. C'est un merveilleux avantage pour un homme, qui ne peut douter que la postérité ne veuille bien s'en rapporter à vous: aussi je vous avouë après cela, que je pense avoir quelque droit de traiter de ridicules ces vains trophées qu'on établit sur le débris imaginaire des miens, & de regarder avec pitié ces opiniâtres entêtemens qu'on avoit pour les anciens Héros refondus à nôtre mode.

Me voulez-vous bien permettre d'ajoûter ici, que vous m'avez pris par mon foible, & que ma SOPHONISBE, pour qui vous montrez tant de tendresse, a la meilleure part de la mienne? Que vous flâtez agréablement mes sentimens, quand vous confirmez ce que j'ai avancé touchant la part que l'Amour doit avoir dans les

les belles Tragédies, & la fidélité avec laquelle nous devons conserver à ces vieux illustres, ces Caractéres de leur tems, de leur nation, & de leur humeur! J'ai crû jusques ici que l'Amour étoit une passion trop chargée de foiblesse, pour être la dominante dans une Piéce héroïque: j'aime qu'elle y serve d'ornement, & non pas de corps; & que les grandes ames ne la laissent agir qu'autant qu'elle est compatible avec de plus nobles impressions. Nos doucereux & nos enjoués sont de contraire avis, mais vous vous déclarez du mien. N'est-ce pas assez pour vous en être redevable au dernier point, & me dire toute ma vie,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obéïssant Serviteur, CORNEILLE.

RE-

REPONSE
DE Mr.
DE St. EVREMOND
A
Mr. CORNEILLE.

MONSIEUR,

Je ne doute pas que vous ne fussiez le plus reconnoissant homme du monde d'une grace qu'on vous feroit, puis que vous vous sentez obligé d'une justice qu'on vous rend. Si vous aviez à remercier

(1) Benjamin Johnson, célébre Poëte Anglois, fleurissoit sous les regnes de la Reine Elizabeth, de Jaques I, & de Charles I. Comme il étoit versé dans la lecture des Anciens, il en profita habilement, & donna au Théatre Anglois une forme & une regularité qu'il n'avoit point eu jusqu'alors. Il a fait des Tragedies, comme le SE'JAN & le CATILINA, qui ont eu l'aprobation des Connoisseurs. On estime infiniment ses Comedies; particulierement celles qui ont pour titre, VILPONE, OU LE RENARD; l'ALCHYMISTE; la FOIRE DE LA St. BARTHELEMY; & LA FEM-

cier tous ceux qui ont les mêmes sentimens que moi de vos Ouvrages, vous devriez des remercimens à tous ceux qui s'y connoissent. Je vous puis répondre que jamais réputation n'a été si bien établie que la vôtre en Angleterre & en Hollande. Les Anglois, assez disposés naturellement à estimer ce qui leur appartient, renoncent à cette opinion souvent bien fondée, & croyent faire honneur à leur Ben. Johnson (1) de le nommer LE CORNEILLE D'ANGLETERRE. Monsieur Waller, un des plus beaux esprits du siécle, attend toûjours vos Piéces nouvelles, & ne manque pas d'en traduire un Acte ou deux en vers Anglois, pour sa satisfaction particuliere (2). Vous êtes le

ME QUI NE PARLE POINT. Mr. de St. Evremond étoit charmé de cette derniere Piece. Ben. Johnson, mourut en 1637, âgé de 63 ans. Il est enterré dans l'Abbaye de Westminster, où pour toute Epitaphe on s'est contenté de mettre ces paroles sur sa tombe: O RARE BEN. JOHNSON!

(2) Mr. Waller a travaillé à la traduction Angloise du *Pompée* de Corneille, conjointement avec Charles Sackville, Comte de Dorset, un des plus beaux esprits d'Angleterre, mort en 1706. C'est tout ce qui nous reste de ses traductions de Corneille.

le ſeul de nôtre nation, dont les ſentimens ayent l'avantage de toucher les ſiens. Il demeure d'accord qu'on parle & qu'on écrit bien en France: il n'y a que vous, dit-il, de tous les François qui ſache penſer. Monſieur Voſſius, le plus grand admirateur de la Grece, qui ne ſauroit ſouffrir la moindre comparaiſon des Latins aux Grecs, vous préfere à Sophocle & à Euripide.

Après des ſuffrages ſi avantageux, vous me ſurprenez de dire que vôtre Réputation eſt attaquée en France. Seroit-il arrivé du bon goût comme des Modes, qui commencent à s'établir chez les Etrangers, quand elles ſe paſſent à Paris? Je ne m'étonnerois point qu'on prît quelque dégoût pour les vieux Héros, quand on en voit un jeune qui efface toute leur gloire: mais ſi on ſe plaît encore à les voir repréſenter ſur nos Théatres, comment ne peut-on pas admirer ceux qui viennent de vous? Je croi que l'influence du mauvais goût s'en va paſſer; & la premiere Piéce que vous donnerez au public, fera voir par le retour de ſes Applaudiſſemens le recouvrement du bon-ſens, & le rétabliſſement de la raiſon. Je

Je ne finirai pas ſans vous rendre graces très-humbles de l'honneur que vous m'avez fait. Je me trouverois indigne des loüanges que vous donnez à mon Jugement: mais comme il s'occupe le plus ſouvent à bien connoître la beauté de vos Ouvrages, je confonds nos interêts; & me laiſſe aller avec plaiſir à une vanité mêlée avec la juſtice que je vous rends.

LETTRE A Mr. LE COMTE DE LIONNE.

Votre impatience de mon Retour augmente la mienne, pour avoir le plaiſir de vous revoir: mais vous ne ſauriez m'ôter tout à fait la crainte, que des ſollicitations trop vives auprès de Monſieur de Lionne le Miniſtre, ne vous rendent moins agréable, & mes interêts importuns Je dois être aſſez équitable pour ménager ſa bonne volonté, & croire que

les

les grandes affaires dont il eſt chargé tous les jours, ont quelque choſe de plus preſſant que les miennes. Vôtre activité pour vos amis me donne ce ſoupçon-là: mais il ne me dure pas long-tems; vôtre adreſſe me raſſûre, & me perſuade que vous prendrez toûjours vôtre tems fort à propos. J'euſſe été bien fâché que la Comparaiſon de Monſieur le Prince, la Lettre détournée, & le Portrait de ***, ſe fuſſent trouvez en la diſpoſition de Mr. Barbin (1). Pour tout le reſte, il eſt devenu vôtre par vôtre larcin, pourvû que mon nom n'y paroiſſe point, & que je n'y contribue en rien: ainſi la choſe & les manieres dépendent de vous. Vous êtes trop raiſonnable pour être auſſi piqué que vous ſemblez l'être, de ce que je vous écrivis ſur les Imprimeurs de Hollande. Je n'ai eu autre deſſein que de vous faire voir combien j'eſtime la délicateſſe d'un ſtile auſſi poli que le vôtre. Dans la verité,

(1) Libraire de Paris.

(2) François Baron de Liſola, étoit de Bezançon. Il ſe mit au ſervice de l'Empereur, qui l'employa dans diverſes Ambaſſades, où il ſe fit connoître d'une maniere très-avantageuſe. Pendant la Guerre de Flandre, la Garniſon de Liſle ayant intercepté une LETTRE que Mr. de Lionne écrivoit au Roi; Mr. de Liſola publia des REMARQUES ſur cette Lettre. Il écrivit encore quelques autres Ouvrages contre la France. Voyez le DICTIONAIRE de Mr. Bayle, à l'Article LISOLA.

rité, on ne peut pas mieux écrire que vous faites.

Le nouvel Ecrit de Liſola (2) a été imprimé à Bruxelles: il n'en eſt venu ici que ſept ou huit exemplaires. Un de mes amis me le lut, & ne me le voulut pas laiſſer. C'eſt une ſuite des Remarques ſur la Lettre de Monſieur de Lionne le Miniſtre, où il tâche de prouver que toutes les avances qu'on fait à Paris pour la Paix, ſont des amuſemens & des artifices pour empêcher l'Angleterre & la Hollande de s'oppoſer à la Conquête des Pays-Bas. Il maintient que le deſſein d'attaquer la Franche-Comté, & celui de faire la Paix, étoient incompatibles; tirant des conſéquences de tout. Dans ſes Remarques, il y a des choſes très-ſpirituelles; mais il y a trop de railleries pour une matiere ſi importante. Les Eſpagnols ne ſauroient s'empêcher d'accepter l'alternative; l'Angleterre & la Hollande ſont

ſont maîtreſſes de la Paix ; mais le Marquis de Caſtel Rodrigue (1) ne ſouhaite rien tant que la continuation de la Guerre, qui mettra les Hollandois & les Anglois dans ſon parti. On ſouhaite fort la paix ici, & on ne néglige rien qui puiſſe regarder la guerre.

Je ſuis fort obligé à Monſieur Corneille de l'honneur qu'il me fait. Sa Lettre eſt admirable, & je ne ſai s'il écrit mieux en vers qu'en proſe. Je vous ſupplie de lui rendre ma Réponſe, & de l'aſſûrer que perſonne au monde n'a tant d'eſtime pour tout ce qui vient de lui, que moi. Je n'ai lû ni l'AMPHITRYON (2), ni LAODICE (3); mais en jettant les yeux par hazard ſur LAODICE, les vers m'y ont arrêté plus que je ne penſois. Je vous prie de remercier l'Auteur pour moi, de la bonté qu'il a euë de m'envoyer ſa Piéce : je la lirai avec grand ſoin, & avec autant de plaiſir aſſûrément. Vous n'aurez point de complimens pour vôtre particulier ; les amitiés bien établies rejettent tout ce qui peut ſentir la cérémonie.

Depuis

(1) Gouverneur des Pays-Bas.
(2) Comédie de Moliere.
(3) Tragédie de Corneille le Jeune.

Depuis vôtre Lettre écrite, j'ai lû un Acte de LAODICE qui m'a ſemblé fort beau.

Moliere ſurpaſſe Plaute dans ſon AMPHITRYON, auſſi bien que Terence dans ſes autres Piéces.

AU MEME.

Rien n'eſt ſi doux en amitié, auſſi bien qu'en amour que l'expreſſion d'une véritable tendreſſe ; & on ne ſauroit mieux la témoigner, qu'en prenant part au malheur de ceux qu'on aime. Vôtre déplaiſir du mauvais ſuccès de mon affaire, emporte la moitié du mien, & me met en état de pouvoir ſupporter doucement ce qui m'en reſte. Je n'avois rien ſû de tout ce que vous m'écrivez, aucun de mes amis n'ayant voulu me faire ſavoir, non plus que vous, une choſe aſſez fâcheuſe : mais cette diſcretion, toute obligeante qu'elle eſt, me laiſſe deviner, qu'ils ont mauvaiſe opinion de ma conſtance. Sept années entieres de Malheurs ont dû me faire une habitude à

souffrir, si elles n'ont pû me former une vertu à résister. Pour finir un discours moral, impertinent à celui qui le fait, & trop austére pour celui qu'on entretient, je vous dirai en peu de mots, que j'aurois bien souhaité de revoir le plus agréable Pays que je connoisse, & quelques amis aussi chers pour le témoignage de leur amitié, que par la considération de leur mérite. Cependant il ne faut pas se desesperer pour vivre chez une Nation où les agrémens sont rares. Je me contente de l'indolence, quand il se faut passer des plaisirs: j'avois encore cinq ou six années à aimer la Comédie, la Musique, la bonne-chere; & il faut se repaître de Police, d'Ordre, d'Economie, & se faire un amusement languissant à considerer des vertus Hollandoises peu animées. Vous m'obligerez de rendre mille graces très-humbles à Monsieur de Lionne le Ministre, de la bonté qu'il a euë pour moi. Je suis un serviteur si inutile, que je n'oserois même parler de reconnoissance; mais je n'en suis pas moins sensible à l'obligation. Vous m'obligerez aussi de m'écrire de l'état de mon affaire, & ce qui a été répondu. Vôtre Lettre sera assû-

assûrément tenuë dans le paquet de Monsieur d'Estrades quand il sera ici. Pour les airs, & ce qu'il y a de nouveau, je ne lui veux pas coûter tant de ports: mais ne m'envoyez rien qui ne vous ait fort plû, soit en Musique, soit en autre chose. Pour ces Bagatelles, où je me suis amusé quelquefois, je n'ai rien que la moitié d'un Discours qui est encore tout brouillé. Il y a une année qu'il me prit envie de traiter *l'Interêt sale & vilain: la Vertu toute pure: & le Sentiment d'un homme du monde, qui fait le tempérament, & qui tire de l'un & de l'autre, ce qui doit entrer dans le commerce.* J'avois laissé ces Papiers en Angleterre que j'ai trouvé perdus, à la reserve de quelques périodes du dernier Ecrit. Je tâcherai de les rajuster; mais comme elles ont trop de liaison avec les autres qui sont perdus, je ne crois pas que cela puisse être fort bien.

L'INTERET

Dans les Perſonnes tout-à-fait corrompuës.

Le Corrompu parle.

J'Ai paſſé, Meſſieurs, par toutes les Conditions; & après une exacte réflexion ſur la vie, je ne trouve que deux choſes qui puiſſent occuper ſolidement un homme ſage; le ſoin d'aquerir & celui de conſerver. L'*Honneur* n'eſt qu'un entêtement de jeunes gens: c'eſt par là qu'on commence ſa Réputation quand on eſt fou, & on la finit par ce qu'on appelle *Corruption*, ſi-tôt qu'on eſt ſage.

Quant à moi, je n'eus jamais l'eſprit gâté de chiméres. *Devoir*, *Amitié*, *Gratitude*, *Obligation*, & le reſte de ces erreurs qui font les liens des ſots & des foibles, ne m'ont pas gêné un moment en toute ma vie. La nature me fit naître avec le vrai génie de l'Interêt, que j'ai cultivé par l'étude, & fortifié par l'expérien-

périence. L'avidité, qui fait le même effet pour le bien, que l'ambition pour la puiſſance, m'a élevé aux grands profits, ſans me faire tomber dans la nonchalance des petits gains.

On gagne en cent façons differentes, qui ſont autant de fruits differens de nôtre induſtrie. Il ſeroit difficile d'en faire bien le détail: mais on ne ſe trompera jamais ſi on tient pour Maxime principale, de *préferer l'Utile à l'Honnête*. S'attacher à l'Utile, c'eſt ſuivre le deſſein de la nature, qui par un ſecret inſtinct nous porte à ce qui nous convient, & nous oblige de ramener tout à nous-mêmes. L'*Honneur* eſt un devoir imaginaire, qui pour la conſideration d'autrui, nous fait abſtenir des biens que nous pourrions avoir, ou nous défaire de ceux que nous devrions garder.

Pour ce qui touche la conſervation, n'eſt-il pas juſte de ménager avec ſoin, ce qu'on a ſû amaſſer avec peine? Tant que nous aurons de l'Argent dans nos coffres, nous aurons des amis & des ſerviteurs aſſûrés (1): ſi nous l'épuiſons par une vaine libéralité, nous ne ferons que-

(1) Penſée de Machiavel.

que laiſſer aux hommes la liberté d'être ingrats, perdant ce qui les attire à nous ſûrement, pour les rattacher à eux-mêmes. Il eſt peu de perſonnes reconnoiſſantes; & quand nous pourrions en rencontrer, il eſt certain que le prix de la gratitude approche rarement de celui du bienfait.

Il y a une choſe de grand uſage, que j'ai heureuſement pratiquée; c'eſt, Meſſieurs, de promettre toûjours, & de ne donner preſque jamais. On tire plus de ſervices par les promeſſes que par les préſens; car les hommes ſe mettent en état de mériter ce qu'ils eſpérent de nous: mais ils ne ſavent gré qu'à eux-mêmes de ce qu'ils reçoivent; ils le font paſſer pour une recompenſe de leurs peines, ou pour un effet de leur induſtrie. Encore parmi les Ingrats, ceux-ci me paroiſſent le moins à craindre, parce qu'ils nous détrompent auſſi-tôt & ne ſauroient nous coûter qu'un ſeul bienfait.

Vous en trouverez de beaucoup plus dangereux, qui nous prêchent le bien qu'on leur fait, juſqu'à importuner tout le monde. Ils ont toûjours le nom de leur Bienfacteur dans la bouche, & ſon Portrait dans leur chambre; mais qu'arrive-t-il de ce vain appareil de Reconnoiſſance? Ils s'en forment un titre pour une nouvelle prétention; & tandis que vous les croyez occupés à reconnoître la grace qu'ils ont reçûë, ils croyent s'être rendus dignes d'une autre, qu'ils ne manquent pas de demander. Belle ſubtilité de nos jours, d'avoir tourné la gratitude du côté de l'avenir, elle qui n'avoit été juſqu'ici que le reſſentiment d'une obligation paſſée!

Comme vous avez à vivre avec des gens qui font des deſſeins ſur vous, c'eſt à vous à prendre des précautions contre eux; & au lieu de vouloir démêler les bonnes & les mauvaiſes intentions par la délicateſſe du diſcernement, je trouve à propos de s'en garentir par une défiance générale de tous les hommes. Cependant, pour ne laiſſer pas établir un mécontentement univerſel qui vous feroit abandonner de tout le monde, il ſera bon de paroître deſintereſſé quelquefois, par un ſecret deſſein d'interêt; il ſera bon de donner au Public certaines actions de franchiſe apparente, mais en effet concertées, & de contraindre vôtre naturel à faire une grace auſſi

aussi noblement, que si elle partoit d'une veritable inclination. Par là vous ferez oublier les dégoûts du passé, & laissez en vûë des agrémens pour l'avenir.

Mais dans ces rares occasions, le secret est de choisir un Mérite bien reconnu, ou l'un de ces sujets agréables qui plaisent à tous les hommes: par cette estime ou cette amitié universelle, chacun sottement se croit obligé d'un bien qui n'est reçû que d'un seul. Après l'éclat d'une si belle action, laissez reposer le monde dans l'opinion de vôtre générosité, & prenez plaisir quelque tems à joüir de l'adulation des flateurs, & de l'approbation des mauvais juges.

Comme vous aurez excité par là des desirs, & laissé concevoir des esperances, tous ceux qui pensent avoir quelque mérite, tâcheront de le faire valoir auprès de vous. Vos Ennemis chercheront des voyes secrettes de se raccommoder, pour n'avoir pas l'exclusion de vos bienfaits. Vos Amis animés d'un nouveau zéle, s'efforceront de les mériter; & les personnes qui vous sont particuliérement attachées, redoubleront leurs soins & leur assiduité dans les fonctions de leurs charges.

Alors,

Alors, voyant tout le monde bien réüni sur vos louanges, vous reprendrez insensiblement vos manieres accoûtumées. Vôtre commerce deviendra plus difficile: vous voir, ne sera pas une petite grace; vous parler, en sera une plus grande: les rides de vôtre visage rebuteront les fâcheux, & vos agrémens satisferont les malhabiles: vôtre familiarité, quelque ingrate qu'elle soit, sera ménagée comme une faveur précieuse; & pour achever ce Discours en peu de mots, vous mettrez en usage toutes les choses vaines pour les autres, & prendrez sagement toutes les solides pour vous.

LA VERTU TROP RIGIDE.

Le Vertueux parle.

J'AI passé comme vous par toutes les Conditions, & après une exacte reflexion sur la vie, je ne trouve que deux choses qui puissent la rendre heureuse; la moderation

ration de ſes deſirs, & le bon uſage de ſa fortune.

Ceux à qui la raiſon donne le repos que nous ôte la fantaiſie, vivent exemts de beaucoup de maux, & ſont en état de goûter les biens les plus veritables. Un homme élevé aux Grandeurs, qui fait trouver aux autres leur fortune dans la ſienne, joint un grand mérite à un grand bonheur; & il n'eſt pas plus heureux par le bien qu'il poſſede, que par celui qu'il fait faire: mais qui, comme vous, cherche ſon Interêt avec tout le monde, & ne peut ſouffrir que perſonne le trouve avec lui, celui-là ſe rend indigne de toute Société: il devroit être banni du commerce de tous les hommes.

Cependant, quelque mauvaiſe opinion que j'aye de vous, il me ſemble qu'il y a de la vanité dans la confeſſion de vos vices. La nature n'a pas laiſſé en vôtre pouvoir d'être auſſi méchant que vous voulez l'être. On n'eſt pas tout-à-fait Ingrat impunément; on ne trahit point ſans remors; on n'eſt pas ſi avide du bien d'autrui, ni ſi avare du ſien ſans quelque honte. Et quand vous auriez composé avec vous-même, exemts de combats intérieurs & d'agitations ſecretes, il vous reſte encore à compter avec le monde, dont vous aurez à eſſuyer des reproches importuns, & des accuſations fâcheuſes.

Pour ce génie d'Interêt dont vous nous parlez, c'eſt ce qui vous rend mépriſable: car on trouve d'illuſtres ſcelerats; mais il ne fut jamais d'illuſtre avare. La grandeur de l'ame ne peut compâtir avec les ordures de l'avarice. D'ailleurs qu'y a-t-il de plus injuſte, que d'attirer à ſoi tout ce qui fait le commerce & la commodité du genre humain, pour ne l'employer à aucun uſage? C'eſt entretenir le crime, & dérober au public par un vol continuel, ce qu'on a tiré une fois des particuliers.

Ceux qui prennent avec violence, pour répandre avec profuſion, ſont beaucoup plus excuſables. Leur dépenſe eſt comme une eſpece de reſtitution: les dépouillés ſemblent rentrer en quelque part de leur bien, quand la magnificence expoſe à leurs yeux ce que la force avoit arraché de leurs mains. Si la mauvaiſe réputation vous eſt indifferente; ſi l'injuſtice ne vous touche point, ayez au moins quelque conſideration pour vôtre repos.

Depuis que l'Argent s'eſt rendu maître de

de vos desirs; qu'il soit chez vous, ou qu'il soit ailleurs, il fait également vôtre peine: ce que vous manquez à gagner, vous afflige; ce que vous possedez, vous inquiete; ce que vous n'avez plus, vous tourmente: & comme il n'y a rien de si agréable que d'avoir du bien & de s'en servir, il n'y a rien de si malheureux que d'être avide & trop ménager tout ensemble.

J'avouë que vôtre Discours sur les Ingrats n'est pas moins ingénieux que veritable: mais on peut dire que cette délicatesse vous vient plus de vos observations que de vôtre expérience. Vos grandes précautions contre l'ingratitude, marquent moins de haine pour elle, que d'aversion pour la générosité; & véritablement vous ne fuyez pas moins les reconnoissants que les ingrats. Les uns & les autres reçoivent des graces, & vôtre intention est de n'en point faire. Capable de pardonner les injures qu'on vous fait, vous êtes irréconciliable lors que vous avez fait un plaisir, s'il ne vous en attire un autre plus considerable.

Puis que je me suis engagé insensiblement en cette matiere des bienfaits, je la veux

veux pousser encore davantage. Il y a des hommes de l'humeur du Cardinal Ximenès, qui n'accordent jamais ce qu'on leur demande, pour n'être pas prévenus, disent-ils, dans leurs desseins, ni troublés dans l'ordre du bien qu'ils veulent faire. Il y a des hommes jaloux de l'honneur de leurs mouvemens, qui refusent tout aux inspirations des autres. Cela peut venir quelquefois d'un bon principe, & se rencontrer en des ames fort élevées: mais le plus souvent ce sont jalousies malhonnêtes & fausses délicatesses d'honneur, que produit une veritable répugnance à faire des graces.

Permettons aux miserables de s'expliquer à nous dans leurs besoins, puis que nous ne songeons pas à eux dans nôtre abondance. N'ayons pas honte de devoir à autrui la pensée d'une bonne action, & laissons toutes les avenuës libres à ceux qui nous conseillent de bien faire.

Cependant, nous croirions être gouvernés, si nous ne nous rendions difficiles à la persuasion du bien, tandis que nous nous pensons bien maîtres de nous, dans la crédulité la plus grande que nous puissions avoir pour le mal. Chacun craint l'as-

l'aſcendant de ſes amis, s'ils veulent rendre un bon office auprès de lui ; chacun prend pour des ouvertures de cœur & des témoignages d'amitié, le ſecret d'une impoſture, & l'artifice des mauvaiſes impreſſions qu'on lui donne. C'eſt-là pourtant que la précaution eſt honnête ; c'eſt-là qu'on peut être ſur ſes gardes avec jalouſie ; c'eſt-là qu'il faut ſe défendre des inſinuations délicates, qui nous conduiſent inſenſiblement à mal faire.

Mais pour quitter des diſcours trop généraux, que vous ſert de menager ſi finement la liberté de vous voir & de vous parler ? A quoi bon ce grand art qui regle tous les plis de vôtre viſage, qui gouverne vos *Agrémens* & vos *Rides ?* Donner à propos, & refuſer avec raiſon, ſeroit plus utile pour les autres & plus commode pour vous. C'eſt un petit mérite que de faire le fin avec des gens qui ſont dans vôtre dépendance. Vous penſez montrer la ſubtilité de vôtre eſprit, & vous ne faites voir que la malice de vôtre naturel.

Cette induſtrie que vous employez à trouver des *choſes vaines pour les autres*, eſt vaine elle-même pour vous. Chaque jour vous apporte des Richeſſes, & chaque jour vous en retranche l'uſage ; vos biens augmentent, & vos ſens qui en doivent joüir, diminuent. Vous gagnez des choſes étrangeres, & vous vous perdez vous-même. Que devient donc cette naiſſance ſi heureuſe ? Quelle utilité de ce beau génie d'interêt ? Vous paſſez vôtre vie parmi des Tréſors ſuperflus, dont l'avarice ne vous laiſſe pas la diſpoſition, & dont la nature vous empêche la joüiſſance. Malheureuſe fortune qui ne regarde ni vous ni les autres, que par l'inquiétude de vos ſoins, & par le chagrin de leur envie !

SENTIMENT

D'un honnête & habile Courtiſan, ſur cette Vertu rigide, *& ce* ſale Interêt.

JE ſuis fâché, Monſieur, qu'une Vertu trop ſévére vous anime ſi fort contre le Vice. Ayez plus d'indulgence pour les vicieux, ou du moins un peu plus de délicateſſe dans la maniere de vos corrections.

Je

Je ſai que la Raiſon nous a été donnée pour régler nos mœurs : mais la Raiſon autrefois rude & auſtére, s'eſt civiliſée avec le tems ; elle ne conſerve aujourd'hui preſque rien de ſon ancienne rigidité. Il lui a falu de l'auſtérité pour établir des loix, qui puſſent empêcher les outrages & les violences : elle s'eſt adoucie pour introduire l'honnêteté dans le commerce des hommes, elle eſt devenuë délicate & curieuſe dans la recherche des Plaiſirs ; pour rendre la vie auſſi agréable qu'on avoit tâché de la rendre ſûre & honnête. Ainſi, Monſieur, il faut oublier un tems, où c'étoit aſſez d'être ſévére, pour être crû vertueux ; puis que la Politeſſe, la Galanterie, la Science des Voluptés, font une partie du mérite préſentement.

Pour la haine des méchantes actions, elle doit durer autant que le monde : mais trouvez bon que les Délicats nomment Plaiſir, ce que les gens rudes & groſſiers ont nommé Vice, & ne compoſez pas vôtre Vertu de vieux ſentimens qu'un naturel ſauvage avoit inſpiré aux premiers hommes.

Il me ſemble que vous débutez mal avec des Courtiſans, de leur prêcher ſans ceſſe la

la moderation de leurs deſirs, eux qui font de leur ambition leur plus grand mérite. Vous pourriez peut-être leur inſpirer le dégoût du monde : mais de les réduire dans la Cour à régler ſi juſtement leurs prétenſions ; c'eſt ce qu'il ne faut pas entreprendre. On peut quaſi ſe paſſer de tout éloigné d'elle : il eſt difficile quand on y vit, de ne pas deſirer beaucoup, & mal-honnête de ſe borner aiſément à peu de choſe.

Parmi tant d'interêts differens, où ſe rencontre le vôtre, c'eſt avec peine que l'ambition & la vertu ſe concilient. On doit louër la délicateſſe de ceux qui trouvent moyen de les accommoder enſemble : il faut ſe contenter quelquefois du bien, qui n'eſt pas entier, & tantôt ſe ſatisfaire du moindre mal : il ne faut pas exiger une probité ſcrupuleuſe, ni crier que tout eſt perdu dans une médiocre corruption.

Les Dieux, dit quelqu'un, *n'ont jamais fait un plus beau préſent aux hommes que l'Ame du dernier Caton ; mais ils ſe tromperent au tems qu'ils voulurent la donner :* ſa Vertu qui eût été admirable dans les commencemens de la République, fut ruïneuſe ſur ſes fins, pour être trop pure & trop nette. Ce juſte Caton qui pouvoit ſauver

ſauver ſa Patrie, s'il ſe fût contenté de rendre ſes Citoyens moins méchans ; la perdit, & ſe perdit lui-même, pour en vouloir faire inutilement des gens de bien. Une Probité moins entiere, qui ſe fût accommodée aux vices de quelques particuliers, eût empêché l'oppreſſion générale: il faloit ſouffrir la puiſſance, pour éviter la tyrannie, & par là on eût conſervé la République, à la verité corrompuë, mais toûjours République.

Ainſi, Monſieur, ne regardons pas tant le monde comme il doit être, qu'on ne le puiſſe ſouffrir comme il eſt: que cette indulgence néanmoins ne ſoit pas pour nous. Cherchons des temperamens pour les autres, & ſoyons ſévéres pour nous-mêmes: ennemis du vice en nos propres conſciences, n'ayons pas horreur des vicieux, pour ne pas rendre les hommes nos ennemis.

Car à quoi ſongez-vous de parler des Avares & des Ingrats comme de monſtres qui vous effrayent? Je ſai que l'Ingratitude & l'Avarice ſont de fort vilaines qualités : mais puis qu'elles ſont ſi communes dans le monde, ou reſolvez-vous de les ſouffrir, ou ſauvez-vous dans la ſolitude; & portez dans une retraite cette vertu, qui

qui aura fait haïr vôtre perſonne dans une Cour.

Si vous voulez corriger les ingrats, inſpirez aux Grands un meilleur choix pour des perſonnes reconnoiſſantes. Quand on les verra plus délicats, & plus ſoigneux dans la diſtribution de leurs Graces, les perſonnes obligées ſe feront une étude particuliére de reconnoître ces bienfaits. S'il vous prend envie de changer l'humeur d'un Avare, ne croyez pas en venir à bout par de beaux diſcours, toute la morale y ſeroit employée ſans aucun effet : propoſez-lui des fortunes conſiderables qui ſe font par la dépenſe, inſinuez le mépris où fait tomber une économie ſordide, parlez de l'avantage que prennent ſur lui les perſonnes de ſa condition, par un honnête uſage de leur bien; & pour le guérir d'un ſale interêt, n'oubliez jamais de lui en mettre devant les yeux un autre honorable.

Repréſentez à vôtre artificieux Intereſſé, que toutes ſes machines feront leur effet contre lui-même. Il veut des ſerviteurs fidéles, & l'exemple de ſa méchante foi corrompra les ſiens: il ſe fait une habileté ingénieuſe de promettre, & de ne rien

rien donner; on se fera un droit plus ingénieux de le piller, & chacun fera lui-même sa recompense: il tient ses amis dans une familiarité honteuse, sans aucun crédit; ce leur est un moyen d'étudier ses défauts, de pénétrer ses affaires, sans que rien les oblige à la discrétion & au secret.

Pour ces bienfaits concertés que produisent la méditation, & le dessein, comme ce n'est qu'un petit intervale dans une vilaine conduite, ils ne font qu'une legere suspension dans les cœurs, & si-tôt que vôtre Corrompu retourne à son premier procedé, le monde aussi diligent reprend sa premiere haine.

Par de semblables raisons, vous lui ferez comprendre les avantages que l'on peut tirer de la Vertu, & le préjudice qu'apporte un sale Interêt. C'est la délicatesse que j'ai desirée dans la maniere de vos Corrections, ne pouvant souffrir que vous vous érigiez en Philosophe, ou en Dévot de profession, pour vous animer d'un esprit chagrin & importun contre les vices. Car enfin, Monsieur, qu'esperez-vous de ce beau Sermon? *chaque jour vous apporte des Richesses, & chaque jour vous en retranche l'usage: vos biens augmentent, & vos sens qui en doivent jouïr, diminuent: vous gagnez des choses étrangeres, & vous vous perdez vous-même.* Ces gens-là prennent la chose tout autrement; l'argent qui leur vient est la consolation du jour qui s'en va. L'affoiblissement de leurs sens est réparé, ce leur semble, par l'augmentation de leurs biens; & quand ils se perdent eux-mêmes, ils croyent en quelque sorte se recouvrer dans l'aquisition des choses étrangeres. Vôtre sagesse, Monsieur, est trop pure pour des hommes si corrompus; il y a trop d'éloignement de vous à eux, pour pouvoir jamais convenir ensemble. Contentons-nous d'être gens de bien pour nous, & n'affectons pas une Probité qui nous rende fâcheux aux autres: choisissons le commerce des honnêtes-gens, sans avoir en horreur ceux qui ne le sont pas: souffrons toutes sortes de personnes, & pratiquons le plus celles qui nous plaisent davantage.

Comme il y a peu de ces pleines vertus qui puissent tout-à-fait vous satisfaire, il y a peu de vices extrêmes qui doivent vous aigrir avec raison. D'ailleurs si on trouve des défauts au plus honnête-homme, quand on l'étudie bien; on découvre

que chose de bon en celui qui l'est le moins, quand on se donne la peine de le connoître. On voit rarement dans les hommes que tout soit vertu, tout soit vice: les bonnes & les mauvaises qualités sont confonduës, & un discernement délicat peut faire la séparation de ce mélange.

Un Avare ne laisse pas d'avoir des amis, & de les servir, quoi qu'il aime son argent beaucoup plus qu'eux. S'il a du crédit, il les servira dans leurs affaires, & sera bien aise que ses diligences l'aquittent envers eux des offices de l'amitié. Un autre méritera la douceur de vôtre commerce par une amitié pure, & un esprit agréable que son peu d'industrie vous rend inutile, dès qu'il faut agir pour vos interêts. Je connois des paresseux que le moindre office à rendre met au desespoir; à qui une nonchalance naturelle ne permet pas le plus foible mouvement qu'il se faut donner pour vous servir: mais en qui vous trouverez les assistances les plus solides de bien & d'argent, quand vous n'exigerez ni leurs soins, ni leurs peines.

Comme il y a des personnes trop économes & très-agréables, ôtez-leur toute allarme de dépense; & fréquentant peu leurs

leurs maisons, jouïssez avec plaisir de leur compagnie dans la vôtre. Tel homme fera un plaisir de bonne grace, qui n'aura pas reconnu un bienfait; & peu ponctuel à témoigner sa gratitude, il laissera la reconnoissance à vôtre discretion. Il y a des personnes legeres & extravagantes, dont le commerce ordinaire se doit éviter, & dont la témérité vous peut être utile une fois plus que la prudence des sages. Les prudens agiront moins dans vos interêts; mais leur jugement réglera vôtre conduite.

D'ailleurs nous ne sommes pas toûjours les mêmes: c'est faire trop d'honneur à la nature humaine, que de lui donner de l'uniformité; celui qui vous néglige aujourd'hui avec froideur, cherchera demain par quelque mouvement extraordinaire, l'occasion de vous servir. Enfin les hommes sont changeans & divers, mêlés de bonnes & de mauvaises parties. Tirons d'eux ce que l'industrie nous en peut faire tirer honnêtement, & ne fuyons pas des personnes pour leurs défauts, qui pourroient avec autant de droit nous éviter pour les nôtres.

Il est tems de recueillir en peu de mots, ce que l'on peut dire sur des sentimens si

opposés. Ils ont cela de commun dans leur opposition, qu'ils nous tiennent, quoi que differemment, trop attachés à nous-mêmes. Les uns, par l'amour-propre d'une vertu qui n'est bonne que pour nous, nous éloignent trop de la Vie civile; les autres, nous jettent dans la société, pour rapporter les droits du Public à nôtre utilité seule. Si nous voulons suivre les premiers, tout sera vice pour nous, dans l'idée d'une vertu que le monde ne met point en usage; si nous nous laissons aller à ceux-ci, il n'y aura plus de Foi ni d'Honnêteté parmi nous. Nous vivrons parmi les hommes, comme si nous n'étions pas de leur espece, indifferens au mérite, exemts de leurs passions, insensibles à leurs plaisirs, & possedés de nôtre seul Interêt. D'un côté, les Intentions sont trop pures; de l'autre, trop corrompuës: mais on se passe plus aisément du bien, qui ne produit pas une vertu inutile, qu'on ne souffre les effets d'une si dangereuse Corruption.

LET-

LETTRE
A
Mr. LE COMTE
DE LIONNE.

MONSIEUR,

PEUT-ETRE n'êtes-vous pas à Paris: peut-être y êtes-vous, & que vôtre silence est plûtôt un effet de vôtre oubli, que de vôtre absence: mais quand cela seroit, je vous ai trop d'obligation de vos soins passés, pour me plaindre de vôtre indifference présente. Je ne demande point de vos nouvelles pour vous fatiguer d'une Réponse, & rétablir un Commerce qui vous déroberoit des heures que vous saurez mieux employer: mais, Monsieur, vous devez quelque chose encore à vôtre Amitié, & vous vous en aquiterez si vous trouvez quelque moyen par vous ou par autrui, de me faire savoir que vous vous

 por-

portez bien. La nouvelle de vôtre ſanté me donnera une joye où vous êtes plus intereſſé que perſonne; & ſi vous étiez de mon humeur, vous croiriez que ſe bien porter, vaut mieux que commander à tout le monde. Il n'eſt point de tréſors qui vaillent une année de ſanté.

Excuſez, Monſieur, le caquet d'un infirme, qui ſe trouvant un quart-d'heure de ſanté, ne croit pas qu'on puiſſe parler d'autre choſe. Peut-être étiez-vous de mon humeur, quand vous aviez quelque relâche dans les douleurs de vôtre bras caſſé, & de toutes vos bleſſures. Aujourd'hui que vous êtes pleinement gueri, goûtez-en le plaiſir, & me laiſſez faire de triſtes réflexions ſur la Chanſon que vous m'avez appriſe:

Mais, helas! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

S'il y a quelques Airs auſſi agréables que celui-là dans la Muſique de LA FETE DE VERSAILLES, je vous prie de me les envoyer notés, & vous obligerez un homme qui eſt plus que jamais, &c.

AU

AU MEME.

JE viens de recevoir la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec les Airs que vous m'avez envoyez. J'aurois mille graces à vous rendre, mais connoiſſant vôtre inclination à m'obliger, vous me permettrez, s'il vous plaît, d'être un peu lent aux remercimens; car le redoublement continuel des obligations pourroit fatiguer une reconnoiſſance délicate comme la mienne. Croyez pourtant que je ſuis ſenſible comme je dois, & que vous pouvez diſpoſer de moi plus que d'homme que vous connoiſſiez.

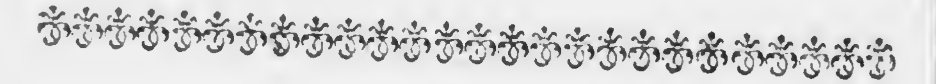
Je n'ai jamais été ſi ſurpris que de voir vendre ici trois petits Livres qu'on dit de moi, & qui s'impriment à Amſterdam. Il y a environ vingt ans que je fis de petits Diſcours ſur les Maximes qui ſont dans ce petit Livre-là: je ne ſai qui les a pû avoir.

Continuez, je vous ſupplie, à m'aimer toûjours; & croyez que vous n'aurez jamais un Ami plus ſûr & plus paſſionné pour vôtre ſervice.

 Quand

Quand il y aura quelque chose d'agréable, je vous supplie de me l'envoyer. Si-tôt que la RÉPONSE de Monsieur Arnauld à Monsieur Claude (1) sera imprimée, je vous supplierai de me l'envoyer avec la REPLIQUE de Monsieur Claude, qui suivra bien-tôt assûrément; *habitâ ratione* du port, c'est à dire, par une autre voye que celle de la poste.

Ne laissez pas de continuer à m'obliger: quelque délicate que soit ma reconnoissance, elle durera autant que moi, & je n'oublierai jamais tout ce que vous faites pour mes interêts.



AU MEME (2).

SI je ne consultois que la discretion, je pourrois vous épargner la fatigue de recevoir de mes Lettres, & la peine que vous donnera une Réponse, que par honnêteté vous me voudrez faire: mais comme je suis homme à songer autant à mon plaisir qu'au vôtre, vous trouverez bon que je prenne celui que j'ai de vous entretenir; & tout ce que je puis faire pour vous, Monsieur, est de n'en pas abuser par un trop fréquent usage. Si vous saviez la peine que j'ai à me contraindre là-dessus, vous me pardonneriez aisément ce que je fais, par la violence que je me donne à n'en pas faire davantage.

Je suis revenu dans une Cour, après avoir été quatre ans dans une République, sans plaisir ni douceur; car je croi que La Haye est le vrai pays de l'indolence. Je ne sai comme j'ai ranimé mes sentimens: mais enfin il m'a pris envie de sentir quelque chose de plus vif; & quelque imagination de retourner en France, m'avoit fait chercher Londres, comme un milieu entre les Courtisans François & les Bourguemestres de Hollande. Jusques ici je pouvois demeurer dans la pesanteur, ou,

(1) *La Perpetuité de la Foi de l'Eglise Catholique touchant l'Eucharistie, défenduë contre le Livre du Sieur Claude Ministre de Charenton.* Mr. Claude y répondit bien-tôt, & les Jansénistes n'ont fait qu'une REPLIQUE générale à cet Ouvrage. Voyez le DICTIONAIRE de Mr. Bayle, aux Articles A. ARNAULD & CLAUDE.

(2) Mr. de St. Evremond écrivit cette Lettre après son Retour en Angleterre, en 1670.

ou, pour parler plus obligeamment, dans la gravité de Messieurs les Hollandois: car je ne me trouve gueres plus avancé vers la France que j'étois; & l'étude de vivacité que j'ai faite, nuit fort à mon repos, & me recule de l'indolence, sans m'avancer vers les plaisirs. J'entens celui que je m'imaginois, à vous voir à Paris; ne laissant pas, à dire le vrai, d'en trouver ici parmi beaucoup d'honnêtes-gens.

Monsieur le Duc de Buckingham, vôtre ami, m'a dit que j'avois beaucoup d'obligations à Monsieur de Lionne le Ministre. Je vous supplie, Monsieur, de lui rendre mille graces de ma part. Je suis un de ses admirateurs; mais mon admiration ne vaut pas la peine qu'il s'est donnée, & sa seule générosité l'a fait agir si noblement. Je vous conjure d'en avoir assez pour vous souvenir quelquefois de vôtre très-humble & très-obéïssant Serviteur.

(1) Hugues de Lionne, Marquis de Fresne & de Berny, Ministre & Secretaire d'Etat, mourut en 1671. Voyez l'ABREGE' *de sa Vie* dans le ME-

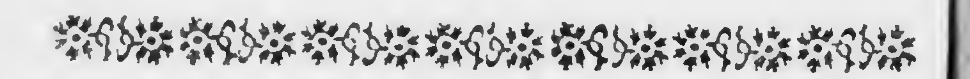


AU MEME.

QUAND je ne regreterois pas Monsieur de Lionne le Ministre par mon propre interêt, vôtre seule consideration m'auroit fait recevoir la nouvelle de sa mort (1) avec beaucoup de douleur. Tout le monde le regrete à Paris, à ce qu'on me mande; & je vous puis assûrer que les Etrangers honorent sa mémoire avec les mêmes sentimens qu'en ont les François. Quelque mérite qu'ayent eû les plus grands Ministres de nôtre Etat, on s'est toûjours réjouï de leur mort, & il a falu du tems pour passer de la haine de leur personne, à la vénération de leurs vertus. Monsieur de Lionne est le seul qui ait fait appréhender de le perdre, & fait connoître ce qu'on a perdu au même instant qu'il est mort. Faire de longs discours sur la Mort des grands-hommes, c'est vouloir ajoûter quelque chose de triste & de dou-

MELANGE *curieux des meilleures Pieces attribuées à Mr. de St. Evremond.*

douloureux à la mort même: elle n'a pas besoin de ces aides-là pour être funeste; ce qui m'en fait finir l'entretien, & vous assûrer qu'on ne peut pas être plus veritablement que je suis, &c.



A

Mr. LE MARECHAL DE CREQUI,

Qui m'avoit demandé en quelle situation étoit mon esprit, & ce que je pensois sur toutes choses dans ma Vieillesse.

QUAND nous sommes jeunes, l'opinion du monde nous gouverne, & nous nous étudions plus à être bien avec les autres qu'avec nous: arrivés enfin à la vieillesse, nous trouvons moins précieux ce qui est étranger; rien ne nous occupe tant que nous-mêmes, qui sommes sur le point de nous manquer. Il en est de la Vie comme de nos autres biens; tout se dissipe quand on pense en avoir un grand fond: l'economie ne devient exacte que pour ménager le peu qui nous reste. C'est par là qu'on voit faire aux jeunes gens comme une profusion de leur être, quand ils croyent avoir long-tems à le posseder. Nous nous devenons plus chers, à mesure que nous sommes plus prêts de nous perdre. Autrefois mon imagination errante & vagabonde se portoit à toutes les choses étrangeres: aujourd'hui mon esprit se ramene au corps, & s'y unit davantage. A la verité ce n'est point par le plaisir d'une douce liaison; c'est par la nécessité du secours & de l'appui mutuel qu'ils cherchent à se donner l'un à l'autre.

En cet état languissant, je ne laisse pas de me conserver encore quelques plaisirs: mais j'ai perdu tous les sentimens du vice, sans savoir si je dois ce changement à la foiblesse d'un corps abattu, ou à la moderation d'un esprit devenu plus sage qu'il n'étoit auparavant. Je crains de le devoir aux infirmités de la vieillesse, plus qu'aux avantages de ma vertu; & d'avoir plus à me plaindre de la docilité de mes mouvemens, qu'à m'en réjouïr. En effet, j'attribuerois mal-à-propos à ma raison la force

force de les soûmettre, s'ils n'ont pas celle de se soûlever. Quelque sagesse dont on se vante en l'âge où je suis, il est malaisé de connoître si les passions qu'on ne ressent plus, sont éteintes ou assujetties.

Quoi qu'il en soit, dès lors que nos sens ne sont plus touchés des objets, & que l'ame n'est plus émûë par l'impression qu'ils font sur elle, ce n'est proprement chez nous qu'indolence: mais l'indolence n'est pas sans douceur; & songer qu'on ne souffre point de mal, est assez à un homme raisonnable pour se faire de la joye. Il n'est pas toûjours besoin de la jouïssance des plaisirs: si on fait un bon usage de la privation des douleurs, on rend sa condition assez heureuse.

Quand il m'est arrivé des malheurs, je m'y suis trouvé naturellement assez peu sensible, sans mêler à cette heureuse constitution le dessein d'être constant; car la Constance n'est qu'une plus longue attention à nos maux. Elle paroît la plus belle vertu du monde à ceux qui n'ont rien à souffrir; & elle est veritablement comme une nouvelle gêne à ceux qui souffrent. Les esprits s'aigrissent à résister,

ter, & au lieu de se défaire de leur premiere douleur, ils en forment eux-mêmes une seconde: sans la résistance, ils n'auroient que le mal qu'on leur fait; par elle, ils ont encore celui qu'ils se font. C'est ce qui m'oblige à remettre tout à la nature dans les maux présens: je garde ma sagesse pour le tems où je n'ai rien à endurer. Alors par des réflexions de mon indolence, je me fais un plaisir du tourment que je n'ai pas, & trouve le secret de rendre heureux l'état le plus ordinaire de la vie.

L'expérience se forme avec l'âge, & la sagesse est communément le fruit de l'expérience: mais quand on attribuë cette vertu aux vieilles-gens, ce n'est pas à dire qu'ils la possèdent toûjours. Ce qui est certain, c'est qu'ils ont toûjours la liberté d'être sages, & de pouvoir s'exemter avec bienséance de toutes les gênes que l'opinion a sû introduire dans le monde. C'est à eux seulement qu'il est permis de prendre les choses pour ce qu'elles sont. La Raison a presque tout fait dans les premieres institutions: la Fantaisie a presque tout gagné sur elle dans la suite. Or la Vieillesse seule a le droit de rappeller

ler ce que l'une a perdu, & de se dégager de ce qu'a gagné l'autre.

Pour moi, je me tiens scrupuleusement aux veritables devoirs. Je rebute ou admets les imaginaires selon qu'ils me choquent, ou qu'ils me plaisent; car en ce que je ne dois pas, je me fais une sagesse également, de rejetter ce qui me déplaît, & de recevoir ce qui me contente. Chaque jour je me défais de quelque chaîne, avec autant d'interêt pour ceux dont je me détache, que pour moi qui reprens ma liberté. Ils ne gagnent pas moins dans la perte d'un homme inutile, que je perdrois à me dévouer plus long-tems à eux inutilement.

De tous les liens, celui de l'amitié est le seul qui me soit doux; & n'étoit la honte qu'on ne répondit pas à la mienne, j'aimerois par le plaisir d'aimer, quand on ne m'aimeroit pas. Dans un faux sujet d'aimer, les sentimens d'amitié peuvent s'entretenir par la seule douceur de leur agrément: dans un vrai sujet de haïr, on doit se défaire de ceux de la haine par le seul interêt de son repos. Une ame seroit heureuse, qui pourroit se refuser toute entiere à certaines passions, & ne feroit seulement que se permettre à quelques autres. Elle seroit sans crainte, sans tristesse, sans haine, sans jalousie; elle desireroit sans ardeur, espereroit sans inquietude, & joüiroit sans transport.

L'état de la vertu n'est pas un état sans peine. On y souffre une contestation éternelle de l'inclination & du devoir. Tantôt on reçoit ce qui choque, tantôt on s'oppose à ce qui plaît: sentant presque toûjours de la gêne à faire ce que l'on fait, & de la contrainte à s'abstenir de ce que l'on ne fait pas. Celui de la sagesse est doux & tranquille. La sagesse regne en paix sur nos mouvemens, & n'à qu'à bien gouverner des sujets; au lieu que la vertu avoit à combattre des ennemis.

Je puis dire de moi une chose assez extraordinaire, & assez vraye; c'est que je n'ai presque jamais senti en moi-même ce combat intérieur de la Passion & de la Raison: la passion ne s'opposoit point à ce que j'avois résolu de faire par devoir; & la raison consentoit volontiers à ce que j'avois envie de faire par un sentiment de plaisir. Je ne prétens pas que cet accommodement si aisé me doive attirer de la loüan-

loüange : je confeſſe au contraire, que j'en ai été ſouvent plus vicieux ; ce qui ne venoit point d'une perverſion d'intention qui allât au mal, mais de ce que le vice ſe faiſoit agréer comme une douceur, au lieu de ſe laiſſer connoître comme un crime.

Il eſt certain qu'on connoît beaucoup mieux la nature des choſes par la réflexion, quand elles ſont paſſées, que par leur impreſſion, quand on les ſent. D'ailleurs le grand commerce du monde empêche toute attention, lors qu'on eſt jeune. Ce que nous voyons en autrui, ne nous laiſſe pas bien examiner ce que nous ſentons en nous-mêmes. La foule plaît dans un certain âge, où l'on aime, pour ainſi parler, à ſe répandre : la multitude importune dans un autre, où l'on revient naturellement à ſoi, ou pour le plus à un petit nombre d'amis, qui s'uniſſent à nous davantage.

C'eſt cette humeur-là qui nous retire inſenſiblement des Cours. Nous commençons par elle à chercher un milieu entre l'aſſiduité & l'éloignement. Il nous vient enſuite quelque honte de montrer un vieux viſage parmi des jeunes gens, qui loin de prendre pour ſageſſe nôtre ſérieux, ſe moquent de nous, de vouloir paroître encore en des lieux publics où il n'y a que de la galanterie & de la gayeté. Ne nous flatons pas de nôtre bonſens : une folie enjouée le ſaura confondre ; & le faux d'une imagination qui brille dans la jeuneſſe, fera trouver ridicules nos plus délicates converſations. Si nous avons de l'eſprit, allons-en faire un meilleur uſage dans les entretiens particuliers ; car on ſe ſoûtient mal dans la foule par les qualités de l'eſprit contre les avantages du corps.

Cette juſtice que nous ſommes obligés de nous faire, ne nous doit pas rendre injuſtes à l'égard des jeunes gens. Il ne faut ni louër avec importunité le tems dont nous étions, ni accuſer ſans ceſſe avec chagrin celui qui leur eſt favorable. Ne crions point contre les plaiſirs que nous n'avons plus : ne condamnons point des choſes agréables, qui n'ont que le crime de nous manquer.

Nôtre jugement doit toûjours être le même. Il nous eſt permis de vivre, & non pas de juger ſelon nôtre humeur. Il ſe forme dans la mienne je ne ſai quoi de par-

particulier, qui me fait moins confiderer les magnificences par l'éclat qu'elles ont, que par l'embarras qu'elles donnent. Les Spectacles, les Fêtes, les Aſſemblées ne m'attirent plus aux plaiſirs qui ſe trouvent en les voyant : elles me rebutent des incommodités qu'il faut eſſuyer pour les voir. Je n'aime pas tant les Concerts par la beauté de leur harmonie, que je les crains par la peine qu'il y a de les ajuſter. L'abondance me dégoûte dans le repàs; & ce qui eſt fort recherché me paroît une curioſité affectée. Mon imagination n'aide pas mon goût à trouver plus délicat ce qui eſt plus rare : mais je veux du choix dans les choſes qui ſe rencontrent aiſément, pour conſerver une délicateſſe ſéparée de tout agrément de fantaiſie.

De la Lecture & du Choix des Livres.

J'AIME le plaiſir de la Lecture autant que jamais, pour dépendre plus particuliérement de l'eſprit, qui ne s'affoiblit pas comme les ſens. A la verité, je cherche plus dans les Livres ce qui me plaît, que

que ce qui m'inſtruit. A meſure que j'ai moins de tems à pratiquer les choſes, j'ai moins de curioſité pour les apprendre. J'ai plus de beſoin du fonds de la vie que de la maniere de vivre, & le peu que j'en ai s'entretient mieux par des agrémens que par des inſtructions. Les Livres Latins m'en fourniſſent le plus, & je relis mille fois ce que j'y trouve de beau ſans m'en dégoûter.

Un choix délicat me réduit à peu de Livres, où je cherche beaucoup plus le bon-eſprit que le bel-eſprit; & le bon-goût, pour me ſervir de la façon de parler des Eſpagnols, ſe rencontre ordinairement dans les Ecrits des perſonnes conſiderables. J'aime à connoître dans les EPITRES de Ciceron, & ſon caractére & celui des gens de qualité qui lui écrivent. Pour lui il ne ſe défait jamais de ſon art de Rhétorique: & la moindre recommendation qu'il fait au meilleur de ſes amis, s'inſinuë auſſi artificieuſement que s'il vouloit gagner l'eſprit d'un inconnu pour la plus grande affaire du monde. Les LETTRES des autres n'ont pas la fineſſe de ces détours: mais, à mon avis, il y a plus de bon-ſens que dans les ſiennes; & c'eſt

c'eſt ce qui me fait juger le plus avantageuſement de la grande & générale capacité des Romains de ce tems-là.

Nos Auteurs font toûjours valoir le Siécle d'Auguſte, par la conſideration de Virgile & d'Horace ; & peut-être plus par celle de Mécénas qui faiſoit du bien aux gens de Lettres, que par les gens de Lettres même. Il eſt certain néanmoins que les eſprits commençoient alors à s'affoiblir auſſi bien que les courages. La grandeur d'ame ſe tournoit en circonſpection à ſe conduire, & le bon diſcours en politeſſe de converſation : encore ne ſai-je, à conſiderer ce qui nous reſte de Mécénas, s'il n'avoit pas quelque choſe de moû, qu'on faiſoit paſſer pour délicat. Mécénas étoit le grand Favori d'Auguſte, l'homme qui plaiſoit, & à qui les gens polis & ſpirituels tâchoient de plaire. N'y a-t-il pas apparence que ſon goût régloit celui des autres ; qu'on affectoit de ſe donner ſon tour, & de prendre autant qu'on pouvoit ſon caractére?

Auguſte lui-même ne nous laiſſe pas une grande opinion de ſa Latinité. Ce que nous voyons de Térence, ce qu'on diſoit à Rome de la Politeſſe de Scipion &

& de Lélius, ce que nous avons de Céſar, ce que nous avons de Ciceron, la plainte que fait ce dernier ſur la perte de ce qu'il appelle *ſales*, *lepôres*, *venuſtas*, *urbanitas*, *amœnitas*, *feſtivitas*, *jucunditas*; tout cela me fait croire, après y avoir mieux penſé, qu'il faut chercher en d'autres tems que celui d'Auguſte le bon & agréable eſprit des Romains, auſſi bien que les graces pures & naturelles de leur Langue.

On me dira qu'Horace avoit très-bon goût en toute choſe ; c'eſt ce qui me fait croire que ceux de ſon tems ne l'avoient pas; car ſon goût conſiſtoit principalement à trouver le Ridicule des autres. Sans les impertinences, les affectations, les fauſſes manieres dont il ſe moquoit, la juſteſſe de ſon ſens ne nous paroîtroit pas aujourd'hui ſi grande.

De la Poëſie.

LE Siécle d'Auguſte a été celui des excellens Poëtes, je l'avouë; mais il ne s'enſuit pas que ç'ait été celui des Eſprits bien faits. La Poëſie demande un génie particulier, qui ne s'accommode

pas trop avec le bon-ſens. Tantôt c'eſt le langage des Dieux, tantôt c'eſt le langage des foux, rarement celui d'un honnête-homme. Elle ſe plaît dans les fictions, dans les figures, toûjours hors de la réalité des choſes; & c'eſt cette réalité qui peut ſatisfaire un entendement bien ſain.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelque choſe de galant à faire agréablement des Vers; mais il faut que nous ſoyons bien maîtres de nôtre génie, autrement l'eſprit eſt poſſédé de je ne ſai quoi d'étranger qui ne lui permet pas de diſpoſer aſſez facilement de lui-même. *Il faut être ſot*, diſent les Eſpagnols, *pour ne pas faire deux Vers; il faut être fou pour en faire quatre.* A la verité, ſi tout le monde s'en tenoit à cette maxime, nous n'aurions pas mille beaux ouvrages dont la lecture nous donne un plaiſir fort délicat: mais la maxime regarde bien plus les gens du monde que les Poëtes de profeſſion. D'ailleurs, ceux qui ſont capables de ces grandes Productions ne réſiſteront pas à la force de leur génie pour ce que je dis; & il eſt certain que parmi les Auteurs, ceux-là s'abſtiendront ſeulement de faire beaucoup de vers, qui

qui ſe ſentiront plus gênés de leur ſtérilité que de mes raiſons.

Il faut qu'il y ait d'excellens Poëtes pour nôtre plaiſir, comme de grands Mathématiciens pour nôtre utilité: mais il ſuffit pour nous de nous bien connoître à leurs ouvrages, & nous n'avons que faire de rêver ſolitairement comme les uns, ni d'épuiſer nos eſprits à méditer toûjours comme les autres.

De tous les Poëtes, ceux qui font des Comédies devroient être les plus propres pour le commerce du monde; car ils s'attachent à dépeindre naïvement tout ce qui s'y fait, & à bien exprimer les ſentimens & les paſſions des hommes. Quelque nouveau tour qu'on donne à de vieilles penſées, on ſe laſſe d'une Poëſie qui ramene toûjours les Comparaiſons de l'*Aurore*, du *Soleil*, de la *Lune*, des *Etoiles*. Nos Deſcriptions d'une Mer calme & d'une Mer agitée, ne repréſentent rien que celles des anciens n'ayent beaucoup mieux repréſenté. Aujourd'hui ce ne ſont pas ſeulement les mêmes idées que nous donnons; ce ſont les mêmes expreſſions & les mêmes rimes. Je ne trouve jamais le *chant des Oiſeaux*, que

que je ne me prépare au *bruit des Ruisseaux*; les *Bergeres* sont toûjours couchées sur des *Fougeres*; & on voit moins les *Bocages* sans les *Ombrages* dans nos vers, qu'au veritable lieu où ils sont. Or, il est impossible que cela ne devienne à la fin fort ennuyeux : ce qui n'arrive pas dans les Comédies où nous voyons représenter avec plaisir les mêmes choses que nous pouvons faire, & où nous sentons des mouvemens semblables à ceux que nous voyons exprimer.

Un discours où l'on ne parle que de Bois, de Riviéres, de Prés, de Campagnes, de Jardins, fait sur nous une impression bien languissante, à moins qu'il n'ait des agrémens tout nouveaux: mais ce qui est de l'humanité, les Penchans, les Tendresses, les Affections, trouvent naturellement au fond de nôtre ame à se faire sentir: la même nature les produit & les reçoit; ils passent aisément des hommes qu'on représente en des hommes qui voyent représenter.

De quelques Livres Espagnols, Italiens, & François.

CE que l'Amour a de délicat me flate, ce qu'il a de tendre me fait toucher; & comme l'Espagne est le pays du monde où l'on aime le mieux, je ne me lasse jamais de lire dans les Auteurs Espagnols des Avantures amoureuses. Je suis plus touché de la passion d'un de leurs Amans, que je ne serois sensible à la mienne, si j'étois capable d'en avoir encore: l'imagination de ses Amours me fait trouver des mouvemens pour lui, que je ne trouverois pas pour moi-même.

Il y a peut-être autant d'esprit dans les autres ouvrages des Auteurs de cette nation que dans les nôtres; mais c'est un esprit qui ne me satisfait pas, à la réserve de celui de Cervantes en DON QUICHOTTE, que je puis lire toute ma vie sans en être dégoûté un seul moment. De tous les Livres que j'ai jamais lûs, DON QUICHOTTE est celui que j'aimerois mieux avoir fait: il n'y en a point, à mon avis, qui puisse contribuer davantage à nous former un bon goût sur toutes

choſes. J'admire comme dans la bouche du plus grand fou de la terre, Cervantes a trouvé le moyen de ſe faire connoître l'homme le plus entendu, & le plus grand connoiſſeur qu'on ſe puiſſe imaginer. J'admire la diverſité de ſes caractéres, qui ſont les plus recherchés du monde pour les eſpeces, & dans leurs eſpeces les plus naturels. Quevedo paroît un Auteur fort ingénieux : mais je l'eſtime plus d'avoir voulu brûler tous ſes Livres quand il liſoit DON QUICHOTTE, que de les avoir ſû faire.

Je ne me connois pas aſſez aux vers Italiens, pour en goûter la delicateſſe ou en admirer la force & la beauté : je trouve quelques Hiſtoires en cette langue au deſſus de toutes les modernes, & quelques Traités de Politique au deſſus même de ce que les Anciens en ont écrit. Pour la Morale des Italiens, elle eſt pleine de *Concetti*, qui ſentent plus une imagination qui cherche à briller, qu'un bon-ſens formé par de profondes réflexions.

J'ai une curioſité fort grande pour tout ce qu'on fait de beau en François, & un grand dégoût de mille Auteurs, qui ſemblent n'écrire que pour ſe donner la réputation

putation d'avoir écrit. Je n'aime pas ſeulement à lire, pour me donner celle d'avoir beaucoup lû ; & c'eſt ce qui me fait tenir particuliérement à certains Livres, où je puis trouver une ſatisfaction aſſûrée.

Les ESSAIS de Montagne, les POESIES de Malherbe, les TRAGE'DIES de Corneille, & les OEUVRES de Voiture, ſe ſont établi comme un droit de me plaire toute ma vie. Montagne ne fait pas le même effet dans tout le cours de celle des autres. Comme il nous explique particulierement l'Homme, les jeunes & les vieux aiment à ſe trouver en lui par la reſſemblance des ſentimens. L'eſpace qui éloigne ces deux âges, nous éloigne de la nature pour nous donner aux profeſſions ; & alors nous trouvons dans Montagne moins de choſes qui nous conviennent. La Science de la Guerre fait l'occupation du Général ; la Politique, du Miniſtre ; la Théologie, du Prélat ; la Juriſprudence, du Juge. Montagne revient à nous quand la nature nous y ramene, & qu'un âge avancé, où l'on ſent veritablement ce qu'on eſt, rappelle le Prince, comme ſes ſujets, de l'attachement au perſonnage à un interêt

plus

plus proche & plus sensible de la personne.

Je n'écris point ceci par un esprit de vanité, qui porte les hommes à donner au Public leurs fantaisies. Je me sens en ce que je dis, & me connois mieux par l'expression du sentiment que je forme de moi-même, que je ne ferois par des pensées secretes, & des réflexions intérieures. L'idée qu'on a de soi par la simple attention à se considerer au dedans, est toûjours un peu confuse : l'image qui s'en exprime au dehors est beaucoup plus nette, & fait juger de nous plus sainement, quand elle repasse à l'examen de l'esprit après s'être présentée à nos yeux. D'ailleurs, l'opinion flateuse de nôtre mérite perd la moitié de son charme si-tôt qu'elle se produit : les complaisances de l'amour-propre venant à s'évanouïr insensiblement, il ne nous reste qu'un dégoût de sa douceur, & de la honte pour une vanité aussi follement conçûë que judicieusement quittée.

Pour égaler MALHERBE aux Anciens, je ne veux rien de plus beau que ce qu'il a fait. Je voudrois seulement retrancher de ses ouvrages ce qui n'est pas digne

digne de lui. Nous lui ferions injustice de le faire céder à qui que ce fût : mais il souffrira pour l'honneur de nôtre jugement, que nous le fassions céder à lui-même.

On peut dire la même chose de CORNEILLE (1). Il seroit au dessus de tous les Tragiques de l'Antiquité, s'il n'avoit été fort au dessous de lui en quelques-unes de ses Piéces. Il est si admirable dans les belles, qu'il ne se laisse pas souffrir ailleurs médiocre. Ce qui n'est pas excellent en lui me semble mauvais; moins pour être mal, que pour n'avoir pas la perfection qu'il a sû donner à d'autres choses. Ce n'est pas assez à Corneille de nous plaire legerement; il est obligé de nous toucher. S'il ne ravit nos esprits, ils employeront leurs lumieres à connoître avec dégoût la difference qu'il y a de lui à lui-même. Il est permis à quelques Auteurs de nous émouvoir simplement. Ces émotions inspirées par eux, sont de petites douceurs assez agréables, quand on ne cherche qu'à s'attendrir. Avec Corneille, nos ames se préparent à des transports; & si elles ne sont pas enlevées, il les laisse dans un état

E 5 plus

(1) Pierre Corneille.

plus difficile à souffrir que la langueur. Il est mal-aisé de charmer éternellement, je l'avouë; il est mal-aisé de tirer un esprit de sa situation quand il nous plaît; d'enlever une ame hors de son assiette: mais Corneille, pour l'avoir fait trop souvent, s'est imposé la loi de le faire toûjours, qu'il supprime ce qui n'est pas assez noble pour lui, il laissera admirer des beautés qui ne lui sont communes avec personne.

Je pardonnerois aussi peu à Voiture un grand nombre de LETTRES qu'il devroit avoir supprimées, si lui-même les avoit fait mettre au jour (1): mais il étoit comme ces peres également bons & discrets, à qui la nature laisse de la tendresse pour leurs enfans, & qui aiment en secret ceux qui n'ont point de mérite, pour n'exposer pas au public par cette amitié la réputation de leur jugement. Il pouvoit donner tout son amour à quelques-uns de ses Ouvrages: car ils ont je ne sai quoi de si ingénieux & de si poli, de si

(1) Les OEUVRES de Voiture ont été publiées après sa mort, par son Neveu Pinchêne, assisté de Conrart & de Chapelain.

si fin & de si délicat, qu'ils font perdre le goût des *Sels Attiques*, & des *Urbanités Romaines*; qu'ils effacent tout ce que nous voyons de plus spirituel chez les Italiens, & de plus galant chez les Espagnols.

Nous avons quelques Piéces particulieres en François d'une beauté admirable. Telles sont les ORAISONS FUNEBRES de la Reine d'ANGLETERRE, & celle de MADAME par Monsieur de Condom (2). Il y a dans ces Discours un certain esprit répandu par tout, qui fait admirer l'Auteur sans le connoître, autant que les ouvrages après les avoir lûs. Il imprime son caractére en tout ce qu'il dit; de sorte que sans l'avoir jamais vû, je passe aisément de l'admiration de son discours à celle de sa personne.

De la Conversation.

QUELQUE plaisir que je prenne à la Lecture, celui de la Conversation me

(2) Jacques Benigne Bossuet, premierement Evêque de Condom & ensuite Evêque de Meaux. Il est mort le 12. d'Avril 1704.

me ſera toûjours le plus ſenſible. Le commerce des Femmes me fourniroit le plus doux, ſi l'agrément qu'on trouve à en voir d'aimables, ne laiſſoit la peine de ſe défendre de les aimer. Je ſouffre néanmoins rarement cette violence. A meſure que mon âge leur donne du dégoût pour moi, la connoiſſance me rend délicat pour elles; & ſi elles ne trouvent pas en ma perſonne de quoi leur plaire, par une eſpece de compenſation, je me ſatisfais d'elles mal-aiſément. Il y en a quelques-unes dont le mérite fait aſſez d'impreſſion ſur mon eſprit; mais leur beauté ſe donne peu de pouvoir ſur mon ame; & ſi j'en ſuis touché par ſurpriſe, je réduis bien-tôt ce que je ſens à une amitié douce & raiſonnable, qui n'a rien des inquiétudes de l'amour.

Le premier mérite auprès des Dames c'eſt d'aimer; le ſecond eſt d'entrer dans la confidence de leurs inclinations; le troiſiéme, de faire valoir ingénieuſement tout ce qu'elles ont d'aimable. Si rien ne nous mene au ſecret du cœur, il faut gagner au moins leur eſprit par des louanges; car au défaut des amans à qui tout cede, celui-là plaît le mieux qui leur donne

donne le moyen de plaire davantage. Dans leur converſation, ſongez bien à ne les tenir jamais indifferentes; leur ame eſt ennemie de cette langueur: ou faites-vous aimer, ou flatez-les ſur ce qu'elles aiment, ou faites leur trouver en elles dequoi s'aimer mieux: car, enfin, il leur faut de l'amour, de quelque nature qu'il puiſſe être; leur cœur n'eſt jamais vuide de cette paſſion. Aidez un pauvre cœur à en faire quelque uſage.

On en trouve à la verité qui peuvent avoir de l'eſtime & de la tendreſſe même ſans amour; on en trouve qui ſont auſſi capables de ſecret & de confiance, que les plus fideles de nos amis. J'en connois qui n'ont pas moins d'eſprit & de diſcretion, que de charme & de beauté: mais ce ſont des ſingularités, que la nature par deſſein ou par caprice, ſe plaît quelquefois à nous donner; & il ne faut rien conclure en faveur du général par des endroits ſi particuliers, & des qualités ſi détachées. Ces femmes extraordinaires ſemblent avoir emprunté le mérite des hommes; & peut-être qu'elles font une eſpece d'infidélité à leur ſexe, de paſſer ainſi de leur naturelle condi-

tion aux vrais avantages de la nôtre.

Pour la converſation des hommes, j'avouë que j'y ai été autrefois plus difficile que je ne ſuis; & je penſe y avoir moins perdu du côté de la délicateſſe, que je n'ai gagné du côté de la raiſon. Je cherchois alors des perſonnes qui me plûſſent en toutes choſes: je cherche aujourd'hui dans les perſonnes quelque choſe qui me plaiſe. C'eſt une rareté trop grande que la converſation d'un homme en qui vous trouviez un agrément univerſel; & le bon-ſens ne ſouffre pas une recherche curieuſe, de ce qu'on ne rencontre preſque jamais. Pour un plaiſir délicieux qu'on imagine toûjours, & dont on jouït trop rarement, l'eſprit malade de délicateſſe ſe fait un dégoût de ceux qu'il pourroit avoir toute la vie. Ce n'eſt pas, à dire vrai, qu'il ſoit impoſſible de trouver des ſujets ſi précieux: mais il eſt rare que la nature les forme, & que la fortune nous en favoriſe. Mon bonheur m'en a fait connoître en France, & m'en avoit donné un aux Pays étrangers, qui faiſoit toute ma joye. La Mort m'en a ravi la douceur: & parlant du jour que mourut Monſieur d'Aubigny, je dirai toute

toute ma vie avec une vérité funeſte & ſenſible;

Quem ſemper acerbum
Semper honoratum, ſic, Dii voluiſtis, habebo (1).

Dans les meſures que vous prendrez pour la Société, faites état de ne trouver les bonnes choſes que ſéparément: faites état même de démêler le ſolide & l'ennuyeux, l'agrément & le peu de ſens, la ſcience & le ridicule. Vous verrez enſemble ces qualités, non ſeulement en des gens que vous puiſſiez choiſir ou éviter; mais en des perſonnes avec qui vous aurez des liaiſons d'interêt, ou d'autres habitudes auſſi néceſſaires. J'ai pratiqué un homme du plus beau naturel du monde, qui laſſé quelquefois de l'heureuſe facilité de ſon génie, ſe jettoit ſur des matieres de Science & de Religion, où il faiſoit voir une ignorance ridicule. Je connois un des Savans hommes de l'Europe (2), de qui vous pouvez apprendre mille choſes curieuſes ou profondes, en qui vous trouverez une Crédulité imbécile pour tout ce qui

(1) VIRG. *Æneid. Lib. V.* ℣. 49, 50.
(2) Mr. Iſaac Voſſius.

qui eſt extraordinaire, fabuleux, éloigné de toute créance.

Ce grand maître du Théatre, à qui les Romains ſont plus redevables de la beauté de leurs ſentimens, qu'à leur eſprit & à leur vertu; Corneille, qui ſe faiſoit aſſez entendre ſans le nommer, devient un homme commun lors qu'il s'exprime pour lui-même. Il oſe tout penſer pour un Grec, ou pour un Romain: un François ou un Eſpagnol diminuë ſa confiance; & quand il parle pour lui, elle ſe trouve tout-à-fait ruïnée. Il prête à ſes vieux Héros tout ce qu'il a de noble dans l'imagination, & vous diriez qu'il ſe défend l'uſage de ſon propre bien, comme s'il n'étoit pas digne de s'en ſervir.

Si vous connoiſſez le monde parfaitement, vous y trouverez une infinité de perſonnes recommendables par leurs talens, & auſſi mépriſables par leurs foibles. N'attendez pas qu'ils faſſent toûjours un bon uſage de leur mérite, & qu'ils ayent la diſcretion de vous cacher leurs défauts. Vous leur verrez ſouvent un dégoût pour leurs bonnes qualités, & une complaiſance fort naturelle pour ce qu'ils ont de mauvais. C'eſt à vôtre diſcernement à faire

faire le choix qu'ils ne font pas, & il dépendra plus de vôtre adreſſe de tirer le bien qui ſe trouve en eux, qu'il ne leur ſera facile de vous le donner.

Depuis dix ans que je ſuis en Pays étranger, je me trouve auſſi ſenſible au plaiſir de la converſation, & auſſi heureux à le goûter, que ſi j'avois été en France. J'ai rencontré des perſonnes d'autant de mérite que de conſideration, dont le commerce a ſû faire le plus doux agrément de ma vie. J'ai connu des hommes auſſi ſpirituels que j'en aye jamais vû, qui ont joint la douceur de leur amitié à celle de leur entretien. J'ai connu quelques Ambaſſadeurs ſi délicats, qu'ils me paroiſſoient faire une perte conſiderable, autant de fois que les fonctions de leur emploi ſuſpendoient l'uſage de leur mérite particulier.

J'avois crû autrefois qu'il n'y avoit d'Honnêtes-gens qu'en nôtre Cour; que la molleſſe des pays chauds, & une eſpece de barbarie des pays froids, n'en laiſſoient former dans les uns & dans les autres que fort rarement: mais à la fin j'ai connu par expérience qu'il y en avoit par tout; & ſi je ne les ai pas goûtés aſſez-

ſez-tôt, c'eſt qu'il eſt difficile à un François, de pouvoir goûter ceux d'un autre pays que le ſien. Chaque nation a ſon mérite, avec un certain tour qui eſt propre & ſingulier à ſon génie. Mon diſcernement trop accoûtumé à l'air du nôtre, rejettoit comme mauvais ce qui lui étoit étranger. Pour voir toûjours imiter nos Modes dans les choſes extérieures, nous voudrions attirer l'imitation juſques aux manieres que nous donnons à nôtre vertu. A la verité, le fond d'une qualité eſſentielle eſt par tout le même: mais nous cherchons des dehors qui nous conviennent; & ceux parmi nous qui donnent le plus à la raiſon, y veulent encore des agrémens pour la fantaiſie. La difference que je trouve de nous aux autres, dans ce tour qui diſtingue les nations, c'eſt qu'à parler véritablement nous nous le faiſons nous-mêmes, & la nature l'imprime en eux comme un caractére dont ils ne ſe défont preſque jamais.

Je n'ai guere connu que deux perſonnes en ma vie, qui pûſſent bien réüſſir par tout; mais diverſement. L'un avoit toute ſorte d'agrémens: il en avoit pour les gens ordinaires, pour les gens ſinguliers, pour les bizarres même; & il ſembloit avoir dans ſon naturel de quoi plaire à tous les hommes. L'autre avoit tant de belles qualités, qu'il pouvoit s'aſſûrer d'avoir de l'approbation dans tous les lieux où l'on fait quelque cas de la vertu. Le premier étoit inſinuant, & ne manquoit jamais de s'attirer les inclinations: le ſecond avoit quelque fierté; mais on ne pouvoit pas lui refuſer ſon eſtime. Pour achever cette difference, on ſe rendoit avec plaiſir aux inſinuations de celui-là, & on avoit quelquefois du chagrin de ne pouvoir réſiſter à l'impreſſion du mérite de celui-ci. J'ai eu avec tous les deux une amitié fort étroite; & je puis dire que je n'ai jamais rien vû en l'un que d'agréable, & rien en l'autre que l'on ne dût eſtimer.

Des Belles-Lettres & de la Juriſprudence.

QUAND je ſuis privé du commerce des gens du monde, j'ai recours à celui des Savans; & ſi j'en rencontre qui ſachent les Belles-Lettres, je ne croi pas beaucoup perdre, de paſſer de la délicateſſe

catesse de nôtre tems à celle des autres siécles. Mais rarement on trouve des personnes de bon goût : ce qui fait que la connoissance des Belles-Lettres devient en plusieurs Savans une Erudition fort ennuyeuse. Je n'ai point connu d'homme à qui l'Antiquité soit si obligée qu'a Mr. Waller. Il lui prête sa belle imagination, aussi bien que son intelligence fine & délicate; en sorte qu'il entre dans l'esprit des Anciens, non seulement pour bien entendre ce qu'ils ont pensé, mais pour embellir encore leurs pensées (1).

J'ai vû depuis quelques années un grand nombre de Critiques, & peu de bons Juges. Or je n'aime pas ces gens doctes qui employent toute leur étude à restituer un Passage dont la restitution ne nous plaît en rien. Ils font un mystere de savoir ce qu'on pourroit bien ignorer, & n'entendent pas ce qui mérite véritablement d'être entendu. Pour ne rien sentir, pour ne rien penser délicatement, ils ne peuvent entrer dans la délicatesse du sentiment, ni dans la finesse de la pensée. Ils réüssiront à expliquer un Grammairien; ce Grammairien s'appliquoit à leur même étude, & avoit leur même esprit: mais ils ne prendront jamais celui d'un Honnête-homme des Anciens; car le leur y est tout-à-fait contraire. Dans les Histoires, ils ne connoissent ni les hommes, ni les affaires : ils rapportent tout à la Chronologie; & pour nous pouvoir dire quelle année est mort un Consul, ils négligeront de connoître son Génie, & d'apprendre ce qui s'est fait sous son Consulat. Ciceron ne sera jamais pour eux qu'un faiseur d'ORAISONS, César qu'un faiseur de COMMENTAIRES. Le Consul, le Général leur échappent : le génie qui anime leurs Ouvrages n'est point apperçû, & les choses essentielles qu'on y traite ne sont point connuës.

Il est vrai que j'estime infiniment une *Critique du Sens*, si on peut parler de la sorte. Tel est l'excellent Ouvrage de Machiavel sur les DECADES de Tite Live;

(1) Mr. Waller joignoit à une grande délicatesse d'esprit, soutenue de beaucoup d'érudition, un talent particulier pour la Poësie. Il s'est sur-tout distingué dans la Poësie lyrique. Il est le premier qui ait sû donner de l'harmonie & de la douceur aux vers Anglois. On peut l'appeller à cet égard-là, *le Malherbe d'Angleterre*. Nous avons un Recueil de ses Poësies.

Live ; & telles feroient les Réflexions de Monfieur de Rohan fur les COMMENTAIRES de Céfar, s'il avoit pénétré plus avant dans fes deffeins, & mieux expliqué les refforts de fa conduite. J'avouërai pourtant qu'il a égalé la pénétration de Machiavel dans les Remarques qu'il a faites fur la Clémence de Céfar aux guerres civiles. Mais on voit que fa propre expérience en ces fortes de guerres lui a fourni beaucoup de lumieres pour ces judicieufes obfervations.

Après l'étude des Belles-Lettres, qui me touche particulierement, j'aime la Science de ces grands Jurifconfultes, qui pourroient être des Légiflateurs eux-mêmes ; qui remontent à cette premiere Juftice qui régla la Société humaine ; qui connoiffent ce que la nature nous laiffe de Liberté dans les gouvernemens établis, & ce qu'en ôte aux particuliers, pour le bien public, la néceffité de la Politique. C'eft dans l'entretien de Mr. Slufe (1) qu'on pourroit trouver ces Inftructions avec autant de plaifir que d'utilité :

(1) Chanoine de St. Lambert à Liege ; Frere de Mr. Slufe Secretaire des Brefs, & enfuite Cardinal.

c'eft de Hobbes, ce grand génie d'Angleterre, qu'on pourroit recevoir ces belles lumieres ; mais avec moins de jufteffe, pour être un peu outré en quelques endroits, & extrême en d'autres.

Que fi Grotius vivoit préfentement, on pourroit apprendre toutes chofes de ce Savant univerfel, plus recommendable encore par fa raifon que par fa doctrine. Ses Livres à fon défaut éclairciffent aujourd'hui les difficultés les plus importantes ; & fi la Juftice feule étoit écoutée, ils pourroient régler toutes les nations dans les Droits de la Paix & de la Guerre. Celui DE JURE BELLI ET PACIS devroit faire la principale étude des Souverains, des Miniftres, de tous ceux généralement qui ont part au Gouvernement des Peuples.

Mais cette Science du Droit qui defcend aux affaires des particuliers, n'en devroit pas être ignorée. On la laiffe pour l'inftruction des Gens de Robe, & on la rejette de celle des Princes comme honteufe, quoi qu'ils ayent à donner des Arrêts à chaque moment de leur regne, fur la fortune, fur la liberté, fur la vie de leurs Sujets. On parle toûjours aux Prin-

Princes de la Valeur, qui ne fait que détruire, & de la Libéralité, qui ne fait que diſſiper, ſi la Juſtice ne les a réglées. Il eſt vrai qu'il faut appliquer, pour ainſi dire, l'enſeignement de chaque vertu au beſoin de chaque naturel; inſpirer la libéralité aux avares, animer du deſir de la gloire ceux qui aiment le repos, & retenir autant qu'on peut les ambitieux dans la régle de la juſtice. Mais quelque diverſité qui ſe trouve dans leurs génies, la Juſtice eſt toûjours la plus néceſſaire; car elle maintient l'ordre en celui qui la fait, auſſi bien qu'en ceux à qui elle eſt renduë. Ce n'eſt point une contrainte qui limite le Pouvoir du Prince, puis qu'en la rendant à autrui il apprend à ſe la rendre à lui-même, & qu'il ſe la fait volontairement, quand nous la recevons de lui néceſſairement par ſa puiſſance.

Je ne voi point de Prince dans l'Hiſtoire qui ait été mieux inſtruit que le grand Cyrus. On ne ſe contentoit pas de lui enſeigner exactement tout ce qui regardoit la Juſtice, on lui en faiſoit pratiquer les leçons ſur chaque choſe qui ſe préſentoit; de ſorte qu'en même tems on imprimoit dans ſon eſprit la ſcience de la juſti-

juſtice, & on formoit dans ſon ame l'habitude d'être juſte. L'Inſtitution d'Alexandre eut quelque choſe de trop vaſte: on lui fit tout connoître dans la nature, excepté lui ſeulement. Son Ambition enſuite alla auſſi loin que ſa connoiſſance: après avoir voulu tout ſavoir, il voulut tout conquerir: mais il eut peu de régle dans ſes Conquêtes, & beaucoup de deſordre dans ſa vie, pour n'avoir pas appris ce qu'il devoit au public, aux particuliers, & à lui-même.

Tous les hommes en général ne ſauroient ſe donner trop de préceptes pour être juſtes; car ils ont naturellement trop de penchant à ne l'être pas. C'eſt la Juſtice qui a établi la Société, & qui la conſerve: ſans la Juſtice nous ſerions encore errans & vagabonds, & ſans elle nos impétuoſités nous rejetteroient bien-tôt dans la premiere confuſion dont nous ſommes heureuſement ſortis. Cependant au lieu de reconnoître avec agrément cet avantage, nous nous ſentons gênés de l'heureuſe ſujettion où elle nous tient, & ſoûpirons encore pour une Liberté funeſte qui produiroit le malheur de nôtre vie.

Quand l'Ecriture nous parle du petit nom-

nombre de *Justes*, elle n'entend pas, à mon avis, qu'on ne se porte encore à faire de bonnes-œuvres. Elle nous veut faire comprendre le peu d'inclination qu'ont les hommes à agir comme ils devroient par un principe de justice. En effet, si vous examinez tout le bien qui se pratique parmi les hommes, vous trouverez qu'il est fait presque toûjours par le sentiment d'une autre vertu. La Bonté, l'Amitié, la Bienveillance en font faire: la Charité court au besoin du prochain, la Libéralité donne, la Générosité fait obliger: la Justice qui devroit entrer en tout, est rejettée comme une fâcheuse; & la nécessité seulement lui fait donner quelque part en nos actions. La nature cherche à se complaire dans ces premieres vertus, où nous agissons par un mouvement agréable: mais elle trouve une secrete violence en celle-ci, où le droit des autres exige ce que nous devons, & où nous nous acquittons plûtôt de nos obligations, qu'ils ne demeurent redevables à nos bienfaits.

C'est par une aversion secrette pour la Justice, qu'on aime mieux donner que de rendre, & obliger que de reconnoître: aussi voyons-nous que les personnes liberales & généreuses ne sont pas ordinairement les plus justes. La Justice a une régularité qui les gêne, pour être fondée sur un ordre constant de la raison, opposé aux impulsions naturelles, dont la libéralité se ressent presque toûjours. Il y a je ne sai quoi d'héroïque dans la grande libéralité, aussi bien que dans la grande valeur; & ces deux vertus ont de la conformité, en ce que la premiere éleve l'ame au dessus de la considération du bien, comme la seconde pousse le courage au delà du ménagement de la vie. Mais avec ces beaux & généreux mouvemens, si elles ne sont toutes deux bien conduites, l'une deviendra ruïneuse, & l'autre funeste.

Ceux qui se trouvent ruïnés par quelque accident de la fortune, sont plaints d'ordinaire de tout le monde, parce que c'est un malheur dans la condition humaine à quoi tout le monde est sujet: mais ceux qui tombent dans la misere par une vaine dissipation, s'attirent plus de mépris que de pitié, pour être l'effet d'une sottise particuliere, dont chacun se tient exemt par la bonne opinion qu'il

qu'il a de lui-même. Ajoûtez, que la nature souffre toûjours un peu dans la compassion; & pour se délivrer d'un sentiment douloureux, elle envisage la folie du dissipateur, au lieu de s'arrêter à la vûë du miserable. Toutes choses considerées, c'est assez aux particuliers d'être bienfaisans; encore ne faut-il pas que ce soit par une facilité de naturel qui laisse aller nonchalamment ce qu'on n'a pas la force de retenir. Je méprise une foiblesse, que l'on appelle mal-à-propos *Libéralité*, & ne hais pas moins ces humeurs vaines, qui ne font jamais aucun plaisir que pour avoir celui de le dire.

Sur les Ingrats.

IL y a beaucoup moins d'Ingrats qu'on ne croit; car il y a bien moins de Généreux qu'on ne pense. Celui qui taît la grace qu'il a reçûë, est un Ingrat, qui ne la méritoit pas: celui qui publie celle qu'il a faite, la tourne en injure; montrant le besoin que vous avez eu de lui, à vôtre honte, & le secours qu'il vous a donné par ostentation. J'aime qu'un honnête-homme soit un peu délicat à recevoir,

voir, & sensible à l'obligation qu'il a reçûë: j'aime que celui qui oblige soit satisfait de la générosité de son action, sans songer à la reconnoissance de ceux qui sont obligés. Quand il attend quelque retour vers lui du bien qu'il fait, ce n'est plus une libéralité, c'est une espece de trafic que l'esprit d'interêt a voulu introduire dans les graces.

Il est vrai qu'il y a des hommes que la nature a formés purement Ingrats. L'Ingratitude fait le fond de leur naturel: tout est ingrat en eux; le cœur ingrat, l'ame ingrate. On les aime, & ils n'aiment point, moins pour être durs & insensibles, que pour être ingrats.

C'est l'*Ingratitude du cœur*, qui de toutes les Ingratitudes est la plus contraire à l'humanité: car il arrive à des personnes généreuses de se défaire quelquefois du souvenir d'un bienfait, pour ne plus sentir la gêne importune que leur donnent certaines obligations. Mais l'Amitié a des nœuds qui unissent, & non pas des chaînes qui lient; & sans avoir quelque chose de fort opposé à la nature, il n'est pas possible de resister à ce qu'elle a de plus engageant & de plus doux.

Je croirois qu'il n'eſt pas permis aux femmes de reſiſter à un ſi legitime ſentiment, quelque prétexte que leur donnent les égards de la vertu. En effet elles penſent être vertueuſes, & ne ſont qu'ingrates, lors qu'elles refuſent leur affection à des gens paſſionnés, qui leur ſacrifient toutes choſes. Se rendre trop favorables, ſeroit aller contre les droits de l'honneur: ſe rendre trop peu ſenſibles, c'eſt aller contre la nature du cœur, qu'elles doivent garentir du trouble, s'il eſt poſſible, & non pas défendre de l'impreſſion.

L'*Ingratitude de l'ame* eſt une diſpoſition naturelle à ne reconnoître aucun bienfait; & cela, ſans conſideration de l'interêt. Car l'eſprit d'avarice empêche quelquefois la reconnoiſſance, pour ne pas laiſſer aller un bien que l'on veut garder: mais l'ame purement ingrate eſt portée d'elle-même, ſans aucun motif, à ne pas répondre aux graces qu'elle reçoit.

Il y a une autre eſpece d'Ingratitude fondée ſur l'opinion de nôtre mérite, où l'amour-propre repréſente une grace que l'on nous fait comme une juſtice que l'on nous rend.

L'amour de la Liberté a ſes Ingrats, com-

comme l'amour-propre a les ſiens. Toute la ſujettion que cet eſprit de liberté fait permettre, eſt ſeulement pour les loix: ennemi d'ailleurs de la dépendance, il hait à ſe ſouvenir des obligations qui lui font ſentir la ſuperiorité du bienfacteur. De là vient que les Républicains ſont ingrats: il leur ſemble qu'on ôte à la liberté ce qu'on donne à la gratitude. Brutus ſe fit un mérite de ſacrifier le ſentiment de la reconnoiſſance à celui de la liberté: les bienfaits lui devinrent des injures, lorſqu'il commença à les regarder comme des chaînes. Pour tout dire, il pût tuer un bienfacteur qui alloit devenir un maître. Crime horrible à l'égard des partiſans de la reconnoiſſance: vertu admirable au gré des défenſeurs de la liberté.

Comme il y a des hommes purement Ingrats par les veritables ſentimens de l'ingratitude, il y en a de purement reconnoiſſans par un plein ſentiment de reconnoiſſance. Leur cœur eſt ſenſible non ſeulement au bien qu'on leur fait, mais à celui qu'on leur veut; & leur ame eſt portée d'elle-même à reconnoître toutes ſortes d'obligations.

Suivant les diverſités qui ſe trouvent dans

dans la reconnoiſſance auſſi bien que dans l'ingratitude, il y a des ames baſſes qui ſe tiennent obligées de tout, comme il y a des humeurs vaines qui ne ſe tiennent obligées de rien.

Si l'amour-propre a ſes ingrats préſomptueux, la défiance de mérite a d'imbéciles reconnoiſſans, qui reçoivent pour une faveur particuliere la pure juſtice qu'on leur rend. Cette défiance de mérite fait le penchant à la ſujettion; & ce penchant à la ſujettion fait cette ſorte de reconnoiſſans. Ceux-ci embarraſſés de la liberté, & honteux de la ſervitude, ſe font des obligations qu'ils n'ont pas, pour ſe donner un prétexte honnête de dépendance.

Je ne mettrai pas au nombre des reconnoiſſans, certains miſérables qui s'obligent du mal qu'on ne leur fait pas. Non ſeulement ils ſervent, mais dans la ſervitude ils n'oſent enviſager aucun bien. Tout ce qui n'eſt pas rigueur eſt pour eux un traitement favorable: ce qui n'eſt pas une injure leur ſemble un bienfait.

Il me reſte à dire un mot d'une certaine reconnoiſſance des gens de la Cour, où

où il y a moins d'égard pour le paſſé que de deſſein pour l'avenir. Ils ſe tiennent obligés à ceux que la fortune a mis dans un poſte où ils peuvent les obliger. Par une gratitude affectée de graces qu'ils n'ont point reçûës, ils gagnent l'eſprit des perſonnes qui en peuvent faire, & ſe mettent induſtrieuſement en état d'en recevoir. Cet art de reconnoiſſance n'eſt pas, bien aſſurément, une vertu; mais c'eſt moins un vice qu'une adreſſe, dont il n'eſt pas défendu de ſe ſervir, & dont il eſt permis de ſe défendre.

Les Grands à leur tour ſe ſervent d'un art auſſi délicat pour s'empêcher de faire les graces, que peut-être celui des courtiſans pour s'en attirer. Ils reprochent des biens qu'ils n'ont pas faits; & ſe plaignant toûjours des ingrats ſans avoir preſque jamais obligé perſonne, ils ſe donnent un prétexte ſpecieux de n'obliger qui que ce ſoit.

Mais laiſſons ces affectations de reconnoiſſance, & ces plaintes myſterieuſes ſur les Ingrats, pour vous dire ce qu'il y auroit à deſirer dans la Prétention & dans la Diſtribution des bienfaits. Je deſirerois en ceux qui les prétendent, moins d'a-

 dreſſe

dreſſe que de mérite; & en ceux qui les diſtribuent, moins d'éclat que de généroſité.

La Juſtice a des égards ſur tout, dans la diſtribution des graces: elle fait regler la liberalité de celui qui donne; elle conſidere le mérite de celui qui reçoit. La Généroſité avec toutes ſes circonſtances eſt une vertu admirable: ſans la juſtice c'eſt le mouvement d'une ame veritablement noble, mais mal reglée; ou une fantaiſie libre & glorieuſe, qui ſe fait une gêne de la dépendance qu'elle doit avoir de la raiſon.

Il y a tant de choſes à examiner touchant la diſtribution des bienfaits, que le plus ſûr eſt de s'en tenir toûjours à la Juſtice, conſultant la raiſon également ſur les gens à qui l'on donne, & ſur ce que l'on peut donner. Mais parmi ceux qui ont deſſein même d'être juſtes, combien y en a-t-il qui ne ſuivent que l'erreur d'un faux naturel à récompenſer & à punir? Quand on ſe rend aux inſinuations, quand on ſe laiſſe gagner aux complaiſances, l'amour-propre nous fait voir comme une juſtice la profuſion que nous faiſons envers ceux qui nous flatent; & nous récom-

penſons des meſures artificieuſes, dont on ſe ſert pour tromper nôtre jugement, & ſurprendre le foible de nôtre volonté.

Ceux-là ſe trompent plus facilement encore, qui font de l'auſtérité de leur naturel une inclination à la juſtice. L'envie de punir eſt ingénieuſe en eux à trouver du mal en toutes choſes. Les plaiſirs leur ſont des vices, les erreurs des crimes. Il faudroit ſe défaire de l'humanité pour ſe mettre à couvert de leur rigueur. Trompés par une fauſſe opinion de vertu, ils croyent châtier un criminel, quand ils ſe plaiſent à tourmenter un miſérable.

Si la Juſtice ordonne un grand châtiment, (ce qui eſt néceſſaire quelquefois) elle ſe proportionne à un grand crime; mais elle n'eſt ni ſévére, ni rigoureuſe. La ſévérité & la rigueur ne ſont jamais d'elle, à le bien prendre; elles ſont de l'humeur de ceux qui penſent la pratiquer. Comme ces ſortes de punitions ſont de la juſtice ſans rigueur, le pardon en eſt auſſi en certaines occaſions, plûtôt que de la clémence. Dans une faute d'erreur, pardonner eſt une juſtice à nôtre nature défectueuſe: l'indulgence qu'on a pour les fem-

femmes qui font l'amour, eſt moins une grace à leur péché, qu'une juſtice à leur foibleſſe.

Sur la Religion.

JE pourrois deſcendre à beaucoup d'autres ſingularités qui regardent la Juſtice; mais il eſt tems de venir à la Religion, dont le ſoin nous doit occuper avant toutes choſes. C'eſt à faire aux inſenſés de compter ſur une vie qui doit finir, & qui peut finir à toute heure.

La ſimple curioſité nous feroit chercher avec ſoin ce que nous deviendrons après la mort. Nous nous ſommes trop chers pour conſentir à nôtre perte toute entiere: l'amour-propre réſiſte en ſecret à l'opinion de nôtre Anéantiſſement. La volonté nous fournit ſans ceſſe le deſir d'être toûjours; & l'eſprit intereſſé en ſa propre conſervation, aide ce deſir de quelque lumiere, dans une choſe d'ellemême fort obſcure. Cependant le Corps qui ſe voit mourir ſûrement; comme s'il ne vouloit pas mourir ſeul, prête des raiſons pour envelopper l'eſprit dans ſa ruïne; tandis que l'Ame s'en fait une pour

pour croire qu'elle peut ſubſiſter toûjours.

Pour pénétrer dans une choſe ſi cachée, j'ai appellé au ſecours de mes Réflexions les lumieres des Anciens & des Modernes: j'ai voulu lire tout ce qui s'eſt écrit de l'*Immortalité de l'Ame*; & après l'avoir lû avec attention, la Preuve la plus ſenſible que j'aye trouvée de l'Eternité de mon Eſprit, c'eſt le Deſir que j'ai de toûjours être.

Je voudrois n'avoir jamais lû les MEDITATIONS de Monſieur Deſcartes. L'eſtime où eſt parmi nous cet excellent homme m'auroit laiſſé quelque créance de la démonſtration qu'il nous promet: mais il m'a paru plus de vanité dans l'aſſûrance qu'il en donne, que de ſolidité dans les preuves qu'il en apporte; & quelqu'envie que j'aye d'être convaincu de ſes raiſons, tout ce que je puis faire en ſa faveur & en la mienne, c'eſt de demeurer dans l'incertitude où j'étois auparavant.

J'ai paſſé d'une étude de Métaphyſique à l'examen des Religions, & retournant à cette Antiquité qui m'eſt ſi chere, je n'ai vû chez les Grecs & chez les Romains qu'un Culte ſuperſtitieux d'Idolatres,

latres, ou une Invention humaine politiquement établie pour bien gouverner les hommes. Il ne m'a pas été difficile de reconnoître l'avantage de la Religion Chrétienne sur les autres ; & tirant de moi tout ce que je puis pour me soûmettre respectueusement à la Foi de ses Mystéres, j'ai laissé goûter à ma raison avec plaisir, la plus pure & la plus parfaite Morale qui fût jamais.

Dans la diversité des Créances qui partagent le Christianisme, la vraye Catholicité me tient à elle autant par mon élection, si j'avois encore à choisir, que par habitude & par les impressions que j'en ai reçûës. Mais cet attachement à ma créance ne m'anime point contre celle des autres, & je n'eûs jamais ce Zéle indiscret qui nous fait haïr les personnes, parce qu'elles ne conviennent pas de sentiment avec nous. L'amour-propre forme ce faux Zéle, & une séduction secrete nous fait voir de la charité pour le prochain où il n'y a rien qu'un excès de complaisance pour nôtre opinion.

Ce que nous appellons aujourd'hui LES RELIGIONS, n'est, à le bien prendre, que *Difference dans la Religion*, & non pas

pas *Religion differente*. Je me réjouïs de croire plus sainement qu'un Huguenot : cependant, au lieu de le haïr pour la difference d'opinion, il m'est cher de ce qu'il convient de mon principe. Le moyen de convenir à la fin en tout, c'est de se communiquer toûjours par quelque chose. Vous n'inspirerez jamais l'amour de la réünion, si vous n'ôtez la haine de la division auparavant. On peut se rechercher comme sociables, mais on ne revient point à des ennemis. La Feinte, l'Hypocrisie dans la Religion, sont les seules choses qui doivent être odieuses ; car qui croit de bonne foi, quand il croiroit mal, se rend digne d'être plaint, au lieu de mériter qu'on le persécute. L'Aveuglement du Corps attire la compassion : que peut avoir celui de l'Esprit pour exciter de la haine? Dans la plus grande Tyrannie des Anciens, on laissoit à l'Entendement une pleine Liberté de ses Lumieres ; & il y a des nations aujourd'hui parmi les Chrétiens, où l'on impose la loi de se persuader ce qu'on ne peut croire! Selon mon sentiment chacun doit être libre dans sa Créance, pourvû qu'elle n'aille pas à exciter des factions qui puissent

ſent troubler la tranquilité publique. Les Temples ſont du Droit des Souverains; ils s'ouvrent & ſe ferment comme il leur plaît : mais nôtre Cœur en eſt un ſecret, où il nous eſt permis d'adorer leur maître (1).

Outre la difference de Doctrine en certains points, affectée à chaque Religion, je trouve qu'elles ont toutes comme un eſprit particulier qui les diſtingue. Celui de la Catholicité va ſingulierement à aimer Dieu, & à faire de bonnes-œuvres. Nous regardons ce premier être comme un objet ſouverainement aimable, & les ames tendres ſont touchées des douces & agréables impreſſions qu'il fait ſur elles. Les bonnes-œuvres ſuivent néceſſairement ce principe: car ſi l'amour ſe forme au dedans, il fait agir au dehors, & nous oblige à mettre tout en uſage pour plaire à ce que nous aimons. Ce qu'il y a ſeulement à craindre, c'eſt que la ſource de cet amour qui eſt dans le cœur, ne ſoit alterée par le mêlange de quelque paſſion

toute

(1) L'Empereur Conſtance Chlore, tout Payen qu'il étoit, ſe contenta de faire abattre les Temples des Chrétiens; il ne voulut pas qu'on leur fît d'autre violence. CONSTANTIUS, *ne diſſentire à*

ma-

toute humaine. Il eſt à craindre auſſi qu'au lieu d'obéïr à Dieu en ce qu'il ordonne, nous ne tirions de nôtre fantaiſie des manieres de le ſervir qui nous plaiſent. Mais ſi cet amour a une pureté véritable, rien au monde ne fait goûter une plus véritable douceur. La joye intérieure des ames dévotes vient d'une aſſûrance ſecrete qu'elles penſent avoir d'être agréables à Dieu; & les vrayes mortifications, les ſaintes auſtérités ſont d'amoureux ſacrifices d'elles-mêmes.

La Religion Réformée dépouille les hommes de toute confiance au mérite. Le ſentiment de la Prédeſtination, dont elle ſe dégoûte, & qu'elle n'oſeroit quitter pour ne ſe démentir pas, laiſſe une ame languiſſante, ſans affection & ſans mouvement, ſous prétexte de tout attendre du Ciel avec ſoûmiſſion : elle ne cherche pas à plaire, elle ſe contente d'obéïr; & dans un Culte exact & commun, elle fait Dieu l'objet de ſa Régularité plûtôt que de ſon amour. Pour

tenir

majorum præceptis videretur, Conventicula, id eſt parietes, qui reſtitui poterant dirui paſſus eſt; verum autem Dei Templum quod eſt in hominibus, incolume ſervavit. LACT. de Mort. Perſ. §. 15.

tenir la Religion dans ſa pureté, les Calviniſtes veulent réformer tout ce qui paroît humain: mais ſouvent ils retranchent trop de ce qui s'adreſſe à Dieu, pour vouloir trop retrancher de ce qui part de l'homme. Le dégoût de nos Cérémonies les fait travailler à ſe rendre plus purs que nous. Il eſt vrai qu'étant arrivés à cette Pureté trop ſéche & trop nuë, ils ne ſe trouvent pas eux-mêmes aſſez dévots; & les perſonnes pieuſes parmi eux ſe font un eſprit particulier, qui leur ſemble ſurnaturel, dégoûtées qu'elles ſont d'une Regularité qui leur paroît trop commune.

Il y a deux ſortes d'eſprits en matiere de Religion: les uns vont à augmenter les choſes établies; les autres à en retrancher toûjours. Si l'on ſuit les premiers, il y a danger de donner à la Religion trop d'exterieur, & de la couvrir de certains dehors qui n'en laiſſent pas voir le fond véritable: ſi on s'attache aux derniers, le péril eſt qu'après avoir retranché tout ce qui eſt ſuperflu, on ne vienne à retrancher la Religion elle-même. La Catholique pourroit avoir un peu moins de choſes extérieures; mais rien n'empêche les

les gens éclairés de la connoître telle qu'elle eſt ſous ces dehors. La Réformée n'en a pas aſſez; & ſon Culte trop ordinaire ne ſe diſtingue pas autant qu'il faut des autres occupations de la vie. Aux lieux où elle n'eſt pas tout-à-fait permiſe, la difficulté empêche le dégoût; la diſpute forme une chaleur qui l'anime: où elle eſt la maîtreſſe elle produit ſeulement l'exactitude du devoir, comme feroit le Gouvernement politique, ou quelque autre obligation.

Pour les bonnes Mœurs, elles ne ſont chez les Huguenots que des effets de leur Foi, & des ſuites de leur Créance. Nous demeurons d'accord que tous les Chrétiens ſont obligés à bien croire & à bien vivre; mais la maniere de nous exprimer ſur ce point eſt differente, & quand ils diſent que *les bonnes-œuvres ſont des œuvres mortes ſans la Foi*, nous diſons que *la Foi ſans les bonnes-œuvres eſt une Foi morte.*

Le Miniſtre Morus avoit accoûtumé de dire parmi ſes amis, „ Que ſon Egliſe „ avoit quelque choſe de trop dur dans „ ſon opinion, & qu'il conſeilloit de ne „ lire jamais les EPITRES de St. Paul, „ ſans

„ ſans finir par celle de St. Jaques ; de „ peur, diſoit-il, que la chaleur de St. „ Paul contre le mérite des bonnes-œuvres, ne nous inſpirât inſenſiblement „ quelque langueur à les pratiquer ".

On pourroit dire, à mon avis, que Saint Pierre & St. Jaques avoient eu raiſon de prêcher à des gens auſſi corrompus qu'étoient les Juifs, la néceſſité des bonnes-œuvres ; car c'étoit leur preſcrire ce qui leur manquoit, & dont ils pouvoient ſe ſentir convaincus eux-mêmes. Mais ces Apôtres auroient peu avancé leur miniſtere par le diſcours de la Grace, avec un Peuple qui penſoit avoir plus de foi que tout le reſte du monde ; avec un Peuple qui avoit vû les Miracles faits en ſa faveur, & qui avoit éprouvé mille fois les aſſiſtances viſibles d'un DIEU.

St. Paul n'agiſſoit pas moins ſagement avec les Gentils ; étant certain qu'il eût converti peu de gens à JESUS-CHRIST par le diſcours des bonnes-œuvres. Les Gentils étoient juſtes & tempérans : ils avoient de l'intégrité & de l'innocence: ils étoient fermes & conſtans, juſques à mourir pour la patrie. Leur prêcher les bonnes-œuvres, c'étoit faire comme les Philoſophes, qui leur enſeignoient à bien vivre. La Morale de JESUS-CHRIST étoit plus pure, je l'avouë ; mais elle n'avoit rien qui pût faire aſſez d'impreſſion ſur leurs eſprits. Il faloit leur prêcher la néceſſité de la Grace, & anéantir autant qu'on pouvoit la confiance qu'ils avoient en leur vertu.

Il me ſemble que depuis la Réformation, dont le deſordre des Gens d'Egliſe a été le prétexte ou le ſujet ; il me ſemble, dis-je, que depuis ce tems-là on a voulu faire rouler le Chriſtianiſme ſur la doctrine des Créances. Ceux qui ont établi la Réformation, ont accuſé nos ſcandales & nos vices ; & aujourd'hui nous faiſons valoir contre eux les bonnes-œuvres. Les mêmes qui nous reprochoient de vivre mal, ne veulent tirer avantage préſentement que de l'imagination qu'ils ont de bien croire. Nous confeſſons la néceſſité de la Créance, mais la Charité a été ordonnée par JESUS-CHRIST ; & la doctrine des Myſtéres n'a été bien établie que long-tems après ſa mort. Lui-même n'a pas expliqué ſi nettement ce qu'il étoit, que ce qu'il a voulu : d'où l'on peut conclure qu'il a mieux aimé ſe faire

faire obéïr, que de se laisser connoître. La Foi est obscure ; la Loi est nettement exprimée. Ce que nous sommes obligés de croire est au dessus de nôtre intelligence: ce que nous avons à faire est de la portée de tout le monde. En un mot, Dieu nous donne assez de lumieres pour bien agir : nous en voulons pour savoir trop; & au lieu de nous en tenir à ce qu'il nous découvre, nous voulons pénétrer dans ce qu'il nous cache.

Je sai que la contemplation des choses divines fait quelquefois un heureux détachement de celles du monde: mais souvent ce n'est que pure speculation, & l'effet d'un vice fort naturel & fort humain. L'esprit intemperant dans le desir de savoir se porte à ce qui est au dessus de la nature, & cherche ce qu'il y a de plus secret en son Auteur, moins pour l'adorer que par une vaine curiosité de tout connoître. Ce vice est bien-tôt suivi d'un autre: la Curiosité fait naître la Présomption; & aussi hardis à définir qu'indiscrets à rechercher, nous établissons une science comme assurée, de choses qu'il nous est impossible même de concevoir. Tel est le méchant usage de l'entendement

ment & de la volonté. Nous aspirons ambitieusement à tout comprendre, & nous ne le pouvons pas: nous pouvons religieusement tout observer, & nous ne le voulons point. Soyons justes, charitables, patiens par le principe de nôtre Religion, nous connoîtrons & nous obéïrons tout ensemble.

Je laisse à nos Savans à confondre les Erreurs des Calvinistes, & il me suffit d'être persuadé que nous avons les sentimens les plus sains. Mais, à le bien prendre, j'ose dire que l'esprit des deux Religions est fondé differemment sur de bons Principes, selon que l'une envisage la pratique du bien plus étenduë, & que l'autre se fait une régle plus précise d'éviter le mal. La Catholique a pour Dieu une volonté agissante, & une industrie amoureuse, qui cherche éternellement quelque secret de lui plaire. La Huguenote toute en circonspection & en respect, n'ose passer au delà du précepte qui lui est connu; de peur que des nouveautés imaginées ne viennent à donner trop de crédit à la fantaisie.

Le moyen de nous réünir n'est pas de disputer toûjours sur la doctrine. Comme

me les raiſonnemens ſont infinis, les Controverſes dureront autant que le Genre humain qui les fait: mais ſi laiſſant toutes les Diſputes qui entretiennent l'aigreur, nous remontons ſans paſſion à cet eſprit particulier qui nous diſtingue, il ne ſera pas impoſſible d'en former un général qui nous réüniſſe.

Que nos Catholiques fixent ce Zéle inquiet qui les fait un peu trop agir d'eux-mêmes: que les Huguenots ſortent de leur Régularité pareſſeuſe, & animent leur langueur, ſans rien perdre de leur ſoûmiſſion à la Providence. Faiſons quelque choſe de moins en leur faveur: qu'ils faſſent quelque choſe de plus pour l'amour de nous. Alors ſans ſonger au *Libre-Arbitre*, ni à la *Prédeſtination*, il ſe formera inſenſiblement une véritable Régle pour nos actions, qui ſera ſuivie de celle de nos ſentimens.

Quand nous ſerons parvenus à la reconciliation de la volonté ſur le bon uſage de la vie, elle produira bien-tôt celle de l'entendement ſur l'intelligence de la doctrine. Faiſons tant que de bien agir enſemble, & nous ne croirons pas long-tems ſéparément.

Je

Je conclus de ce petit Diſcours, que c'eſt un mauvais moyen pour convertir les hommes, que de les attaquer par la jalouſie de l'eſprit. Un homme défend ſes Lumieres, ou comme vrayes, ou comme ſiennes (1), & de quelque façon que ce ſoit, il forme cent oppoſitions contre celui qui le veut convaincre. La nature donnant à chacun ſon propre ſens, paroît l'y avoir attaché avec une ſecrete & amoureuſe complaiſance. L'homme peut ſe ſoûmettre à la volonté d'autrui, tout libre qu'il eſt: il peut s'avouër inferieur en courage & en vertu; mais il a honte de ſe confeſſer aſſujetti au ſens d'un autre: ſa répugnance la plus naturelle eſt de reconnoître en qui que ce ſoit une Supériorité de raiſon.

Nôtre premier avantage, c'eſt d'être nez raiſonnables: nôtre premiere jalouſie c'eſt de voir que d'autres veuillent l'être plus que nous. Si nous prenons garde aux anciennes Converſions qui ſe ſont faites, nous trouverons que les ames ont été touchées, & les entendemens peu convaincus. C'eſt dans le cœur que ſe forme

(1) Penſée de Montagne.

me la premiere diſpoſition à recevoir les Verités Chrétiennes. Aux choſes qui ſont purement de la nature, c'eſt à l'eſprit de concevoir, & ſa connoiſſance précede l'attachement aux objets: aux ſurnaturelles, l'ame s'y prend, s'y affectionne, s'y attache, s'y unit, ſans que nous les puiſſions comprendre.

Dieu a mieux préparé nos cœurs à l'impreſſion de ſa Grace, que nos entendemens à celle de ſa Lumiere. Son Immenſité confond nôtre petite intelligence: ſa Bonté a plus de rapport à nôtre amour. Il y a je ne ſai quoi au fond de nôtre ame qui ſe meut ſecretement pour un Dieu que nous ne pouvons connoître; & de là vient que pour travailler à la Converſion des hommes, il nous faut établir avec eux la douceur de quelque commerce où nous puiſſions leur inſpirer nos mouvemens: car dans une Diſpute de Religion, l'eſprit s'efforce en vain de faire voir ce qu'il ne voit pas; mais dans une habitude douce & pieuſe, il eſt aiſé à l'ame de faire ſentir ce qu'elle ſent.

A bien conſiderer la Religion Chrétienne, on diroit que Dieu a voulu la dérober aux lumieres de nôtre eſprit, pour la

la tourner ſur les mouvemens de nôtre cœur. *Aimer Dieu & ſon Prochain*, la comprend toute, ſelon St. Paul. Et qu'eſt-ce autre choſe, que nous demander la diſpoſition de nôtre cœur, tant à l'égard de Dieu qu'à celui des hommes? C'eſt nous obliger proprement à vouloir faire par les tendreſſes de l'amour, ce que la Politique nous ordonne avec la rigueur des Loix, & ce que la Morale nous preſcrit par un ordre auſtere de la raiſon.

La Charité nous fait aſſiſter & ſecourir, quand la Juſtice nous défend de faire injure; & celle-ci empêche l'oppreſſion avec peine, quand celle-là procure avec plaiſir le ſoulagement. Avec les vrais ſentimens que nôtre Religion nous inſpire, il n'y a point d'Infidéles dans l'amitié: il n'y a point d'Ingrats dans les bienfaits. Avec ces bons ſentimens un cœur aime innocemment les objets que Dieu a rendus aimables; & ce qu'il y a d'innocent en nos amours eſt ce qu'il y a de plus doux & de plus tendre.

Que les perſonnes groſſieres & ſenſuelles ſe plaignent de nôtre Religion pour la contrainte qu'elle leur donne; les gens dé-

délicats ont à se louer de ce qu'elle leur épargne les dégoûts & les repentirs. Plus entenduë que la Philosophie voluptueuse dans la science des plaisirs; plus sage que la Philosophie austere dans la science des Mœurs; elle épure nôtre goût pour la Délicatesse, & nos sentimens pour l'Innocence. Regardez l'homme dans la Société civile; si la Justice lui est nécessaire, vous verrez qu'elle lui est rigoureuse. Dans le pur état de la nature, sa Liberté aura quelque chose de farouche; & s'il se gouverne par la Morale, sa propre raison aura de l'austérité. Toutes les autres Religions remuent dans le fond de son ame des sentimens qui l'agitent, & des passions qui le troublent. Elles soûlevent contre la nature des Craintes superstitieuses, ou des Zéles furieux, tantôt pour sacrifier ses enfans, comme Agamemnon, tantôt pour se dévoüer soi-même, comme Decie. La seule Religion Chrétienne appaise ce qu'il y a d'inquiet: elle adoucit ce qu'il y a de féroce: elle employe ce que nous avons de tendre en nos mouvemens, non seulement avec nos amis & avec nos proches, mais avec les indifferens & en faveur même de nos ennemis.

Voila quelle est la Fin de la Religion Chrétienne, & quel en étoit autrefois l'usage. Si on en voit d'autres effets aujourd'hui, c'est que nous lui avons fait perdre les droits qu'elle avoit sur nôtre cœur, pour en faire usurper à nos imaginations sur elle. De là est venuë la Division des esprits sur la créance, au lieu de l'Union des volontés sur les bonnes-œuvres; en sorte que ce qui devoit être un lien de Charité entre les hommes, n'est plus que la matiere de leurs Contestations, de leurs Jalousies, & de leurs Aigreurs.

De la diversité des opinions on a vû naître celle des partis, & l'attachement des partis a produit les Persécutions & les Guerres. Des millions d'hommes ont péri à contester de quelle maniere on prenoit au Sacrement, ce qu'on demeuroit d'accord d'y prendre. C'est un mal qui dure encore & qui durera toûjours, jusqu'à ce que la Religion repasse de la Curiosité de nos esprits à la Tendresse de nos cœurs; & que rebutée de la folle présomption de nos Lumieres, elle aille retrouver les doux mouvemens de nôtre amour.



Sur la Vanité des Disputes de Religion, & sur le faux Zéle des Persecuteurs.

STANCES IRREGULIERES.

Claude le Protestant allegue l'Ecriture,
Dont le sens par Nicolle est toûjours contesté;
Dans la Tradition que Nicolle tient sûre,
Claude ne reconnoît aucune vérité (1).

Toutes ces belles Controverses.
Sur les Religions diverses,
N'ont jamais produit aucun bien:
Chacun s'anime pour la sienne;
Et que fait-on pour la Chrétienne?
On dispute, & l'on ne fait rien.

Comment? *On ne fait rien* pour elle!
On condamne les Juifs au feu;
On extermine l'Infidelle:
Si vous jugez que c'est trop peu,
On fera pendre l'Hérétique,
Et quelquefois le Catholique
Aura même peine à son tour:
Où pourroit-on trouver plus de zele & d'amour?

Non, non, tu travailles contre elle:
Tout Supplice, Gêne, Tourment,
Tient d'un noir & funeste zele,
Que son humanité dément.

Tu combats sa propre nature;
Sous prétexte de l'honorer?
Quand pour elle tu fais l'injure;
Qu'elle t'ordonne d'endurer.



(1) Mr. Nicolle est l'Auteur du Livre intitulé, Préjugés légitimes contre les Calvinistes. Mr. Claude l'a refuté dans sa Défense de la Réformation. Voyez là-dessus le Dictionnaire de Mr. Bayle, à l'Article Nicolle.

PROBLEME
A l'imitation des Espagnols:
A
MADEMOISELLE
DE QUEROUALLE (1).

JE ne sai ce qui nuit le plus au bonheur de la vie des femmes, ou de s'abandonner à tous les mouvemens de la Passion, ou de suivre tous les sentimens de la Vertu: je ne sai si leur abandonnement est suivi de plus de maux, que la contrainte ne leur ôte de plaisirs. J'ai vû des Voluptueuses au desespoir du mépris où elles étoient tombées: j'ai vû des Prudes soûpirer de leur vertu; leur cœur gêné de leur sagesse cherchoit à se soulager par des soûpirs, du secret tourment de n'oser aimer:

(1) Mademoiselle de Queroualle fut envoyée en Angleterre, en 1670, pour donner de l'amour à Charles II. Elle y réussit si bien, que ce Prince lui donna le titre de *Duchesse de Portsmouth* &c. Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, sur l'année 1670.

mer: enfin j'ai vû les unes pousser des regrets vers l'estime qu'elles avoient perduë; j'ai vû les autres pousser des desirs vers les voluptés qu'elles n'osoient prendre. Heureuse qui peut se conduire discretement sans gêner ses inclinations! car s'il y a de la honte à aimer sans retenuë, il y a bien de la peine à passer la vie sans amour.

Pour éviter ce dernier malheur, Mademoiselle, il sera bon que vous suiviez un avis que je veux vous donner sans interêt. Ne rebutez pas trop sévérement les tentations en ce Pays-ci: elles y sont modestes, elles ont plus de pudeur à s'offrir, que n'en doit avoir une honnête Fille à les écouter. Peut-être êtes-vous assez vaine pour ne vous contenter que de vous-même: mais vous vous lasserez bientôt d'être seule à vous plaire & à vous aimer; & quelque complaisance que fournisse l'amour-propre, vous aurez besoin de celui d'un autre pour le véritable agrément de vôtre vie. Laissez-vous donc aller à la douceur des tentations, au lieu d'écou-

d'écouter vôtre fierté. Vôtre fierté vous feroit bien-tôt retourner en France, & la France vous jetteroit, ſelon le deſtin de beaucoup d'autres, en quelque Couvent: mais quand vous choiſiriez de vôtre propre mouvement ce triſte lieu de retraite, encore faudroit-il auparavant vous être renduë digne d'y entrer. Quelle figure y ferez-vous, ſi vous n'avez pas le caractére d'une penitente? La vraye penitente eſt celle qui s'afflige & ſe mortifie au ſouvenir de ſes fautes: dequoi fera penitence une bonne fille qui n'aura rien fait? Vous paroîtrez ridicule aux autres Sœurs, qui ſe repentent avec un juſte ſujet, de vous repentir par pure grimace.

Voici un autre inconvénient que vous ne manquerez pas d'eſſuyer, c'eſt qu'au lieu de porter au Couvent le dégoût de l'amour, le Couvent vous en fera naître l'envie. Ce lieu ſaint change l'Amour en Dévotion, quand on a aimé dans le monde: ce lieu plus dangereux que les lieux profanes, change la Dévotion en Amour, quand on n'en a pas fait l'expérience. Alors toute la ferveur de vôtre Zéle s'étant convertie en amour, vous ſoûpirerez inutilement pour ſes plaiſirs; & dans la diffi-

difficulté de les goûter, vous vous repréſenterez ſans ceſſe pour vôtre tourment la facilité que vous en aviez dans le monde. Ainſi vous ſerez conſumée de regrets, ou devorée de deſirs, ſelon que vôtre ame ſe tournera au ſouvenir de ce que vous avez pû faire, ou à l'imagination de ce que vous ne pourrez exécuter.

Mais ce qu'il y aura de plus étrange pour vous dans le Couvent, c'eſt que vôtre raiſon ne contribuera pas moins que vôtre paſſion, à vous rendre malheureuſe. Plus vous ſerez éclairée, plus vous aurez à ſouffrir de l'imbécilité d'une vieille Supérieure; & les lumieres de vôtre eſprit ne ſerviront qu'à exciter le murmure de vôtre cœur. Sous une contenance mortifiée vous aurez des ſentimens révoltés; & obéïſſant à des ordres, où vous ne pourrez ſincerement vous ſoûmettre, ni ouvertement vous oppoſer, vous paſſerez des jours malheureux dans le deſeſpoir de vôtre condition, avec la grimace d'une fauſſe penitence. Triſte vie, ma pauvre Sœur, d'être obligée à pleurer par coûtume le Péché qu'on n'a pas fait, dans le tems que vient l'envie de le faire!

Voila le miſérable état des bonnes Filles,

les, qui portent au Couvent leur innocence. Elles y ſont malheureuſes, pour n'avoir pas fait un bon fondement de leur repentir : fondement ſi néceſſaire aux Maiſons Religieuſes, qu'il faudra vous envoyer aux eaux par pitié, pour vous faire, s'il eſt poſſible, quelque petit ſujet de penitence.

Soit que vous demeuriez dans le monde, comme je le ſouhaite, ſoit que vous en ſortiez, comme je le crains, vôtre interêt eſt d'accommoder deux choſes qui paroiſſent incompatibles, & qui ne le ſont pas, L'AMOUR & LA RETENUE. On vous a dit, peut-être, qu'il vaut mieux n'aimer point du tout, que d'aimer avec cette contrainte: mais la régle de ma Retenuë n'a rien d'auſtere, puis qu'elle preſcrit ſeulement de n'aimer qu'une perſonne à la fois. Celle qui n'en aime qu'une ſe donne ſeulement : celle qui en aime pluſieurs s'abandonne ; & de cette ſorte de bien, comme des autres, l'uſage eſt honnête, & la diſſipation honteuſe.

LET-

(1) Le Comte d'Olonne, Mr. de Vineuil, l'Abbé d'Effiat, & deux ou trois autres, ayant tenu quelques diſcours libres contre le Roi, furent exilés

LETTRE A MR. LE COMTE D'OLONNE.

AUSSI-TÔT que je ſûs vôtre Diſgrace (1), je me donnai l'honneur de vous écrire pour vous témoigner mon déplaiſir ; & je vous écris préſentement pour vous dire qu'il faut éviter au moins le chagrin, dans le tems où il n'eſt pas en nôtre pouvoir de goûter la joye. S'il y a d'honnêtes-gens au lieu où vous êtes, leur converſation pourra vous conſoler des commerces que vous avez perdus. Et ſi vous n'y en trouvez pas, les Livres & la Bonne-chere vous peuvent être d'un grand ſecours, & d'une aſſez douce conſolation.

lés de la Cour en 1674. Mr. d'Olonne fut d'abord relegué à Orleans: mais il eut enſuite permiſſion de ſe retirer dans ſa Terre de Montmirel, près de *Villers-Cotrets*.

ſolation. Je vous parle en maître qui peut donner des Leçons; non pas que je préſume beaucoup de la force de mon eſprit: mais je penſe avoir quelque droit à prendre de l'autorité ſur les nouveaux Diſgraciés, par une longue expérience des méchantes affaires, & des malheurs.

Parmi les Livres que vous choiſirez pour vôtre entretien à la Campagne, attachez-vous à ceux qui font leurs effets ſur vôtre humeur par leur agrément, plûtôt qu'à ceux qui prétendent fortifier vôtre eſprit par leurs raiſons. Les derniers combattent le mal; ce qui ſe fait toûjours aux dépens de la perſonne en qui le combat ſe paſſe, les premiers le font oublier; & à une douleur oubliée il n'eſt pas difficile de faire ſucceder le ſentiment de la joye.

La Morale n'eſt propre qu'à former méthodiquement une bonne conſcience; & j'ai vû ſortir de ſon école des gens graves & compoſés qui donnoient un tour fort ridicule à la prud'hommie. Les vrais honnêtes-gens n'ont que faire de ſes leçons. Ils connoiſſent le bien par la ſeule juſteſſe de leur goût, & s'y portent de leur propre mouvement. Ce n'eſt pas qu'il

qu'il n'y ait de certaines occaſions où ſon aide n'eſt pas à rejetter: mais où l'on peut avoir beſoin de ſon aide, on ſe paſſeroit bien de ces occaſions.

Si vous étiez réduit à la néceſſité de vous faire couper les veines, je vous permettrois de lire SE'NE'QUE, & de l'imiter, encore aimerois-je mieux me laiſſer aller à la nonchalance de PE'TRONE, que d'étudier une fermeté que l'on n'aquiert pas ſans beaucoup d'effort.

Si vous étiez d'humeur à vous dévouër pour la Patrie, je vous conſeillerois de ne lire autre choſe que la vie de ces vieux Romains qui cherchoient à mourir pour le bien de leur Pays: mais en l'état où vous êtes, il vous convient de vivre pour vous, & de paſſer le plus agréablement que vous pourrez le reſte de vôtre vie. Or cela étant comme il eſt, laiſſez-là toute étude de Sageſſe qui ne va pas à diminuer vos chagrins, ou à vous redonner des plaiſirs. Vous chercherez de la conſtance dans SE'NE'QUE, & vous n'y trouverez que de l'auſtérité. PLUTARQUE ſera moins génant: cependant il vous rendra grave & ſérieux plus que tranquille. MONTAGNE vous fera mieux connoître,

tre l'homme qu'aucun autre ; mais c'eſt l'homme avec toutes ſes foibleſſes, connoiſſance utile dans la bonne fortune pour la moderation, triſte & affligeante dans la mauvaiſe.

Que les Malheureux donc ne cherchent pas dans les Livres à s'attriſter de nos miſéres, mais à ſe réjouïr de nos folies ; & par cette raiſon vous préfererez à la lecture de SE'NE'QUE, de PLUTARQUE & de MONTAGNE ; celle de LUCIEN, de PE'TRONE, de DON QUICHOTTE. Je vous recommande ſur tout DON QUICHOTTE : quelque affliction que vous ayez, la fineſſe de ſon Ridicule vous conduira imperceptiblement à la joye.

Vous me direz peut-être que je n'ai pas été d'une humeur ſi enjoüée dans mes Malheurs, que je le parois dans les vôtres ; & qu'il eſt malhonnête de donner toutes ſes douleurs à ſes maux, lors qu'on garde ſon indifference, & ſa gayeté même pour ceux de ſes amis. J'en demeurerois d'accord avec vous, ſi j'en uſois de la ſorte : mais je puis dire avec verité, que je ne ſuis gueres moins ſenſible à vôtre Exil que vous-même ; & la joye que je vous conſeille eſt à deſſein de m'en attirer quand je vous aurai vû capable d'en recevoir.

Pour ce qui regarde mes Malheurs, ſi je vous y ai paru plus triſte que je ne vous parois aujourd'hui, ce n'eſt pas que je le fuſſe en effet. Je croyois que les Diſgraces exigeoient de nous la bienſéance d'un air douloureux, & que cette mortification apparente étoit un reſpect dû à la volonté des Supérieurs, qui ſongent rarement à nous punir ſans deſſein de nous affliger : mais ſachez que ſous de triſtes dehors & une contenance mortifiée, je me ſuis donné toute la ſatisfaction que j'ai ſû trouver en moi-même, & tout le plaiſir que j'ai pû prendre dans le commerce de mes amis.

Après avoir trouvé ridicule la gravité de la Morale, je ſerois ridicule moi-même ſi je continuois un diſcours ſi ſérieux : ce qui me fait paſſer à des conſeils moins gênans que les inſtructions.

Accommodez autant qu'il vous ſera poſſible vôtre Goût à vôtre Santé : c'eſt un grand ſecret de pouvoir concilier l'agréable & le néceſſaire en deux choſes qui ont été preſque toûjours oppoſées. Pour ce

ce grand ſecret, néanmoins, il ne faut qu'être ſobre & délicat: & que ne doit-on pas faire, pour apprendre à manger délicieuſement aux heures du repas; ce qui tient l'eſprit & le corps dans une bonne diſpoſition pour toutes les autres? On peut être ſobre ſans être délicat; mais on ne peut jamais être délicat ſans être ſobre. Heureux qui a les deux qualités enſemble! il ne ſépare point ſon régime d'avec ſon plaiſir.

N'épargnez aucune dépenſe pour avoir des Vins de Champagne, fuſſiez-vous à deux cens lieuës de Paris. Ceux de Bourgogne ont perdu leur crédit avec les gens de bon-goût, & à peine conſervent-ils un reſte de vieille réputation chez les marchands. Il n'y a point de Province qui fourniſſe d'excellens Vins pour toutes les ſaiſons que la Champagne. Elle nous fournit le Vin d'Ay, d'Avenet, d'Auvilé, juſqu'au printems; Teſſy, Sillery, Verſenai, pour le reſte de l'année.

Si vous me demandez lequel je préfere de tous les Vins, ſans me laiſſer aller à des modes de goûts qu'introduiſent de faux délicats, je vous dirai que le bon Vin d'Ay eſt le plus naturel de tous les Vins,

Vins, le plus ſain, le plus épuré de toute ſenteur de terroir, d'un agrément le plus exquis, par ſon goût de pêche qui lui eſt particulier, & le premier, à mon avis, de tous les goûts. Leon X, Charles-Quint, François I, Henri VIII, avoient tous leur propre Maiſon dans Ay, ou proche d'Ay, pour y faire plus curieuſement leurs proviſions. Parmi les plus grandes affaires du monde qu'eurent ces grands Princes à démêler, avoir du Vin d'Ay ne fut pas un des moindres de leurs ſoins.

Ayez peu de curioſité pour les Viandes rares, & beaucoup de choix pour celles qu'on peut avoir commodément. Un Potage de ſanté bien naturel, qui ne ſera ni trop peu fait, ni trop conſommé, ſe doit préferer pour un ordinaire à tous les autres, tant par la juſteſſe de ſon goût, que par l'utilité de ſon uſage. Du Mouton tendre & ſucculent; du Veau de bon lait, blanc & délicat; la Volaille de bon ſuc, moins engraiſſée que nourrie; la Caille graſſe priſe à la campagne; un Faiſan, une Perdrix, un Lapin, qui ſentent bien chacun dans ſon goût ce qu'ils doivent ſentir, ſont les véritables Viandes qui pourront faire en differentes ſaiſons les délices de

de vôtre repas. La Gelinote de Bois est estimable sur tout par son excellence, mais peu à conseiller où vous êtes & où je suis, par sa rareté.

Si une nécessité indispensable vous fait dîner avec quelques-uns de vos Voisins, que leur argent ou leur adresse aura sauvé de l'Arriere-ban, louëz le Lievre, le Cerf, le Chevreuil, le Sanglier, & n'en mangez point: que les Canards & quasi les Cercelles s'attirent la même louange. De toutes les Viandes noires, la seule Becassine sera sauvée en faveur du goût, avec un leger préjudice de la santé.

Que tous Mêlanges & Compositions de cuisine, appellés *Ragouts* ou *Hors-d'œuvres*, passent auprès de vous pour des especes de poisons. Si vous n'en mangez qu'un peu, ils ne vous feront qu'un peu de mal: si vous en mangez beaucoup, il n'est pas possible que leur poivre, leur vinaigre & leurs oignons ne ruïnent à la fin vôtre goût, & n'alterent bien-tôt vôtre santé. Les Sauces toutes simples que vous ferez vous-même, ne peuvent avoir rien de mal-faisant. Le sel & l'orange sont l'assaisonnement le plus général & le plus naturel. Les fines herbes sont plus saines

saines & ont quelque chose de plus exquis que les Epices: mais elles ne sont pas également propres à toutes choses. Il faut les employer avec discernement aux mets où elles s'accommodent le mieux, & les dispenser avec tant de discretion, qu'elles relevent le propre goût de la Viande sans faire quasi sentir le leur.

Après avoir parlé de la qualité des Vins, & de la condition des Viandes, il faut venir au conseil le plus nécessaire pour l'accommodement du Goût & de la Santé.

Que la nature vous incite à boire & à manger par une disposition secrete, qui se fait legérement sentir, & ne vous y presse pas par le besoin. Où il n'y a point d'appetit, la plus saine nourriture est capable de nous nuire, & la plus agréable de nous dégoûter: où il y a de la faim, la nécessité de manger est une espece de mal qui en cause un autre après le repas, pour avoir fait manger plus qu'il ne faut. L'appetit donne de l'exercice à nôtre chaleur naturelle dans la digestion: l'avidité lui prépare du travail & de la peine. Le moyen de nous tenir toûjours dans une disposition agréable, c'est de ne souffrir

frir ni vuide, ni réplétion; afin que la nature n'ait jamais à ſe remplir avidement de ce qui lui manque, ni à ſe ſoulager avec empreſſement de ce qui la charge.

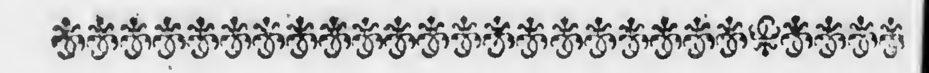
Voila tous les Conſeils que mon Expérience m'a ſû fournir pour la Lecture & pour la Bonne-chere. Je ne veux pas finir ſans toucher un mot de ce qui regarde l'Amour.

Si vous avez une Maîtreſſe à Paris, oubliez-la le plûtôt qu'il vous ſera poſſible: car elle ne manquera pas de changer, & il eſt bon de prévenir les infidéles. Une perſonne aimable à la Cour y veut être aimée, & là où elle eſt aimée elle aime à la fin. Celles qui conſervent de la paſſion pour les gens qu'elles ne voyent plus, en font naître bien peu en ceux qui les voyent: la continuation de leur amour pour les abſens eſt moins un honneur à leur conſtance, qu'une honte à leur beauté. Ainſi, Monſieur, que vôtre Maîtreſſe en aime un autre, ou qu'elle vous aime encore, le bon-ſens vous la doit faire quitter comme trompeuſe, ou comme mépriſée. Cependant, en cas que vous voyiez quelque jour à la fin de vôtre Diſgrace, vous ne devez pas en mettre à vôtre amour. Les courtes abſences animent les paſſions, au lieu que les longues les font mourir.

De quelque côté que ſe tourne vôtre eſprit, ne lui donnez pas un nouveau poids par la gravité des choſes trop ſérieuſes. La diſgrace n'a que trop de ſa propre peſanteur. Faites, en vôtre Exil, ce que Petrone fit à ſa Mort: *Amove res ſerias quibus gravitatis & conſtantiæ gloria peti ſolet; tibi, ut illi, levia carmina & faciles verſus.*

Il y en a que leur Malheur a rendu Dévots par un certain attendriſſement, par une pitié ſecrete qu'on a pour ſoi, aſſez propre à diſpoſer les hommes à une vie plus religieuſe. Jamais diſgrace ne m'a donné cette eſpece d'attendriſſement: la nature ne m'a pas fait aſſez ſenſible à mes propres maux. La perte de mes amis pourroit me donner de ces douleurs tendres, & de ces triſteſſes délicates dont les ſentimens de dévotion ſe forment avec le tems. Je ne conſeillerois jamais à perſonne de reſiſter à la dévotion qui ſe forme de la tendreſſe, ni à celle qui nous donne de la confiance. L'une touche l'ame agréablement; l'autre aſſûre à l'eſprit un

un doux repos: mais tous les hommes & particulierement les Malheureux, doivent se défendre avec soin d'une dévotion superstitieuse qui mêleroit sa noirceur avec celle de l'infortune.



Sur les premieres Années de la Régence.

A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

STANCES IRREGULIERES.

J'Ai vû le tems de la bonne Régence,
Tems, où régnoit une heureuse abondance;
Tems, où la Ville aussi bien que la Cour
Ne respiroient que les jeux & l'amour.

Une Politique indulgente,
De nôtre nature innocente
Favorisoit tous les desirs;
Tout goût paroissoit légitime;
La douce erreur ne s'appelloit point crime;
Les vices délicats se nommoient des plaisirs.

Meu-

Meubles, habits, repas, danses, Musiques;
Un air facile avec la propreté;
Rien de contraint, pas trop de liberté;
Peu de gens vains, presque tous magnifiques;
N'avoir chez soi que la commodité;
Faisoit alors les chagrins domestiques
Qu'aux autres tems fait la nécessité.

Dans le commerce, on étoit sociable;
Dans l'entretien naturel, agréable;
On haïssoit un chagrin médisant,
On méprisoit un fade complaisant;
La vérité délicate & sincere
Avoit trouvé le secret de nous plaire.

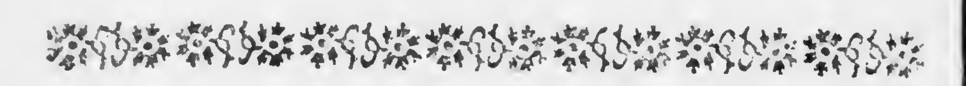
L'art de flater en parlant librement,
L'art de railler toûjours obligeamment,
En ce tems seul étoient choses connuës;
Auparavant nullement entenduës;
Et l'on pourroit aujourd'hui sûrement
Les mettre au rang des sciences perduës.

Le sérieux n'avoit point les défauts
Des gravités, qui font les importantes;
Et le plaisant rien d'outré ni de faux:
Femmes savoient, sans faire les savantes,
Moliere en vain eût cherché dans la Cour
Ses Ridicules affectées;
Et ses Facheux n'auroient pas vû le jour
Manque d'objets à fournir les idées.

Au-

Aucun amant qui ne servît son Roi,
Guerrier aucun qui ne servît sa Dame:
On ménageoit l'honneur de son emploi,
On ménageoit la douceur de sa flame;
Tantôt les cœurs s'attachoient aux appas
Libres tantôt ils cherchoient les combats.

Un jeune Duc (1) qui tenoit la Victoire
Comme une Esclave attachée à son Char,
Par sa Valeur, par l'éclat de sa Gloire
Fit oublier Alexandre & César.
Que ne mouroit alors son Eminence (2),
Pour son bonheur, & pour nôtre repos!
Elle eût fini ses beaux jours à propos
Laissant un nom toûjours cher à la France.



DE

LA TRAGEDIE

ANCIENNE ET MODERNE.

ON n'a jamais vû tant de Régles pour faire de belles Tragédies, & on en fait si peu qu'on est obligé de représenter toutes les vieilles. Il me souvient que l'Abbé d'Aubignac en composa une selon toutes les Loix qu'il avoit impérieusement données pour le Théatre (3). Elle ne réüssit point; & comme il se vantoit par tout d'être le seul de nos Auteurs qui eût bien suivi les Préceptes d'ARISTOTE; *je sai bon gré à Mr. d'Aubignac*, dit Monsieur le Prince, *d'avoir si bien suivi les Régles d'Aristote: mais je ne pardonne point aux Régles d'Aristote d'avoir fait faire une si méchante Tragédie à Mr. d'Aubignac.*

Il faut convenir que la POETIQUE d'Aristote est un excellent ouvrage: cependant il n'y a rien d'assez parfait pour régler toutes les Nations & tous les Siécles. Descartes & Gassendi ont découvert des vérités qu'Aristote ne connoissoit pas: Corneille a trouvé des beautés pour le Théatre qui ne lui étoient pas connuës: nos Philosophes ont remarqué des erreurs

(1) Le Duc d'Enguien.
(2) Le Cardinal Mazarin.
(3) François Hedelin, Abbé d'Aubignac, publia en 1657, un Traité de la PRATIQUE DU THEATRE. Quelque tems après, il donna une Tragédie en prose, intitulée ZENOBIE, qui ne réussit point.

reurs dans sa PHYSIQUE: nos Poëtes ont vû des défauts dans sa POETIQUE, pour le moins à nôtre égard, toutes choses étant aussi changées qu'elles le sont.

Les Dieux & les Déesses causoient tout ce qu'il y avoit de grand & d'extraordinaire sur le Théatre des Anciens, par leurs haines, par leurs amitiés, par leurs vengeances, par leurs protections; & de tant de choses surnaturelles, rien ne paroissoit fabuleux au Peuple, dans l'opinion qu'il avoit d'une société entre les Dieux & les hommes. Les Dieux agissoient presque toûjours par des passions humaines: les hommes n'entreprenoient rien sans le conseil des Dieux, & n'exécutoient rien sans leur assistance. Ainsi dans ce mêlange de la divinité & de l'humanité, il n'y avoit rien qui ne se pût croire.

Mais toutes ces merveilles aujourd'hui nous

(1) C'est ce qu'on a vû dans le XV & le XVI siécle, où les Histoires de l'Ancien & du Nouveau Testament étoient representées, ou pour parler le langage de ce tems-là, étoient *jouées par personnages*, sur des Théatres publics. Castelvetro dit qu'on *jouoit* à Rome la *Passion* de Jesus-Christ de telle maniere, que les Spectateurs éclatoient de rire.

nous sont fabuleuses. Les Dieux nous manquent, & nous leur manquons; & si voulant imiter les Anciens en quelque façon, un Auteur introduisoit des Anges & des Saints sur nôtre scéne, il scandaliseroit les dévots comme profane, & paroîtroit imbécille aux Libertins. Les Prédicateurs ne souffriroient point que la Chaire & le Théatre fussent confondus, & qu'on allât apprendre de la bouche des Comédiens, ce qu'on débite avec autorité dans les Eglises à tous les peuples.

D'ailleurs, ce seroit donner un grand avantage aux Libertins, qui pourroient tourner en ridicule à la Comédie, les mêmes choses qu'ils reçoivent dans les Temples avec une apparente soûmission; & par le respect du lieu où elles sont dites, & par la révérence des personnes qui les disent (1).

Mais posons que nos Docteurs abandonnent

rire. On la *jouoit* aussi en France: & j'ai une Piece imprimée en 1541, sous ce titre; *Sensuit le mistere de la Passion de nostre Seigneur Iesus-Christ. Nouuellement reueu & corrige oultre les precedentes impressions. Auec les additions faictes, par treseloquent & scientificque docteur Maistre Iehan Michel. Lequel mistere fust ioue a Angiers moult triumphamment.*

nent toutes les matieres saintes à la liberté du Théatre ; faisons en sorte que les moins dévots les écoutent avec toute la docilité que peuvent avoir les personnes les plus soûmises : il est certain que de la doctrine la plus sainte, des actions les plus Chrétiennes, & des vérités les plus utiles, on fera les Tragédies du monde qui plairont le moins. L'es-

Et dernierement à Paris. Auec le nombre des personnages qui sont a la fin dudit liure. Et sont en nombre, CXLI.

On *jouoit*, de même, les *Actes des Apôtres*. Cet ouvrage, qui contient deux Volumes, est intitulé : *Le premier Volume des Catholiques œuvres & Actes des Apostres redigez en escript par Sainct Luc Euangeliste & Hystoriographe depute par le Sainct Esperit. Icellui Sainct Luc escripuant a Theophile. Auecques plusieurs Hystoires en icellui inserez des gestes des Césars...... Le tout ueu & corrige bien & deuement selon la vraie verite. Et ioue par personnages à Paris en l'Hostel de Flandres Lan Mil cinq cens XLI. Auec Priuilege du Roy* &c. Mr. Bayle en a donné quelques extraits dans le SUPPLEMENT *de son* DICTIONAIRE, à l'Article CHOCQUET (*Louïs*).

Les desordres causez par cet sortes de *Jeux*, furent representez, au Parlement de Paris d'une maniere très-vive & très-forte en 1541 par le Procureur général du Roi. „ Pendant lesdits ieux, (dit-il, parlant du *Mystere de la Passion*, & des *Actes des Apôtres*), „ le commun peuple dez huit „ à neuf heures du matin és iours de Festes delais„ soit sa Messe Paroissiale, Sermon & Vespres, pour

L'esprit de nôtre Religion est directement opposé a celui de la Tragédie. L'humilité & la patience de nos Saints sont trop contraires aux vertus des Heros que demande le Théatre. Quel zele, quelle force, le Ciel n'inspire-t-il pas à Néarque & à Polyeucte (2) ; & que ne font pas ces nouveaux Chrétiens pour répondre

„ pour aller esdits ieux garder sa place, & y estre „ jusqu'à cinq heures du soir : ont cessé les Predi„ cations, car n'eussent eu les Predicateurs qui les „ eust escoutez. Et retournant desdits ieux, se „ mocquoient hautement & publiquement par les „ ruës desdits ieux & des ioueurs, contrefaisant „ quelque langage impropre qu'ils auoient ouis „ esdits ieux ou autre chose mal faite, criant par „ derision que *le S. Esprit n'auoit point voulu des„ cendre*, & par d'autres mocqueries. Et le plus „ souvent les Prestres des Paroisses pour avoir leur „ passe-tems d'aller esdits ieux, ont delaissé dire „ Vespres les iours de Feste, ou les ont dites tous „ seuls dez l'heure de Midy, heure non accous„ tumée : & mesme les Chantres ou Chappellains „ de la Sainte Chappelle de ce Palais tant que „ lesdits ieux ont duré [Il avoit dit auparavant qu'on les *avoit fait durer l'espace de six ou sept mois*], „ ont dit Vespres les iours de Festes à „ l'heure de Midy, & encore les disoient en poste „ & à la legere pour aller esdits ieux, &c". Je donnerai cette Piece toute entiere dans mes Additions au COLOMESIANA.

(2) Voyez le POLYEUCTE de Corneille.

pondre à ces heureuſes inſpirations? L'amour & les charmes d'une jeune épouſe cherement aimée, ne font aucune impreſſion ſur l'eſprit de Polyeucte. La conſideration de la politique de Felix, comme moins touchante, fait moins d'effet. Inſenſible aux prieres & aux menaces, Polyeucte a plus d'envie de mourir pour Dieu, que les autres hommes n'en ont de vivre pour eux. Néanmoins ce qui eût fait un beau Sermon, faiſoit une miſérable Tragédie, ſi les entretiens de Pauline & de Sévére, animés d'autres ſentimens & d'autres paſſions, n'euſſent conſervé à l'Auteur la réputation que les Vertus Chrétiennes de nos Martyrs lui euſſent ôtée.

Le Théatre perd tout ſon agrément dans la repréſentation des choſes ſaintes, & les choſes ſaintes perdent beaucoup de la religieuſe opinion qu'on leur doit, quand on les repréſente ſur le Théatre.

A la vérité, les Hiſtoires du Vieux Teſtament s'accommoderoient beaucoup mieux à nôtre ſcéne. Moïſe, Samſon, Joſué y feroient tout un autre effet que Polyeucte & Néarque. Le merveilleux qu'ils y produiroient, a quelque choſe de plus propre pour le Théatre. Mais il me ſemble que les Prêtres ne manqueroient pas de crier contre la profanation de ces Hiſtoires ſacrées, dont ils rempliſſent leurs converſations ordinaires, leurs Livres, & leurs Sermons. Et à parler ſainement, le Paſſage de la Mer rouge, ſi miraculeux; le Soleil arrêté dans ſa courſe, à la priere de Joſué; les Armées défaites par Samſon avec une Mâchoire d'Ane; toutes ces merveilles, dis-je, ne ſeroient pas crûës à la Comédie, parce qu'on y ajoûte foi dans la Bible: mais on en douteroit bien-tôt dans la Bible, parce qu'on n'en croiroit rien à la Comédie.

Si ce que je dis eſt fondé ſur de bonnes & de ſolides raiſons, il faut nous contenter de choſes purement naturelles, mais extraordinaires; & choiſir en nos Héros des actions principales, qui ſoient reçûës dans nôtre créance comme humaines, & qui nous donnent de l'admiration comme rares & élevées au deſſus des autres. En deux mots, il ne nous faut rien que de grand, mais d'humain: dans l'humain, éviter le médiocre; dans le grand, le fabuleux.

Je ne veux pas comparer la PHARSALE à l'ENEIDE; je connois la juste difference de leur valeur: mais à l'égard de l'élevation, Pompée, César, Caton, Curion, Labienus ont plus fait pour LUCAIN; que n'ont fait pour VIRGILE, Jupiter, Mercure, Junon, Venus, & toute la suite des autres Déesses & des autres Dieux.

Les idées que nous donne Lucain des Grands-hommes, sont véritablement plus belles & nous touchent plus que celles que nous donne Virgile des Immortels. Celui-ci a revêtu ses Dieux de nos foiblesses, pour les ajuster à la portée des hommes: celui-là éleve ses Héros jusqu'à pouvoir souffrir la comparaison des Dieux:

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

Dans Virgile, les Dieux ne valent pas des Héros: dans Lucain, les Héros valent des Dieux.

Pour vous dire mon véritable sentiment, je croi que la Tragédie des Anciens auroit fait une perte heureuse en perdant ses Dieux avec ses Oracles & ses Devins.

C'étoit par ces Dieux, ces Oracles, ces Devins, qu'on voyoit régner au Théâtre un esprit de Superstition & de Terreur, capable d'infecter le genre humain de mille erreurs, & de l'affliger encore de plus de maux. Et à considerer les impressions ordinaires que faisoit la Tragédie dans Athénes sur l'ame des Spectateurs, on peut dire que Platon étoit mieux fondé pour en défendre l'usage, que ne fut Aristote pour le conseiller: car la Tragédie consistant, comme elle faisoit, aux mouvemens excessifs de la *Crainte* & de la *Pitié*; n'étoit-ce pas faire du Théatre une Ecole de frayeur & de compassion, où l'on apprenoit à s'épouvanter de tous les périls, & à se desoler de tous les malheurs?

On aura de la peine à me persuader qu'une ame accoûtumée à s'effrayer sur ce qui regarde les maux d'autrui, puisse être dans une bonne assiette sur les maux qui la regardent elle-même. C'est peut-être par-là que les Athéniens devinrent si susceptibles des impressions de la peur; & que cet esprit d'épouvante inspiré au Théatre avec tant d'art, ne devint que trop naturel dans les Armées.

A Sparte & à Rome, où le public n'exposoit à la vûë des citoyens que des exemples de valeur & de fermeté, le peuple ne fut pas moins fier & hardi dans les combats, que ferme & constant dans les calamités de la République. Depuis qu'on eut formé dans Athénes cet Art de craindre & de se lamenter; on mit en usage à la guerre ces malheureux mouvemens qui avoient été comme appris aux représentations.

Ainsi l'esprit de Superstition causa la déroute des armées; & celui de Lamentation fit qu'on se contenta de pleurer les grands malheurs, quand il faloit y chercher quelque remede. Mais comment n'eût-on pas appris à se désoler dans cette pitoyable école de commisération? Ceux qu'on y représentoit étoient des exemples de la derniere misére, & des sujets d'une médiocre vertu.

Telle étoit l'envie de se lamenter, qu'on exposoit bien moins de vertus que de malheurs; de peur qu'une ame élevée à l'admiration des Héros, ne fût moins propre à s'abandonner à la Pitié pour un misérable: & afin de mieux imprimer les sentimens de Crainte & d'Affliction aux spectateurs, il y avoit toûjours sur le Théatre des Chœurs d'Enfans, de Vierges, de Vieillards, qui fournissoient à chaque évenement, ou leurs frayeurs, ou leurs larmes.

Aristote connut bien le préjudice que cela pourroit faire aux Athéniens; mais il crut y apporter assez de remede en établissant une certaine *Purgation* que personne jusqu'ici n'a entenduë, & qu'il n'a pas bien comprise lui-même, à mon jugement: car y a-t-il rien de si ridicule que de former une science qui donne sûrement la maladie, pour en établir une autre qui travaille incertainement à la guerison? que de mettre la perturbation dans une ame, pour tâcher après de la calmer par les réflexions qu'on lui fait faire sur le honteux état où elle s'est trouvée?

Entre mille personnes qui assisteront au Théatre, il y aura peut-être six Philosophes, qui seront capables d'un retour à la tranquillité, par ces sages & utiles méditations: mais la Multitude ne fera point ces réflexions; & on peut presque assûrer que par l'habitude de ce qu'on voit au Théatre, on s'en formera une de ces malheureux mouvemens.

On ne trouve pas les mêmes inconveniens dans nos Représentations, que dans celles de l'Antiquité ; puis que nôtre Crainte ne va jamais à cette superstitieuse Terreur, qui produisoit de si méchans effets pour le courage. Nôtre Crainte n'est le plus souvent qu'une agréable inquiétude qui subsiste dans la suspension des esprits ; c'est un cher interêt que prend nôtre ame aux sujets qui attirent son affection.

On peut dire à peu près la même chose de la Pitié à nôtre égard. Nous la dépouillons de toute sa foiblesse, & nous lui laissons tout ce qu'elle peut avoir de charitable & d'humain. J'aime à voir plaindre l'infortune d'un grand-homme malheureux ; j'aime qu'il s'attire de la compassion, & qu'il se rende quelquefois maître de nos larmes: mais je veux que ces larmes tendres & généreuses regardent ensemble ses malheurs & ses vertus, & qu'avec le triste sentiment de la Pitié nous ayons celui d'une Admiration animée, qui fasse naître en nôtre ame comme un amoureux desir de l'imiter.

Il nous restoit à mêler un peu d'amour dans la nouvelle Tragédie, pour nous ôter

ôter mieux ces noires idées que nous laissoit l'ancienne par la Superstition & par la Terreur Et dans la vérité, il n'y a point de passion qui nous excite plus à quelque chose de noble & de généreux qu'un honnête amour. Tel peut s'abandonner lâchement à l'insulte d'un ennemi peu redoutable, qui défendra ce qu'il aime jusqu'à la mort contre les attaques du plus vaillant. Les Animaux les plus foibles & les plus timides ; les animaux que la nature a formés pour toûjours craindre & toûjours fuir, vont fierement au devant de ce qu'ils craignent le plus, pour garantir le sujet de leur amour. L'amour a une chaleur qui sert de courage à ceux qui en ont le moins. Mais, à confesser la vérité, nos Auteurs ont fait un aussi méchant usage de cette belle passion, qu'en ont fait les Anciens de leur Crainte & de leur Pitié : car, à la reserve de huit ou dix Piéces, où ses mouvemens ont été ménagés avec beaucoup d'avantage, nous n'en avons point où les Amans & l'Amour ne se trouvent également défigurés.

Nous mettons une tendresse affectée où nous devons mettre les sentimens les plus nobles. Nous donnons de la molesse à ce

ce qui devroit être le plus touchant; & quelquefois nous penſons exprimer naïvement les graces du naturel, que nous tombons dans une ſimplicité baſſe & honteuſe.

Croyant faire les Rois & les Empereurs de parfaits Amans, nous en faiſons des Princes ridicules; & à force de plaintes & de ſoûpirs, où il n'y auroit ni à plaindre ni à ſoûpirer, nous les rendons imbécilles comme Amans & comme Princes. Bien ſouvent nos plus grands Héros aiment en Bergers ſur nos Théatres, & l'innocence d'une eſpece d'amour champêtre leur tient lieu de toute gloire & de toute vertu.

Si une Comédienne a l'art de ſe plaindre & de pleurer d'une maniere touchante, nous lui donnons des larmes aux endroits qui demandent de la gravité; & parce qu'elle plaît mieux quand elle eſt ſenſible, elle aura par tout indifferemment de la douleur.

Nous voulons un amour quelquefois naïf, quelquefois tendre, quelquefois douloureux; ſans prendre garde à ce qui deſire de la naïveté, de la tendreſſe, de la douleur: & cela vient de ce que voulant par

par tout de l'amour, nous cherchons de la diverſité dans les manieres, n'en mettant preſque jamais dans les paſſions.

J'eſpere que nous trouverons un jour le véritable uſage de cette paſſion, devenuë trop ordinaire. Ce qui doit être l'adouciſſement des choſes, ou trop barbares, ou trop funeſtes; ce qui doit toucher noblement les ames, animer les courages, & élever les eſprits; ne ſera pas toûjours le ſujet d'une petite tendreſſe affectée, ou d'une imbécille ſimplicité. Alors nous n'aurons que faire de porter envie aux anciens: ſans un amour trop grand pour l'Antiquité, ou un trop grand dégoût pour nôtre ſiécle, on ne ſera point des Tragédies de Sophocle & d'Euripide, les modelles des Piéces de nôtre tems.

Je ne dis point que ces Tragédies n'ayent eû ce qu'elles devoient avoir pour plaire au goût des Athéniens: mais qui pourroit traduire en François dans toute ſa force l'OEDIPE même, ce chef-d'œuvre des Anciens; j'oſe aſſûrer que rien au monde ne nous paroîtroit plus barbare, plus funeſte, plus oppoſé aux vrais ſentimens qu'on doit avoir.

Nô-

Nôtre Siécle a du moins cet avantage, qu'il y est permis de haïr librement les vices, & d'avoir de l'amour pour les vertus. Comme les Dieux causoient les plus grands crimes sur le Théatre des Anciens, les crimes captivoient le respect des spectateurs, & on n'osoit pas trouver mauvais ce qui étoit abominable. Quand Agamemnon sacrifia sa propre fille, & une fille tendrement aimée, pour appaiser la colere des Dieux; ce Sacrifice barbare fut regardé comme une pieuse obéïssance, comme le dernier effet d'une religieuse soûmission.

Que si l'on conservoit en ce tems-là les vrais sentimens de l'humanité, il faloit murmurer contre la Cruauté des Dieux en impie; & si l'on vouloit être dévot envers les Dieux, il faloit être cruel & barbare envers les Hommes: il faloit faire, comme Agamemnon, la derniere violence à la nature & à son amour:

Tantum Relligio potuit suadere malorum,

dit Lucrece sur ce sacrifice barbare.

Aujourd'hui nous voyons représenter les Hommes sur le Théatre sans l'intervention

vention des Dieux, plus utilement cent fois pour le public & pour les particuliers; car il n'y aura dans nos Tragédies, ni de Scelerat qui ne se déteste, ni de Héros qui ne se fasse admirer. Il y aura peu de crimes impunis, peu de Vertus qui ne soient recompensées. Avec les bons exemples que nous donnons au public sur le Théatre; avec ces agréables sentimens d'Amour & d'Admiration, discretement ajoûtés à une Crainte & à une Pitié rectifiées, on arrivera chez nous à la perfection que desire Horace:

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci;

ce qui ne pouvoit jamais être selon les Régles de l'ancienne Tragédie.

Je finirai par un sentiment hardi & nouveau. C'est qu'on doit rechercher à la Tragédie, devant toutes choses, une Grandeur d'ame bien exprimée, qui excite en nous une tendre Admiration. Il y a dans cette sorte d'Admiration quelque ravissement pour l'esprit, le courage y est élevé, l'ame y est touchée.

SUR

SUR

LES CARACTERES DES TRAGEDIES.

J'Ai eu dessein autrefois de faire une Tragédie, & ce qui me faisoit le plus de peine, c'étoit de me défendre d'un sentiment secret d'amour-propre, qui nous laisse renoncer difficilement à nos qualités pour prendre celles des autres. Il me souvient que je formois mon Caractére sans y penser, & que le Héros descendoit insensiblement au peu de mérite de Saint Evremond, au lieu que Saint Evremond devoit s'élever aux grandes vertus de son Héros. Il étoit de mes passions comme de mon caractére; j'exprimois mes mouvemens voulant exprimer les siens. Si j'étois amoureux, je tournois toutes choses sur l'amour; si je me trouvois pitoyable, je ne manquois pas de fournir des infortunes à ma Pitié: je faisois dire ce que je sentois moi-méme; & pour comprendre tout en peu de mots, je me représentois sous le nom d'autrui. N'accusons pas quelques Héros de nos Tragédies de verser des pleurs, qui devoient couler seulement en quelques endroits; ce sont les larmes des Poëtes, qui trop sensibles de leur naturel ne peuvent résister à la tendresse qu'ils se sont formée. S'ils ne faisoient qu'entrer dans le sentiment des Héros, leur ame prêtée seulement à la douleur, pourroit garder quelque mesure dans la passion: mais pour s'en faire une propre à eux-mêmes, ils expriment avec vérité ce qu'ils devoient représenter dans la vrai-semblance. C'est un grand secret de savoir nous exprimer avec justesse en ce qui regarde les pensées, & beaucoup plus en ce qui touche le sentiment: car l'ame a bien plus de peine à se défaire de ce qu'elle sent, que l'esprit à se dégager de ce qu'il pense.

Véritablement la passion doit être remplie, mais jamais outrée; & si les Spectateurs étoient réduits à choisir entre deux vices, ils souffriroient le défaut plus aisément que l'excès. Celui qui ne pousse pas assez les mouvemens, ne contente pas; c'est ne pas donner sujet de se louër: celui qui les outre, blesse l'esprit; c'est don-

donner ſujet de ſe plaindre. Le premier laiſſe à nôtre imagination le plaiſir d'ajoûter d'elle-même ce qu'il n'a ſû fournir: le ſecond nous donne la peine de retrancher, toûjours difficile & ennuyeuſe. Quand le cœur particulierement s'eſt ſenti touché autant qu'il doit l'être, il cherche à ſe ſoulager: revenus de ces mouvemens aux lumieres de l'eſprit, nous jugeons peu favorablement de la tendreſſe & des larmes. Celles du plus malheureux doivent être ménagées avec grande diſcretion; car le Spectateur le plus tendre a bien-tôt ſeché les ſiennes: *citò areſcit lacryma in aliena miſeria* (1).

En effet, ſi on s'afflige trop long-tems ſur le Théatre, ou nous nous moquons de la foibleſſe de celui qui pleure; ou la longue pitié d'un long tourment qui fait paſſer les maux d'autrui en nous-mêmes, bleſſe la nature, qui a dû être ſeulement touchée. Toutes les fois que je me trouve à des Piéces fort touchantes, les larmes des Acteurs attirent les miennes avec une douceur ſecrete que je ſens à m'attendrir: mais ſi l'affliction continuë, mon ame s'en trouve incommodée, & attend avec impatience quelque changement qui la délivre d'une impreſſion douloureuſe. J'ai vû arriver ſouvent en de longs diſcours de Tendreſſe, que l'Auteur donne à la fin toute autre idée que celle de l'Amant qu'il a deſſein de repréſenter. Cet Amant devient quelquefois un Philoſophe, qui raiſonne dans la paſſion, ou qui nous explique par une eſpece de leçon, de quelle maniere elle s'eſt formée. Quelquefois l'eſprit du Spectateur qui pouſſoit d'abord ſon imagination juſqu'à la Perſonne qu'on repréſente, revient à ſoi même, deſabuſé qu'il eſt, & ne connoît plus que le Poëte, qui dans une eſpece d'Elegie nous veut faire pleurer de la douleur qu'il a feinte, ou qu'il s'eſt formée.

Un homme ſe mécompte auprès de moi en ces occaſions: il tombe dans le ridicule, quand il prétend me donner de la pitié. Je trouve plus ridicule encore qu'on faſſe l'éloquent à ſe plaindre de ſes mal-

(1) *Nihil eſt tam miſerabile, quàm ex beato miſer. Et hoc totum quidem moveat, ſi bona ex fortuna quis cadat, & à quorum caritate divellatur; quæ amittat, aut amiſerit; in quibus malis ſit, futuruſve ſit exprimatur breviter.* CITO ENIM ARESCIT LACRYMA, PRÆSERTIM IN ALIENIS MALIS. Cic. Part. Orat. §. 17.

malheurs. Celui qui prend la peine d'en discourir, m'épargne celle de l'en consoler; c'est la nature qui souffre; c'est à elle de se plaindre: elle cherche quelquefois à dire ce qu'elle sent, pour se soulager; non pas à le dire éloquemment, pour se complaire.

Je suis aussi peu persuadé de la violence d'une passion qui est ingénieuse à s'exprimer par la diversité des pensées. Une ame touchée sensiblement, ne laisse pas à l'esprit la liberté de penser beaucoup, & moins encore de se divertir dans la variété de ses conceptions. C'est en quoi je ne puis souffrir la belle imagination d'Ovide: il est ingénieux dans la douleur; il se met en peine de faire voir de l'esprit quand vous n'attendez que du sentiment. Virgile touche d'une impression toute juste, où il n'y a rien de languissant, rien de trop poussé. Comme il ne vous laisse rien à desirer, il n'a aussi rien qui vous blesse; & c'est-là que vôtre ame se rend avec plaisir à une proportion si aimable.

Je m'étonne que dans un tems où l'on tourne toutes les Piéces de Théatre sur l'amour, on en ignore assez & la nature

& les mouvemens. Quoi que l'amour agisse diversement selon la diversité des complexions, on peut rapporter à trois mouvemens principaux tout ce que nous fait sentir une passion si générale; *aimer*, *brûler*, *languir*.

Aimer simplement, est le premier état de nôtre ame, lors qu'elle s'émeut par l'impression de quelque objet agréable: là il se forme un sentiment secret de complaisance en celui qui aime, & cette complaisance devient ensuite un attachement à la personne qui est aimée. *Brûler*, est un état violent, sujet aux inquietudes, aux peines, aux tourmens; quelquefois aux troubles, aux transports, au desespoir; en un mot à tout ce qui nous inquiete, ou qui nous agite. *Languir*, est le plus beau des mouvemens de l'amour. C'est l'effet délicat d'une flame pure, qui nous consume doucement: c'est une maladie chere & tendre, qui nous fait haïr la pensée de nôtre guerison. On l'entretient secretement au fond de son cœur; & si elle vient à se découvrir, les yeux, le silence, un soûpir qui nous échappe, une larme qui coule malgré nous, l'expriment mieux que ne pourroit faire tou-

 te

te l'éloquence du discours. Pour ces longues conversations de tendresse, ces soûpirs poussés incessamment, ces pleurs à tout moment répandus, ils pourront se rapporter à quelque autre cause. Si l'on m'en veut croire, ils tiendront moins de l'Amour que de la Sottise de celui qui aime. La passion m'est trop précieuse pour la couvrir d'une honte étrangere, où elle n'a aucune part. Peu de larmes suffisent aux Amans pour exprimer leur amour: quand ils en ont trop, ils expliquent moins leur passion que leur foiblesse. J'ose dire qu'une Dame qui aura pitié de son Amant sur les discretes & respectueuses expressions du mal qu'elle cause, se moquera de lui comme d'un misérable pleureur, s'il gémit éternellement auprès d'elle.

J'ai observé que Cervantes estime toûjours dans ses Chevaliers le mérite vraisemblable: mais il ne manque jamais à se moquer de leurs Combats fabuleux, & de leurs Pénitences ridicules. Par cette derniere consideration, il fait préferer DON GALAOR au bon AMADIS DE GAULE, *Porque tenia muy acommodada condicion para todo; que no era Cavallero melindroso, ni tan lloron como su hermaño* (1).

(1) Michel Cervantes, dans son HISTOIRE *de l'admirable Don Quichotte de la Manche.* Tom. I. Chap. I.

Un grand défaut des Auteurs dans les Tragédies, c'est d'employer une passion pour une autre; de mettre de la douleur où il ne faut que de la tendresse, de mettre au contraire du desespoir où il ne faut que de la douleur. Dans les TRAGEDIES de Quinaut, vous desireriez souvent de la douleur où vous ne voyez que de la tendresse. Dans le TITUS de Racine, vous voyez du desespoir où il ne faudroit qu'à peine de la douleur. L'Histoire nous apprend que Titus plein d'égards & de circonspections renvoya Berenice en Judée, pour ne pas donner le moindre scandale au Peuple Romain; & le Poëte en fait un desesperé, qui veut se tuer lui-même, plûtôt que de consentir à cette séparation.

Corneille n'a pas eu des sentimens plus justes sur le sujet de son Titus (2). Il nous

(2) Dans sa Comédie héroïque, intitulée TITE ET BERENICE.

nous le repréſente prêt à quitter Rome, & à laiſſer le gouvernement de l'Empire pour aller faire l'amour en Judée. Certes il va contre la vérité & la vrai-ſemblance, ruïnant le naturel de Titus, & le caractére de l'Empereur, pour donner tout à une paſſion éteinte: c'eſt vouloir que ce Prince s'abandonne à Berenice comme un fou, lors qu'il s'en défait comme un homme ſage, ou dégoûté.

J'avouë qu'il y a de certains ſujets où la bienſeance & la raiſon même favoriſent les ſentimens de la paſſion; & alors la paſſion le doit emporter ſur le caractére. Horace veut qu'on repréſente Achille agiſſant, colere, inéxorable, croyant que les loix n'ont pas été faites pour lui, & ne connoiſſant que la force pour tout droit en ſes entrepriſes (1): mais c'eſt dans ſon naturel ordinaire qu'on le doit dépeindre ainſi. C'eſt le caractére qu'Homere lui donne, lors qu'il diſpute ſa captivité à Agamemnon. Cependant ni Homere, ni Horace n'ont pas voulu éteindre l'humanité dans Achille; & Euripide a

(1) *Aut famam ſequere, aut ſibi convenientia finge*
Scriptor. Honoratum ſi fortè reponis Achillem;
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget ſibi data, nihil non arroget armis.
HORAT. de Art. Poët. ℣. 119--122.

a eu tort de lui donner ſi peu d'amour pour Iphigenie ſur le point qu'elle devoit être ſacrifiée (2). Le Sacrificateur étoit touché de compaſſion, & l'Amant paroît comme inſenſible: s'il a de la colere il la trouve dans ſon naturel: ſon cœur ne lui fournit rien pour Iphigenie. On m'avouëra que l'humanité demandoit de la pitié; que la nature, que la bienſéance même exigeoient de la tendreſſe; & tous les gens de bon-goût blâmeront le Poëte d'avoir trop conſideré le caractére, lors qu'il faloit avoir de grands égards pour la paſſion. Mais quand une paſſion eſt connuë généralement de tout le monde, c'eſt-là qu'il faut donner le moins qu'on peut au caractére.

En effet, ſi vous aviez à dépeindre Antoine depuis qu'il fut abandonné à ſon amour, vous ne le dépeindriez pas avec les belles qualités que la nature lui avoit données. Antoine amoureux de Cléopatre, n'eſt pas l'Antoine Ami de Céſar. D'un

(2) Penſée de Grotius.

D'un homme brave, audacieux, entreprenant, il s'en eſt fait un foible, moû, & pareſſeux. D'un homme qui n'avoit manqué en rien, ni à ſon interêt ni à ſon parti, il s'en eſt fait un qui s'eſt manqué à lui-même, & qui s'eſt perdu.

Horace, que j'ai allegué, forme un caractére de la Vieilleſſe, qu'il nous preſcrit de garder fort ſoigneuſement. Si nous avons quelque Vieillard à repréſenter, il veut que nous le dépeignions amaſſant du bien, & s'abſtenant de celui qu'il peut avoir amaſſé; que nous le dépeignions froid, timide, chagrin, peu ſatisfait du préſent, & grand donneur de louanges à tout ce qu'il a vû dans ſa jeuneſſe (1). Mais ſi vous avez à repréſenter un Vieillard fort amoureux, vous ne lui donnerez ni froideur, ni crainte, ni pareſſe, ni chagrin: vous ferez un libéral d'un avare, un complaiſant d'un homme fâcheux & difficile. Il trouvera à redire à toutes les beautés qu'il a vûës, & admirera ſeulement

(1) *Multa Senem circumveniunt incommoda; vel quòd*
Quærit, & inventis miſer abſtinet, ac timet uti;
Vel quòd res omnes timidè, gelidéque miniſtrat,
Dilator, ſpe longus, iners, aviduſque futuri,
Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero, cenſor, caſtigatorque minorum.
HORAT. de Art. Poët. ℣. 169-174.

ment celle qui l'enchante: il fera toutes choſes pour elle, & n'aura plus de volonté que la ſienne, penſant regagner par la ſoûmiſſion, ce qu'il perd par le dégoût que ſon âge peut donner;

Et ſous un front ridé, qu'on a droit de haïr,
Il croit ſe faire aimer à force d'obéïr (2).

Tel a été, & tel a été dépeint par Corneille le vieil & infortuné Syphax. Avant qu'il fût charmé de ſa Sophoniſbe, il avoit tenu la balance entre les Carthaginois & les Romains: devenu amoureux ſur ſes vieux jours, il perdit ſes Etats, & ſe perdit lui-même, pour avoir eu trop d'aſſujettiſſement aux volontés de ſa femme.

Quand j'ai parlé de la paſſion, ç'a été proprement de l'amour que j'ai entendu parler: les autres paſſions ſervent à former le caractére, au lieu de le ruïner. Etre naturellement gai, triſte, colére, timide,

(2) Corneille dans la SOPHONISBE.

timide, c'eſt avoir les humeurs, les qualités, les affections qui compoſent un caractére: être fort amoureux, c'eſt avoir pris une paſſion qui ne ruïne pas ſeulement les qualités d'un caractére, mais qui aſſujettit les mouvemens des autres paſſions. Il eſt certain qu'une ame qui aime bien, ne ſe porte aux autres paſſions que ſelon qu'il plaît à ſon amour. Si elle a de la colere contre un amant, l'amour l'excite & l'appaiſe; elle penſe haïr, & ne fait qu'aimer; l'Amour excuſe l'ingratitude, & juſtifie l'infidélité. Les tourmens d'une véritable paſſion ſont des plaiſirs; on en connoît les peines lors qu'elle eſt paſſée, comme après la réverie d'une fiévre, on ſent les douleurs. En aimant bien, l'on n'eſt jamais miſérable: on croit l'avoir été quand on n'aime plus.

Une beauté qui fait toucher les cœurs,
N'a pas en ſon pouvoir de faire un miſérable;
Auprès d'une perſonne aimable,
Les appas tiennent lieu d'aſſez grandes faveurs.

A un Auteur qui me demandoit mon Sentiment d'une Piece où l'Héroïne ne faiſoit que ſe lamenter.

LA Princeſſe dont vous faites l'Héroïne de vôtre Piéce, me plairoit aſſez ſi vous aviez un peu ménagé ſes larmes: mais vous la faites pleurer avec excès; & dès qu'il y aura quelque retour à la juſteſſe du ſentiment, le trop de larmes rendra ceux qu'on repréſente moins touchans, & ceux qui voyent repréſenter, moins ſenſibles. Corneille n'a pas plû à la multitude en ces derniers tems, pour avoir été chercher ce qu'il y a de plus caché dans nos cœurs; ce qu'il y a de plus exquis dans le ſentiment, & de plus délicat dans la penſée. Après avoir comme uſé les paſſions ordinaires dont nous ſommes agités, il s'eſt fait un nouveau mérite à toucher des tendreſſes plus recherchées, de plus fines jalouſies, & de plus ſecretes douleurs: mais cette étude de pénétration étoit trop délicate pour les grandes aſſemblées; de ſorte qu'une dé-

découverte si précieuse lui a fait perdre quelque estime dans le monde, quand elle devoit lui donner une nouvelle réputation.

Il est certain que personne n'a mieux entendu la nature que Corneille: mais il l'a expliquée differemment selon ses tems differens. Etant jeune il en exprimoit les mouvemens: étant vieux il nous en découvre les ressorts. Autrefois il donnoit tout au sentiment; il donne plus aujourd'hui à la connoissance: il ouvre le cœur avec tout son secret; il le produisoit avec tout son trouble. Quelques autres ont suivi plus heureusement la disposition des esprits, qui n'aiment aujourd'hui que la douleur & les larmes: mais je crains pour vous quelque retour du bon goût justement sur vôtre Piéce, & qu'on ne vienne à desapprouver le trop grand usage d'une passion dont on enchante présentement tout le monde.

J'avouë qu'il n'y a rien de si touchant que le sentiment douloureux d'une belle personne affligée; c'est un nouveau charme qui unit toutes nos tendresses par les impressions de l'Amour & de la Pitié mêlées ensemble. Mais si la belle affligée continuë à se désoler trop long-tems, ce qui nous touchoit nous attriste: lassés de la consoler quand elle aime encore à se plaindre, nous la remettons comme une importune entre les mains des vieilles & des parens, qui gouvernent dans toutes les formes de la condoléance une si ennuyeuse désolation.

Un Auteur bien entendu dans les passions, n'épuisera jamais la douleur d'une affligée: cet épuisement est suivi d'une indolence qui apporte une langueur infaillible aux Spectateurs. Les premieres larmes sont naturelles à la passion qu'on exprime; elles ont leur source dans le cœur, & portent la douleur d'un cœur affligé dans un cœur tendre. Les dernieres sont purement de l'esprit du Poëte; l'art les a formées, & la nature ne veut pas les reconnoître. L'affliction doit avoir quelque chose de touchant, & la fin de l'affliction quelque chose d'animé, qui puisse faire sur nous une impression nouvelle. Il faut que l'affliction se termine par une bonne fortune qui finit les malheurs avec la joye, ou par une grande vertu qui attire nôtre admiration. Quelquefois elle s'acheve par la mort; & il en naît en

nos ames une commisération propre & naturelle à la Tragédie: mais ce ne doit jamais être après de longues lamentations, qui donnent plus de mépris pour la foiblesse, que de compassion pour le malheur.

Je n'aime pas au Théatre une Mort qui se pleure davantage par la personne qui se meurt, que par ceux qui la voyent mourir. J'aime les grandes douleurs avec peu de plaintes, & un sentiment profond: j'aime un desespoir qui ne s'exhale pas en paroles; mais où la nature accablée succombe sous la violence de la passion. Les longs discours expliquent plus nôtre regret à la vie, que nôtre résolution à la mort: parler beaucoup dans ces occasions, c'est languir dans le desespoir, & perdre tout le mérite de sa douleur:

O Silvia, tu se' morta,

& s'évanouïr comme Aminte (1):

Non je ne pleure pas, Madame, mais je meurs (2),

& mourir comme Euridice.

Il

(1) Aminte du Tasse, Act. III. Sc. II.
(2) Surena, Tragédie de Corneille, Act. V. Sc. V.

Il est certain que nos maux se soulagent en pleurant, & la plus grande peine du monde un peu adoucie, r'anime le desir de vivre à mesure qu'elle soulage le sentiment. Il en est de nôtre raisonnement comme de nos larmes: pour peu que nous raisonnions dans l'infortune, la raison nous porte à l'endurer plûtôt qu'à mourir. Faisons guerir au Théatre ceux que nous faisons beaucoup pleurer & beaucoup se plaindre: donnons plus de maux que de larmes & de discours, à ceux que nous avons dessein d'y faire mourir.

LETTRE A Mr. LE COMTE DE LIONNE.

Quelque fâcheuses que soient mes Disgraces, je trouve de la douceur quand je voi un aussi honnête-homme

 que

que vous, aſſez tendre pour les plaindre, & aſſez généreux pour chercher le moyen de les finir. Je ſuis infiniment obligé aux bontés de Madame * * *, & à la chaleur de vos bons offices: mais je ſerai bien-aiſe à l'avenir que perſonne n'excite Monſieur le Comte de Lauzun à me ſervir. Je ſuis ſûr qu'il fera de lui-même tout ce qu'il pourra ſur mon ſujet ſans ſe nuire; & je ſerois fort fâché de lui attirer le moindre deſagrément. Il ne doit rien dire à ſon Maître que d'agréable, & n'en rien entendre qui ne lui laiſſe de la ſatisfaction. Un Maître qui refuſe une fois, ſe fait aiſément une habitude de ne pas accorder les autres choſes qui lui ſont demandées. J'ai ouï dire à un grand Courtiſan, qu'*il faloit éviter autant qu'on pouvoit le premier rebut*: je ſerois au deſeſpoir de l'avoir attiré à une perſonne que j'honore autant que Monſieur le Comte de Lauzun.

Ce n'eſt pas que je n'aye preſque une néceſſité d'aller en France pour deux mois, à moins que de me réſoudre à perdre le peu que j'y ai, & tout ce qui me fait vivre dans les Pays étrangers. Je croi qu'il m'y eſt dû encore quarante mille

mille Livres, dont je ne puis rien tirer: cependant je crains plus que la néceſſité, le ſecours de la nature qui pourroit finir tous les maux que me fait la fortune. J'ai des diableſſes de Vapeurs qui me tourmentent; mais elles ne ſont pas ſi-tôt paſſées, que je ſuis plus gai que jamais. Dans une heure tout ce qu'il y a de funeſte, & tout ce qu'il y a d'agréable ſe préſente à mon imagination; & je ſens ainſi bien plus vivement en moi les effets de l'humeur, que le pouvoir de la raiſon. Je tomberois aiſément dans la morale; c'eſt le penchant de tous les malheureux, dont l'imagination eſt preſque toûjours triſte, ou les penſées du moins ſérieuſes: comme je crains le ridicule de la gravité, je m'arrête tout court, pour vous dire ſeulement, Monſieur, que perſonne au monde n'eſt à vous plus abſolument, &c.

Je vous ſupplie dans l'occaſion d'aſſurer Madame De *** de ma reconnoiſſance très-humble pour toutes ſes bontés.

Depuis que je n'ai eu l'honneur de vous écrire, j'ai paſſé mes heures ennuyeuſes ſur des bagatelles. J'ai fait quelques

ques *Observations sur nos Historiens*; *sur la Tragédie*, & *sur la Comédie Espagnole*, *Françoise*, *Italienne*, *Angloise*; *sur l'Opera*, *&c*: mais c'étoient seulement des Observations particulieres sans beaucoup de dessein & de régularité. Tout cela étoit fondé sur les differens génies des nations. J'en ai perdu une partie, & l'autre est encore confuse; je vous les envoyerai toutes. Vous m'obligerez infiniment de m'envoyer ce qu'il y a de nouveau, s'il est fort rare.

DISCOURS SUR LES HISTORIENS FRANÇOIS.

IL faut avouër que nos HISTORIENS n'ont eu qu'un mérite bien médiocre. Sans l'envie naturelle qu'ont les hommes de savoir ce qui s'est passé dans leur pays, je ne sai comment une personne qui a le bon goût des Histoires anciennes, pourroit se résoudre à souffrir l'ennui que donnent les nôtres. Et certes il est assez étrange que dans une Monarchie où il y a eu tant de guerres mémorables, & tant de changemens signalés dans les affaires; que parmi des gens qui ont la vertu de faire les grandes choses, & la vanité de les dire, il n'y ait pas un Historien qui réponde ni à la dignité de la matiere, ni à nôtre propre inclination.

J'ai crû autrefois qu'on devoit attribuer ce défaut-là à nôtre Langue; mais quand j'ai consideré depuis, que la beauté du François dans la Traduction égaloit presque celle du Grec & du Latin dans l'Original, il m'est venu dans la pensée malgré moi, que la médiocrité de nôtre Génie se trouve au dessous de la majesté de l'Histoire. D'ailleurs, quand il y auroit parmi nous quelques génies assez élevés, il y a trop de choses nécessaires à la composition d'une belle Histoire, pour les pouvoir rencontrer dans une même personne. On trouveroit peut-être un Stile assez pur & assez noble en quelques-uns de nos Auteurs, qui pour mener une vie éloignée de la cour & des affaires, les trai-

traiteroient avec des maximes générales & des lieux communs, qui ſentent plus la politique de l'antiquité que la nôtre. Nos habiles gens d'affaires ont une grande connoiſſance de nos interêts; mais ils ont le deſavantage de s'être formés à un certain Stile de Dépêches auſſi propre pour les négociations, que peu convenable à la dignité de l'Hiſtoire. Ce leur eſt une choſe ordinaire encore de parler fort mal de la guerre, à moins que la fortune ne les y ait jettés autrefois, ou qu'ils n'ayent vécu dans la confiance & la familiarité des grands hommes qui la conduiſent. C'a été un défaut conſiderable en Grotius, qui après avoir pénétré les cauſes de la guerre les plus cachées, l'eſprit du gouvernement des Eſpagnols, la diſpoſition des peuples de Flandre; qui après être entré dans le vrai génie des nations; après avoir formé le juſte caractére des ſociétés, & celui des perſonnes principales; ſi bien expliqué les differens états de la Religion; remonté à des ſources inconnuës au Cardinal Bentivoglio & à Strada, n'a pû maintenir dans les eſprits l'admiration qu'il y avoit cauſée, auſſi-tôt qu'il a falu ouvrir le champ

champ de la Guerre; quand il a falu parler du mouvement des armées; venir à la deſcription des ſiéges, & au recit des combats.

Nous avons des gens de qualité d'un mérite extraordinaire, qui pour avoir paſſé par de grands emplois avec un bon ſens naturel & des connoiſſances aquiſes, ſont également capables de bien agir & de bien parler; mais ordinairement le génie leur manque, ou ils n'ont pas l'art de bien écrire: outre que rapportant toutes choſes à leur Cour & à la fonction de leurs Charges, ils cherchent peu à s'inſtruire des formes du gouvernement & des ordres du Royaume. Ils croiroient ſe faire tort, & prendre l'eſprit des gens de robe contre la dignité de leur profeſſion, s'ils s'appliquoient à la connoiſſance de nos principales Loix. Et ſans avoir ces lumieres-là, j'oſerois aſſûrer qu'il eſt comme impoſſible de faire une bonne Hiſtoire, remplie, comme elle doit être, de ſaines & de judicieuſes Inſtructions.

Bacon ſe plaignoit ſouvent que les Hiſtoriens prennent plaiſir à s'étendre ſur les choſes étrangeres, & qu'ils ſemblent éviter comme une langueur, le diſcours des Ré-

Réglemens qui font la tranquilité publique : que se laissant aller avec joye au recit des maux qu'apporte la Guerre, ils ne touchent qu'avec dégoût les bonnes Loix qui établissent le bonheur de la Société civile. Ses plaintes me paroissent d'autant mieux fondées, qu'il n'y a pas une Histoire chez les Romains, où l'on ne puisse connoître le dedans de la République par ses Loix, comme le dehors par ses Conquêtes. Vous voyez dans Tite-Live, tantôt l'abolition des vieilles Loix, & tantôt l'établissement des nouvelles ; vous y voyez tout ce qui dépend de la Religion, & ce qui regarde les Cérémonies. La Conjuration de Catilina dans Salluste est toute pleine des Constitutions de la République ; & la Harangue de César, si délicate & si détournée, ne roule-t-elle pas toute sur la Loi *Portia*, sur les justes considerations qu'eurent leurs Peres pour quitter l'ancienne rigueur dans la punition des citoyens, sur les dangereuses conséquences qui s'ensuivroient si une ordonnance si sage étoit violée ?

Le même César en ses COMMENTAIRES ne perd jamais l'occasion de parler des mœurs, des coûtumes & de la Re-

Religion des Gaulois. Tacite n'est peut-être que trop rempli d'accusations, de défenses, de loix, & de jugemens. Quinte Curce, dans une Histoire composée pour plaire plus que pour instruire, met à la bouche d'Alexandre les loix des Macédoniens pour répondre aux reproches d'Hermolaüs qui avoit conspiré contre sa vie. Cet Alexandre, qui semble n'avoir connu d'autres loix que ses volontés dans la conquête du monde ; cet Alexandre ne dédaigne pas de s'appuyer de l'autorité des loix, pour avoir fait donner le fouët à un jeune garçon, lors qu'il est le maître de l'Univers.

Comme il n'y a point de Peuple qui n'ait à se garantir des violences étrangeres, quand il est foible, ou à rendre sa condition plus glorieuse par des conquêtes, quand il est puissant ; comme il n'y en a point qui ne doive assûrer son repos par la constitution d'un bon Gouvernement, & la tranquilité de sa conscience par les sentimens de sa Religion : aussi n'y a-t-il point d'Historien qui ne doive être instruit de tous ces differens interêts, quand il en entreprend l'Histoire ; qui ne doive faire connoître ce qui rend les hommes

mes malheureux, afin que l'on l'évite, ou ce qui fait leur bonheur, afin qu'on se le procure. On ne sauroit bien faire l'Histoire de France, quelques Guerres qu'on ait à décrire, sans faire connoître les Ordres du Royaume, la diversité de Religion, & les Libertés de l'Eglise Gallicane.

Il seroit ridicule de vouloir écrire celle d'Angleterre, sans savoir les affaires du Parlement, & être bien instruit des differentes Religions de ce Royaume. Il ne le seroit pas moins d'entreprendre celle d'Espagne, sans savoir exactement les diverses formes de ses Conseils, & le mystere de son Inquisition, aussi bien que le secret de ses Interêts étrangers, les motifs & les succès de ses Guerres.

Mais à la vérité, ces diversités de Loix, de Religion, de Politique, de Guerre, doivent être mêlées ingénieusement, & ménagées avec une grande discrétion: car un homme qui affecteroit de parler souvent de la constitution & des loix de quelque Etat, sentiroit plûtôt le Législateur ou le Jurisconsulte que l'Historien. Ce seroit faire des leçons de Théologie, que de traiter chaque point de Religion

ligion avec une curiosité recherchée: on auroit de la peine à le souffrir dans l'Histoire de Fra Paolo, quelque belle qu'elle puisse être, si on ne pardonnoit l'ennui de ses Controverses entre les Docteurs, à la nécessité de son sujet.

Quoi que la description des Guerres semble tenir le premier lieu dans l'Histoire, c'est se rendre une espece de conteur fort importun que d'entasser évenemens sur évenemens, sans aucune diversité de matieres; c'est trouver le moyen dans les vérités, d'imiter la maniere des vieux faiseurs de Romans dans leurs faux combats, & leurs avantures fabuleuses.

Les Historiens Latins ont sû mêler admirablement les diverses connoissances dont j'ai parlé: aussi l'Histoire des Romains devoit-elle avoir du rapport avec leur vie, qui étoit partagée aux fonctions differentes de plusieurs professions. En effet, il n'y a guere eu de grands personnages à Rome, qui n'ayent passé par les dignités du Sacerdoce, qui n'ayent été du Sénat, & tirés du Sénat pour commander les Armées. Aujourd'hui chaque profession fait un attachement particulier. La plus grande vertu des gens d'Eglise, est de

de se donner tout entiers aux choses Ecclesiastiques; & ceux que leur ambition a poussés au maniement des affaires, ont essuyé mille reproches d'avoir corrompu la sainteté de vie où ils s'étoient destinés. Les gens de Robe sont traités de ridicules aussi-tôt qu'ils veulent sortir de leur profession; & un homme de guerre ordinairement a de la honte de savoir quelque chose au delà de son métier.

Il est certain néanmoins que les diverses applications des Anciens formoient une capacité bien plus étenduë; les mêmes personnes apprenant à bien employer les forces de la République, & à contenir les peuples par la révérence de la Religion & par l'autorité des loix. C'étoit un grand avantage aux Magistrats d'être maîtres des plus fortes impressions qui se fassent sur les esprits, & de saisir tous les sentimens par où ils sont disposés à la docilité, ou contraints à l'obéïssance. Ce n'en étoit pas un moindre aux Généraux d'avoir appris dans les secrets de leur Religion à pouvoir inspirer leurs propres mouvemens, & à les faire recevoir avec le même respect que s'ils avoient été inspirés véritablement par les Dieux; d'avoir l'art

l'art de tourner toutes choses en présages de bonheur ou d'infortune, & de savoir à propos remplir les soldats de confiance, ou de crainte. Mais il en revenoit encore une autre utilité à la République; c'est que les Magistrats se faisoient connoître pleinement eux-mêmes; car il étoit impossible que dans ces fonctions differentes, le naturel le plus profond pût également se cacher par tout, & que les bonnes & les mauvaises qualités ne fussent à la fin discernées. On découvroit en ces génies bornés que la nature a restraints à certains talens, qu'une humeur douce & paisible qui s'étoit accommodée au ministére de la Religion, n'avoit pas quelquefois assez de constance pour maintenir les loix en vigueur.

On voyoit quelquefois un Sénateur incorruptible dans les jugemens, qui n'avoit ni l'activité, ni la vigilance d'un bon Capitaine. Tel étoit un grand homme de guerre, comme Marius, qui se trouvoit sans capacité en ce qui regardoit la Religion & les affaires. A la vérité, il se formoit souvent une suffisance générale, & une vertu pleine par tout, qui pouvoit rendre les citoyens utiles au public en

en toutes choſes; mais ſouvent auſſi une capacité moins étenduë faiſoit employer les hommes à certains uſages où ils étoient ſeulement propres.

C'eſt ce qu'on a vû dans le Conſulat de Ciceron & d'Antonius, où ce premier eut ordre de veiller au ſalut de la République ſelon ſon talent, & le ſecond fut envoyé aſſembler des Troupes avec Petreius pour combattre celles de Catilina.

Si on fait réflexion ſur ce que j'ai dit, on ne s'étonnera point de trouver d'excellens Hiſtoriens chez un Peuple où ceux qui écrivoient l'hiſtoire, étoient des perſonnes conſiderables, auſquelles il ne manquoit ni génie, ni art pour bien écrire; qui avoient une connoiſſance profonde des affaires de la Religion, de la Guerre, des hommes. A dire vrai, les Anciens avoient un grand avantage ſur nous à connoître les Génies par ces differentes épreuves où l'on étoit obligé de paſſer dans l'adminiſtration de la République; mais ils n'ont pas eu moins de ſoin pour les bien dépeindre; & qui examinera leurs Eloges avec un peu de curioſité & d'intelligence, y découvrira une étude particuliere, & un art infiniment recherché.

En effet, vous leur voyez aſſembler des qualités comme oppoſées, qu'on ne s'imagineroit pas ſe pouvoir trouver dans une même perſonne: *animus audax, ſubdolus.* Vous leur voyez trouver de la diverſité dans certaines qualités qui paroiſſent tout-à-fait les mêmes, & qu'on ne ſauroit démêler ſans une grande délicateſſe de diſcernement: *ſubdolus, varius, cujuslibet rei ſimulator ac diſſimulator* (1).

Il y a une autre diverſité dans les Eloges des Anciens plus délicate, qui nous eſt encore moins connuë. C'eſt une certaine difference, dont chaque vice ou chaque vertu eſt marquée par l'impreſſion particuliere qu'elle prend dans les eſprits où elle ſe trouve. Par exemple, le Courage d'Alcibiade a quelque choſe de ſingulier qui le diſtingue de celui d'Epaminondas, quoi que l'un & l'autre ayent ſû expoſer leur vie également; la Probité de Caton eſt autre que celle de Catulus; l'Audace de Catilina n'eſt pas la même que celle d'Antoine; l'Ambition de Sylla & celle de Céſar n'ont pas une parfaite reſſemblance: & de là vient que les Anciens en formant le Caractére de leurs grands-

(1) Salluſte, dans le Caractere de Catilina.

grands-hommes, forment, pour ainsi dire, en même tems le caractére des qualités qu'ils leur donnent, afin qu'ils ne paroissent pas seulement ambitieux & hardis, ou modérés & prudens, mais qu'on sache plus particulierement quelle étoit l'espece d'Ambition & de Courage, ou de Moderation & de Prudence qu'ils ont euë.

Salluste (1) nous dépeint Catilina comme un homme de méchant naturel, & la méchanceté de ce naturel est aussi-tôt exprimée: *sed ingenio malo pravoque.* L'espece de son Ambition est distinguée par le déréglement des mœurs, & le déréglement est marqué à l'égard du caractére de son esprit par des imaginations trop vastes & trop élevées: *vastus animus immoderata, incredibilia, nimis alta semper cupiebat.* Il avoit l'esprit assez méchant pour entreprendre toutes choses contre les loix, & trop vaste pour se fixer à des desseins proportionnés aux moyens de les faire réüssir.

L'esprit hardi d'une femme voluptueuse & impudique, telle qu'étoit Sempronia,

(1) Voyez les OBSERVATIONS *sur Salluste & sur Tacite*, dans le Tome II. pag. 431.

pronia, eût pû faire croire que son Audace alloit à tout entreprendre en faveur de ses Amours: mais comme cette sorte de hardiesse est peu propre pour les dangers où l'on s'expose dans une Conjuration, Salluste explique d'abord ce qu'elle est capable de faire, par ce qu'elle a fait auparavant: *quæ multa sæpe virilis audaciæ facinora commiserat.* Voila l'espece de son Audace exprimée. Il la fait chanter & danser, non avec les façons, les gestes, & les mouvemens qu'avoient à Rome les chanteuses & les baladines; mais avec plus d'art & de curiosité qu'il n'étoit bienséant à une honnête-femme: *psallere, saltare elegantius, quam necesse est probæ.* Quand il lui attribuë un esprit assez estimable, il dit en même tems en quoi consistoit le mérite de cet esprit: *verum, ingenium ejus haud absurdum: posse versus facere; jocos movere; sermone uti, vel modesto, vel molli, vel procaci.*

Vous connoîtrez dans l'Eloge de Sylla, que son naturel s'accommodoit heureusement à ses desseins. La République alors étant divisée en deux factions, ceux qui aspiroient à la puissance n'avoient point de plus grand interêt que de s'aquerir des

Amis, & Sylla n'avoit point de plus grand plaisir que de s'en faire. La Libéralité est le meilleur moyen pour gagner les affections: Sylla savoit donner toutes choses. Parmi les choses qu'on donne, il n'y a rien qui assujettisse plus les hommes, & assûre tant leurs services, que l'Argent qu'ils reçoivent de nous. C'est en quoi la Libéralité de Sylla étoit particulierement exercée : *rerum omnium, pecuniæ maxime largitor* (1). Il étoit libéral de son naturel, libéral de son argent par interêt. Son loisir étoit voluptueux; mais ce n'eût pas été donner une idée de ce grand-homme, que de le dépeindre avec de la sensualité ou de la paresse, ce qui oblige Salluste de marquer le caractére d'une Volupté d'honnête-homme, soûmise à la gloire, & par qui les affaires ne sont jamais retardées; de peur qu'on ne vînt à soupçonner Sylla d'une mollesse où languissent d'ordinaire les effeminés: *cupidus voluptatum, gloriæ cupidior; otio luxurioso esse, tamen ab negotiis numquam voluptas remorata*. Il étoit le plus heureux

(1) Mr. de St. Evremond a cité ici Salluste de memoire. Cet Historien dit: *multarum rerum ac maxume pecuniæ largitor.*

reux homme du monde avant la guerre civile; mais ce bonheur n'étoit pas un pur effet du hazard, & sa fortune quelque grande qu'elle fut toûjours, ne se trouva jamais au dessus de son industrie : *atque illi, felicissumo omnium ante civilem victoriam, numquam super industriam fortuna fuit.*

Quand Tacite fait la peinture de Pétrone, il marque les qualités qu'il lui donne avec ces sortes de distinctions: il lui fait dépenser son bien, non pas en dissipateur dans la débauche, mais en homme délicat, dans un luxe poli & curieux. Le mépris de la Mort qu'il lui attribuë, n'a rien de commun avec celui qu'en ont eu les autres Romains. Ce n'est point la gravité constante de Thraseas, faisant des leçons à celui qui lui apportoit l'ordre de mourir: ce n'est point la constance forcée de Sénéque, qui a besoin de s'animer par le souvenir de ses préceptes & de ses discours: ce n'est point la fermeté dont Helvidius se pique : ce n'est point une résolution formée sur les sentimens des Philosophes; c'est une Indifference molle & nonchalante, qui ne laissoit aucun accès dans son ame aux funestes pensées

 de

de la mort; c'eſt une continuation du train ordinaire de ſa vie, juſqu'au dernier moment (1).

Mais ſi les Anciens ont eu tant de délicateſſe à marquer ces differences, il n'y a pas moins d'art dans le ſtile de leurs Eloges pour attacher nôtre diſcernement à les connoître. Dans leurs Narrations, ils nous engagent à les ſuivre par la liaiſon inſenſible d'un recit agréable & naturel. Ils entraînent nôtre eſprit dans leurs Harangues par la véhemence du diſcours; de peur que s'il demeuroit dans ſon aſſiette, il n'examinât le peu de bon ſens qu'il y a dans les exagerations de l'éloquence, & n'eût le loiſir de former des oppoſitions ſecretes à la perſuaſion. Ils apportent quelquefois dans un Conſeil raiſons ſur raiſons pour déterminer les ames les plus irréſoluës au parti qu'elles doivent prendre: mais dans les éloges où il faut diſcerner les vices d'avec les vertus; où il faut démêler les diverſités qui ſe rencontrent dans un naturel; où il faut non ſeulement diſtinguer les qualités differentes, mais les differences dont chaque qualité eſt

(1) Voyez le JUGEMENT *ſur Sénéque, Plutarque, & Pétrone*, dans le II. Tome. pag. 140.

eſt marquée; on ne doit pas ſe ſervir d'un ſtile qui nous engage ou qui nous entraîne, ni de raiſonnemens ſuivis qui aſſujettiſſent le nôtre. Au contraire, il faut nous dégager de tout ce qui nous attire, de ce qui nous impoſe, de ce qui ſoûmet nôtre entendement, afin de nous laiſſer chez nous-mêmes avec un plein uſage de nos lumieres, attachés néanmoins, autant que nous pouvons l'être, à chaque terme d'un ſtile coupé, & d'une conſtruction variée, de peur que l'eſprit ne vînt à ſe diſſiper en des conſiderations trop vagues. Par là un lecteur eſt obligé de donner toute ſon attention aux diverſes ſingularités, & d'examiner ſéparément chaque trait de la peinture.

C'eſt ainſi que les Anciens formoient leurs éloges. Pour nous, ſi nous avions à dépeindre un naturel ſemblable à celui de Catilina, nous aurions de la peine à concevoir dans une même perſonne des qualités qui paroiſſent oppoſées. Tant de hardieſſe avec un ſi grand artifice, tant de fierté & tant de fineſſe, tant d'ardeur en ce qu'il deſiroit, avec tant de feinte & de diſſimulation.

Il y a des differences délicates entre des

qualités qui ſemblent les mêmes, que nous découvrons mal-aiſément. Il y a quelquefois un mêlange de vice & de vertu dans une ſeule qualité, que nous ne ſéparerons jamais. Véritablement il nous eſt facile de connoître les vertus quand elles ſont nettes & entieres; & d'ordinaire nous donnons de la prudence dans les conſeils, de la promtitude dans l'exécution, & de la valeur dans les combats, pour ce qui regarde les bonnes mœurs; de la pieté envers Dieu, de la probité parmi les hommes, de la fidélité à ſes amis ou à ſon maître. Nous faiſons le même uſage & des défauts & des vices; de l'incapacité dans les affaires, de la lâcheté contre les ennemis, de l'infidélité à ſes amis, de la pareſſe, de l'avarice, de l'ingratitude: mais où la nature n'a pas mis une grande pureté dans les vertus, où elle a laiſſé quelque mêlange de vertu parmi les vices; nous manquons tantôt de pénétration à découvrir ce qui ſe cache, tantôt de délicateſſe à démêler ce qui ſe confond.

Ces diſtinctions particulieres, qui marquent diverſement les qualités, ſelon les eſ-

(1) Anne de Montmorenci, Connêtable de France, mort le 12 de Novembre 1567.

prits où elles ſe rencontrent, nous ſont encore plus cachées. La diverſité de Vaillance nous eſt inconnuë: nous n'avons qu'un même Courage pour tous les gens de valeur; une même Ambition pour tous les ambitieux; une même Probité pour tous les gens de bien: & à dire vrai, l'éloge que nous faiſons d'un homme de grand mérite, pourroit convenir à tout ce qu'il y a eu de grands perſonnages de nôtre tems. Si nous avions à parler de ces Ducs de Guiſe dont la réputation durera toûjours, nous les ferions vaillans, généreux, courtois, libéraux, ambitieux, zelés pour la Religion Catholique, & ennemis déclarés de la Proteſtante: mais les qualités de l'un trop peu diſtinguées de celles de l'autre, ne formeroient pas des caractéres auſſi divers qu'ils le doivent être. Ces vertus, que la morale & les diſcours généraux nous repréſentent les mêmes, prennent un air different par la difference de l'humeur & du génie des perſonnes qui les poſſedent.

Nous jugeons bien que le Connêtable (1) & l'Amiral (2) ont été capables de

(2) Gaſpard de Coligni, Amiral de France, maſſacré à Paris le 24 d'Août, jour du Maſſacre de la Saint Barthelemy l'an 1572.

de soûtenir le poids des affaires les plus importantes; mais la difference de leur capacité ne se trouve pas assez marquée dans nos Auteurs. Ils nous apprennent que d'Andelot (1), Bussy (2) & Givry (3) ont été les plus braves gens du monde: mais on ne nous dit point qu'il y avoit une opiniâtreté de faction mêlée à la hardiesse de d'Andelot; qu'il paroissoit quelque chose

(1) François de Coligny, Seigneur d'Andelot, frere de l'Amiral de Coligny, Général de l'Infanterie de France, mort le 27 de Mai 1569.

(2) Louis d'Amboise, Seigneur de Bussy, Marquis de Reinel, Capitaine de cinquante hommes d'Armes du Roi, Gouverneur & Lieutenant Général en Anjou, premier Gentilhomme de la Chambre du Duc d'Alençon, se rendit illustre par son savoir, par son courage, & par sa politesse. La Reine Marguerite en parle avec éloge dans ses MEMOIRES, & comme d'une personne qui ne lui étoit pas indifferente: elle avouë même qu'on disoit hautement au Roi Henri IV son mari, qu'*il la servoit*. Bussy fut assassiné en 1579, ou selon Mezerai en 1580, dans son Gouvernement d'Anjou, à l'âge d'environ 28 ans. Le Comte de Montsoreau ayant sû qu'il voyoit sa femme, la força le poignard sur la gorge, de lui écrire de se rendre incessamment auprès d'elle. Bussy vint; & dès que le Comte sút qu'il étoit dans la Chambre de sa femme, il s'y jetta accompagné de cinq ou six hommes armez. Bussy ne trouvant pas la partie égale sauta par une fenêtre dans la cour: mais il y fut bientôt attaqué par d'autres personnes. Il se défendit longtems avec une vigueur & une fermeté incroyable, & leur vendit bien cherement sa vie. Brantome n'a pas osé s'étendre sur la Mort tragique de Bussy d'Amboise, dans l'Abregé qu'il a donné de sa Vie, au Tome III. des HOMMES ILLUSTRES.

se de vain & d'audacieux dans la bravoure de Bussy; & que la valeur de Givry avoit toûjours un air de chevalerie.

Il y a quelque chose de particulier dans les Courages, qui les distingue; comme il y a quelque singularité dans les Esprits qui en fait la difference. Le Courage du Maréchal de Châtillon (4) étoit une intrépidité lente & paresseuse: celui du Maréchal

(3) —— de Longvic, Seigneur de Givry, tué au siege de Laon, en 1594. *Dans les attaques*, dit Mezerai, *fut tué Givry, le plus accompli Cavalier qui fût à la Cour, soit pour son heroïque vaillance, soit pour les connoissances qu'il avoit des belles Lettres, soit pour l'esprit & pour la galanterie. Un desespoir amoureux conçu de l'infidelité d'une Princesse, le jetta si souvent dans les perils qu'il y demeura comme il le souhaitoit.* Cette *Princesse*, que Mezerai n'a pas voulu nommer, c'étoit Louise, fille de Henri Duc de Guise, assassiné aux Etats de Blois en 1588, par ordre du Roi. Elle épousa François de Bourbon, Prince de Conti, & mourut en 1631.

(4) Gaspard de Coligny, Maréchal de France, mort en 1646.

rêchal de la Meilleraye (1) avoit une ardeur fort propre à presser un siége, & un grand emportement dans les combats de campagne. La Valeur du Marêchal de Rantzau (2) étoit admirable pour les grandes actions; elle a pû sauver une province, elle a pû sauver une armée: mais on eût dit qu'elle tenoit au dessous d'elle les périls communs, à la voir si nonchalante pour les petites & fréquentes occasions où le service ordinaire se faisoit. Celle du Marêchal de Gassion (3), plus vive & plus agissante, pouvoit être utile à tous les momens; il n'y avoit point de jour qu'elle ne donnât à nos troupes quelque avantage sur les ennemis. Il est vrai qu'on la voyoit moins libre à la vûë d'une grosse affaire. Ce Marêchal si avanturier pour les partis, si brusque à charger les arriere-gardes, craignoit un engagement entier; occupé de la pensée des évenemens, lors qu'il faloit agir plûtôt que penser.

Quelquefois nous donnons tout aux qua-

(1) Charles de la Porte, Duc de la Meilleraye, Marêchal de France, mort en 1664.

(2) Josias, Comte de Rantzau, de l'illustre Maison de Rantzau dans le Duché de Holstein, Ma-

qualités, sans avoir égard à ce que l'humeur y mêle du sien. Quelquefois nous donnons trop à l'humeur, & ne considerons pas assez le fond des qualités. La réverie de Monsieur de Turenne, son esprit retiré en lui-même, plein de ses projets & de sa conduite, l'ont fait passer pour timide, irrésolu, incertain; quoi qu'il donnât une bataille avec autant de facilité que Monsieur de Gassion alloit à une escarmouche. Et le naturel ardent de Monsieur le Prince l'a fait croire impétueux dans les combats; lui qui se posséde mieux dans la chaleur de l'action qu'homme du monde; lui qui avoit plus de présence d'esprit à Lens, à Fribourg, à Nortlingue & à Senef, qu'il n'en auroit eu peut-être dans son cabinet.

Après un si long discours sur la connoissance des hommes, je dirai que nos Historiens ne nous en donnent pas assez, faute d'application, ou de discernement pour les bien connoître. Ils ont crû qu'un

Marêchal de France, mort en 1650.

(3) Jean de Gassion, Marêchal de France, mort en 1647, d'une blessure qu'il reçut au siege de Lens.

qu'un recit exact des évenemens suffisoit pour nous instruire, sans considerer que les affaires se font par des hommes que la passion emporte plus souvent que la politique ne les conduit. La prudence gouverne les sages, mais il en est peu; & les plus sages ne le sont pas en tout tems: la passion fait agir presque tout le monde, & presque toûjours.

Dans les Républiques, où les maximes du vrai interêt devroient être mieux suivies, on voit la plûpart des choses se faire par un esprit de faction, & toute faction est passionnée: la passion se trouve par tout, le zéle des plus gens de bien n'en est pas exemt. L'animosité de Caton contre César, & la fureur de Ciceron contre Antoine, n'ont guere moins servi à ruïner la liberté, que l'ambition de ceux qui ont établi la Tyrannie. L'opposition du Prince Maurice & de Barneveld, également, mais diversement zélés pour le bien de la Hollande, ont failli à la perdre lors qu'elle n'avoit plus rien à craindre des Espagnols. Le Prince la vouloit puissante au dehors: Barneveld la vouloit libre au dedans. Le premier la mettoit en état de faire tête à un Roi d'Espagne: le

second songeoit à l'assûrer contre un Prince d'Orange. Il en coûta la vie à Barneveld; &, ce qui arrive assez souvent, on vit périr par le peuple même, les partisans de la liberté.

Je passe des observations sur l'Histoire, à des réflexions sur la Politique: on me le pardonnera peut-être; en tout cas je me satisferai moi-même.

Dans les commencemens d'une République, l'amour de la Liberté fait la premiere vertu des citoyens, & la jalousie qu'elle inspire établit la principale politique de l'État. Lassés que sont les hommes des peines, des embarras, des périls qu'il faut essuyer pour vivre toûjours dans l'indépendance, ils suivent quelque ambitieux qui leur plaît, & tombent aisément d'une liberté fâcheuse dans une agréable sujetion. Il me souvient d'avoir dit souvent en Hollande, & au Pensionnaire même (1), qu'on se mécomptoit sur le naturel des Hollandois. On se persuade que les Hollandois aiment la liberté, & ils haïssent seulement l'oppression. Il y a chez eux peu de fierté dans les ames: & la fierté de l'ame fait les véritables Ré-

(1) Mr. de Wit.

Républiquains. Ils appréhenderoient un Prince avare, capable de prendre leur bien; un Prince violent qui pourroit leur faire des outrages: mais ils s'accommodent de la qualité de Prince avec plaisir. S'ils aiment la République, c'est pour l'interêt de leur trafic, plus que par une satisfaction qu'il ayent d'être libres. Les Magistrats aiment leur indépendance, pour gouverner des gens qui dépendent d'eux: le Peuple reconnoît plus aisément l'autorité du Prince que celle des Magistrats. Lors qu'un Prince d'Orange a voulu surprendre Amsterdam, tout s'est déclaré pour les Bourguemestres; mais ç'a été plûtôt par la haine de la violence, que par l'amour de la liberté. Quand un autre s'oppose à la Paix (1), après une longue guerre, la Paix se fait malgré lui: mais elle se fait par le sentiment de la misere présente; & la considération naturelle qu'on a pour lui, n'est que suspenduë, non pas ruïnée. Ces coups extraordinaires étant passés, on revient au Prince d'Orange. Les Républiquains ont le déplaisir de voir reprendre au peuple ses premiéres affections, & ils appréhendoient la domination, sans oser paroître jaloux de la liberté.

(1) La Paix de Nimegue.

Dans le tems que le Prince d'Orange n'avoit ni charge, ni gouvernement; dans le tems qu'il n'avoit de crédit que par son nom, le Pensionnaire & Monsieur de Noortwik, étoient les seuls qui osassent prononcer hardiment le mot de RE'PUBLIQUE à la Haye. La Maison d'Orange avoit assez d'autres ennemis: mais ces ennemis parloient toûjours des Etats avec des expressions générales qui n'expliquoient point la constitution du gouvernement.

La Hollande, dit Grotius, est une République faite par hazard, qui se maintient par la crainte qu'on a des Espagnols: *Respublica casu facta, quam metus Hispanorum continet.* L'appréhension que donnent les François aujourd'hui, fait le même effet; & la nécessité d'une bonne intelligence unit le Prince aux Etats, les Etats au Prince. Mais à juger des choses par elles-mêmes, la Hollande n'est ni libre, ni assujettie. C'est un gouvernement composé de piéces fort mal liées, où le pouvoir du Prince & la liberté des Citoyens ont également besoin de machines pour se conserver.

Ve-

Venons maintenant à ce qui regarde les Cours, & faisons réflexion sur les effets que les passions y produisent.

En quelle Cour les femmes n'ont-elles pas eu du crédit, & en quelles intrigues ne sont-elles pas entrées? Que n'a point fait la Princesse d'Eboli sous Philippe II; tout prudent & tout politique qu'il étoit? Les Dames n'ont-elles pas retiré Henri le Grand d'une guerre avantageusement commencée; & ne lui en faisoient-elles pas entreprendre une incertaine & périlleuse, lors qu'il fut tué? Les piques du Cardinal de Richelieu & du Duc de Buckingham pour une Suscription de Lettre, ont armé l'Angleterre contre la France. Madame de Chevreuse a remué cent machines dedans & dehors le Royaume. Et que n'a point fait la Comtesse de Carlisle? n'animoit-elle pas du fond de White-Hall toutes les factions de Westminster (1)?

C'est une consolation pour nous, de trouver nos foibles en ceux qui ont l'autorité de nous gouverner; & une grande douceur à ceux qui sont distingués par la puissance, d'être faits comme nous pour les plaisirs.

RE-

(1) Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, sur l'année 1676.

REFLEXIONS SUR NOS TRADUCTEURS.

LEs ouvrages de nos Traducteurs sont estimés généralement de tout le monde. Ce n'est pas qu'une fidélité fort exacte fasse la recommandation de nôtre Ablancourt: mais il faut admirer la force admirable de son expression, où il n'y a ni rudesse, ni obscurité. Vous n'y trouverez pas un terme à desirer pour la netteté du sens; rien à rejetter; rien qui nous choque, ou qui nous dégoûte. Chaque mot y est mesuré pour la justesse des périodes, sans que le stile en paroisse moins naturel; & cependant une syllabe de plus ou de moins, ruïneroit je ne sai quelle harmonie qui plaît autant à l'oreille que celle des vers. Mais, à mon avis, il a l'obligation de ces avantages au discours des Anciens qui régle le sien: car si-tôt qu'il revient de leur génie au sien propre,

comme

comme dans ses Préfaces & dans ses Lettres, il perd la meilleure partie de toutes ces beautés; & un Auteur admirable tant qu'il est animé de l'esprit des Grecs & des Latins, devient un Ecrivain médiocre, quand il n'est soûtenu que de lui-même. C'est ce qui arrive à la plûpart de nos Traducteurs; de quoi ils me paroissent convaincus, pour sentir les premiers leur stérilité. Et en effet, celui qui met son mérite à faire valoir les pensées des autres, n'a pas grande confiance de pouvoir se rendre recommendable par les siennes: mais le public lui est infiniment obligé du travail qu'il se donne pour apporter des richesses étrangeres où les naturelles ne suffisent pas. Je ne suis pas de l'humeur d'un homme de qualité que je connois, ennemi déclaré de toutes les Versions. C'est un Espagnol savant & spirituel (1), qui ne sauroit souffrir qu'on rende communes aux paresseux les choses qu'il a apprises chez les anciens avec de la peine.

Pour moi, outre que je profite en mille

(1) Don Antonio de Cordouë, Favori de Don Juan, & Lieutenant Général de la Cavalerie Espagnole en Flandres.

mille endroits des recherches laborieuses des Traducteurs, j'aime que la connoissance de l'Antiquité devienne plus générale; & je prens plaisir à voir admirer ses Auteurs par les mêmes gens qui nous eussent traités de pédans, si nous les avions nommés quand ils ne les entendoient pas. Je mêle donc ma reconnoissance à celle du public; mais je ne donne pas mon estime, & puis être fort libéral de loüanges pour la traduction, que j'en serai fort avare pour le génie de son Auteur. Je puis estimer beaucoup les versions d'Ablancourt, de Vaugelas, de Du Ryer, de Charpentier, & de beaucoup d'autres, sans faire grand cas de leur esprit, s'il n'a paru par des ouvrages qui viennent d'eux-mêmes.

Nous avons les Versions de deux Poëmes Latins en vers François, qui méritent d'être considérées autant pour leur beauté que pour la difficulté de l'entreprise. Celle de Brebeuf a été généralement estimée, & je ne suis ni assez chagrin, ni assez sévére pour m'opposer à une si favorable approbation. J'observerai néanmoins qu'il a poussé la fougue de Lucain en nôtre langue plus loin qu'elle ne

ne va dans la ſienne; & que par l'effort qu'il a fait pour égaler l'ardeur de ce Poëte, il s'eſt allumé lui-même, ſi on peut parler ainſi, beaucoup davantage. Voila ce qui arrive à Brebeuf aſſez ſouvent: mais il ſe relâche quelquefois; & quand Lucain rencontre heureuſement la véritable beauté d'une penſée, le Traducteur demeure beaucoup au deſſous; comme s'il vouloit paroître facile & naturel où il lui ſeroit permis d'employer toute ſa force. Vous remarquerez cent fois la vérité de ma premiere obſervation; & la ſeconde ne vous paroîtra pas moins juſte en quelques endroits: par exemple, pour rendre,

Victrix cauſa Diis placuit, ſed victa Catoni;

Brebeuf a dit ſeulement,

Les Dieux ſervent Céſar, & Caton ſuit Pompée.

C'eſt

(1) Je rapporterai ici le paſſage entier de Lucain, Livre I. ℣. 125--128; avec la Traduction de Brebeuf.

Nec quenquam jam ferre poteſt, Cæſarve priorem
Pompeiuſve parem. quis juſtius induit arma,
Scire nefas: magno ſe judice quiſque tuetur:
Victrix cauſa Deis placuit, ſed victa Catoni.

Bref,

C'eſt une expreſſion baſſe qui ne répond pas à la nobleſſe de la Latine; outre que c'eſt mal entrer dans le ſens de l'Auteur: car Lucain qui a l'eſprit tout rempli de la vertu de Caton, le veut élever au deſſus des Dieux dans l'oppoſition des ſentimens ſur le mérite de la cauſe; & Brebeuf tourne une image noble de Caton, élevé au deſſus des Dieux, en celle de Caton aſſujetti à Pompée (1).

Quant à Segrais, il demeure par tout bien au deſſous de Virgile; ce qu'il avouë lui-même aiſément; car il ſeroit fort extraordinaire qu'on pût rendre une traduction égale à un ſi excellent original. D'ailleurs, un des plus grands avantages du Poëte, conſiſte dans la beauté de l'Expreſſion: ce qu'il n'eſt pas poſſible d'égaler dans nôtre langue, puis que jamais on n'a ſû le faire dans la ſienne. Segrais doit ſe contenter d'avoir mieux trou-

Bref, dans cette fierté, que leur gloire a fait naître,
L'un ne veut point d'égal, & l'autre point de maître,
De ſi hauts partiſans s'arment pour chacun d'eux,
Qu'on ne ſait qui deffendre, ou qui blâmer des deux,
Qui des deux a tiré plus juſtement l'épée,
Les Dieux ſervent Ceſar, mais Caton ſuit Pompée.

trouvé le génie de Virgile, que pas un de nos Auteurs ; & quelques graces qu'ait perdu l'ENEIDE entre ses mains, j'ose dire qu'il surpasse de bien loin tous ces Poëmes que nos François ont mis au jour avec plus de confiance que de succès.

La grande application de Segrais à connoître l'Esprit du Poëte paroît dans la Préface, autant que dans la Version ; & il me semble qu'il a bien réüssi à juger de tout, excepté des caractéres. En cela je ne puis être de son sentiment ; & il me pardonnera si pour avoir été dégoûté mille fois de son Héros, je ne perds pas l'occasion de parler ici du peu de mérite du bon Enée.

Quoi que les Conquerans ayent ordinairement plus de soin de faire exécuter leurs ordres sur la terre, que d'observer religieusement ceux du Ciel ; comme l'Italie étoit promise à ce Troyen par les Dieux, c'est avec raison que Virgile lui a donné un grand assujettissement à leurs volontés : mais quand il nous le dépeint si dévot, il doit lui attribuer une Dévotion pleine de confiance, qui s'accommode avec le tempérament des Héros, non pas un sentiment de Religion scrupuleux ; qui

qui ne subsiste jamais avec la véritable valeur. Un Général qui croyoit bien en ses Dieux, devoit augmenter la grandeur de son courage par l'esperance de leur secours : sa condition étoit malheureuse, s'il n'y savoit croire qu'avec une superstition qui lui ôtoit le naturel usage de son entendement & de son cœur. C'est ce qui arriva au pauvre Nicias, qui perdit l'Armée des Athéniens, & se perdit lui-même, par la crédule & superstitieuse opinion qu'il eut du courroux des Dieux. Il n'en est pas ainsi du Grand Alexandre. Il se croyoit fils de Jupiter pour entreprendre des choses plus extraordinaires. Scipion qui feint ou qui pense avoir un commerce avec les Dieux, en tire avantage pour relever sa République, & pour abattre celle des Carthaginois. Faut-il que le fils de Venus, assûré par Jupiter de son bonheur & de sa gloire future, n'ait de piété que pour craindre les dangers, & pour se défier du succès de toutes ses entreprises ? Segrais, là-dessus, défend une cause qui lui fait de la peine ; & il a tant d'affection pour son Héros, qu'il aime mieux ne pas exprimer le sens de Virgile dans toute sa

 force,

force, que de découvrir nettement les frayeurs honteuses du pauvre Enée.

Extemplò Æneæ solvuntur frigore membra.
Ingemit, & duplices tendens ad sidera palmas,
Talia voce refert: O terque quaterque beati,
Queis ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis,
Contigit oppetere (1)!

J'avouë que ces sortes de saisissemens se font en nous malgré nous-mêmes, par un défaut du tempérament: mais puis que Virgile pouvoit former celui d'Enée à sa fantaisie, je m'étonne qu'il lui en ait donné un susceptible de cette frayeur. On fait honneur aux Philosophes des vices de complexion, quand ils savent les corriger par la sagesse. Socrate avouë aisément de méchantes inclinations que la Philosophie lui a fait vaincre. Mais la nature doit être toute belle dans les Héros; & si par une nécessité de la condition humaine, il faut qu'elle péche en quelque chose, leur raison

(1) VIRGIL. *Æneïd. Lib.* I. ℣. 96--100. Voici la Traduction de Segrais:

Enée en est surpris, il leve au Ciel les yeux,
Et déplore, en ces mots, son sort injurieux,

son est employée à moderer des transports, non pas à surmonter des foiblesses. Souvent même leurs impulsions ont quelque chose de divin qui est au dessus de la raison. Ce qu'on appelle *Déréglement* dans les autres, n'est en eux qu'une pleine liberté, où leur ame se déploye dans toute son étenduë. On fait de leur impétuosité cette vertu héroïque qui emporte nôtre admiration sans reconnoître nôtre jugement. Mais les passions basses les deshonorent, & si l'amitié exige quelquefois d'eux les craintes & les douleurs, (ce qu'on voit d'Achille pour Patrocle, & d'Alexandre pour Ephestion), il ne leur est pas permis dans leurs propres dangers, & dans leurs malheurs particuliers, ni de faire voir la même peur, ni de faire entendre les mêmes plaintes. Or Enée fait craindre & pleurer sur tout ce qui le regarde. Il est vrai qu'il fait la même chose pour ses amis; mais on doit moins l'attribuer à une passion noble & généreuse,

O trois & quatre fois Mort bien-heureuse & belle,
La Mort de ces Troyens, qui d'une ardeur fidelle
Combattant près des murs de leur triste Cité
Aux yeux de leurs parens perdirent la clarté!

reuſe, qu'à une ſource inépuiſable d'appréhenſions & de pleurs, qui lui en fournit naturellement pour lui & pour les autres.

Extemplò Æneæ ſolvuntur frigore membra.
Ingemit, &, duplices tendens ad ſidera palmas.

Saiſi qu'il eſt de ce froid par tous les membres, le premier ſigne de vie qu'il donne, c'eſt de gémir: puis il tend les mains au Ciel; & apparemment il imploreroit ſon aſſiſtance, ſi l'état où il eſt lui laiſſoit la force d'élever ſon eſprit aux Dieux, & d'avoir quelque attention à la priere. Son ame qui ne peut être appliquée à quoi que ce ſoit, s'abandonne aux lamentations; & ſemblable à ces veuves déſolées qui voudroient être mortes, diſent-elles, avec leurs maris au premier embarras qui leur ſurvient, le pauvre Enée regrette de n'avoir pas péri devant Troye avec Hector, & tient bienheureux ceux qui ont laiſſé leurs os au ſein d'une ſi douce & ſi chere terre. Un autre croira que c'eſt pour envier leur bonheur; je ſuis perſuadé que c'eſt par la crainte du péril qui le menace.

Vous remarquerez encore que toutes ces lamentations commencent preſque auſſi-tôt que la Tempête. Les vents ſoufflent impétueuſement, l'air s'obſcurcit, il tonne, il éclaire, les vagues deviennent groſſes & furieuſes: voilà ce qui arrive dans tous les orages. Il n'y a juſques là ni mât qui ſe rompe, ni voiles qui ſe déchirent, ni rames briſées, ni gouvernail perdu, ni ouverture par où l'eau puiſſe entrer dans le navire; & c'étoit-là du moins qu'il faloit attendre à ſe déſoler. Car il y a mille jeunes garçons en Angleterre, & autant de femmes en Hollande, qui s'étonnent à peine où le Héros témoigne ſon deſeſpoir.

Je trouve une choſe remarquable dans l'ENÉIDE, c'eſt que les Dieux abandonnent à Enée toutes les matieres de pleurs. Qu'il compte la deſtruction de Troye ſi pitoyablement qu'il lui plaira, ils ne ſe mêleront pas de régler ſes larmes: mais ſi-tôt qu'il y a une grande réſolution à prendre, ou une exécution difficile à faire, ils ne ſe fient ni à ſa capacité, ni à ſon courage, & ils font preſque toûjours ce qu'ailleurs les grands-hommes ont accoûtumé d'entreprendre

& d'executer. Je sai combien l'intervention des Dieux est nécessaire au Poëme Epique : mais cela n'empêche pas qu'on ne dût laisser plus de choses à la vertu du Héros. Car si le Héros est trop confiant, qui au mépris des Dieux veut tout fonder sur lui-même ; le Dieu est trop secourable, qui pour faire tout, anéantit le mérite du Héros.

Personne n'a mieux entendu que Longin cette économie délicate de l'assistance du Ciel, & de la vertu des grands-hommes. „ Ajax, dit-il, se trouvant „ dans un combat de nuit effroyable, „ ne demande pas à Jupiter qu'il le sauve du danger où il se rencontre ; ce„ la seroit indigne de lui : il ne demande „ pas qu'il lui donne des forces surnatu„ relles pour vaincre avec sûreté ; il au„ roit trop peu de part à la victoire : il „ demande seulement de la lumiere, afin „ de pouvoir discerner les ennemis, & „ d'exercer contre eux sa propre vaillan„ ce : *da lucem ut videam* (1).

Le plus grand défaut de la PHARSALE, c'est de n'être proprement qu'une Histoire en vers, où des hommes illustres

(1) LONGIN, *Traité du Sublime*, Chap. 8.

font presque tout par des moyens purement humains. Pétrone l'en blâme avec raison, & remarque judicieusement que *per ambages Deorumque ministeria & fabulosum sententiarum tormentum præcipitandus est liber spiritus, ut potius furentis animi vaticinatio appareat, quam religiosæ orationis sub testibus fides.* Mais l'ENEÏDE est une fable éternelle, où l'on introduit les Dieux pour conduire & pour executer toutes choses. Quant au bon Enée, il ne se mêle guere des desseins importans & glorieux : il lui suffit de ne pas manquer aux offices d'une ame pieuse, tendre & pitoyable. Il porte son pere sur ses épaules ; il regrette sa chere Creüse conjugalement ; il fait enterrer sa Nourrice ; & dresse un bûcher à son Pilote, en répandant mille larmes.

C'étoit un pauvre Héros dans le Paganisme, qui pourroit être un grand Saint chez les Chrétiens ; fort propre à nous donner des miracles, & plus digne Fondateur d'un Ordre que d'un Etat. A le considerer par les sentimens de religion, je puis révérer sa sainteté ; si j'en veux juger par ceux de sa gloire, je ne saurois souffrir un conquerant qui ne four-

 nit

nit de lui que des larmes aux malheurs, & des craintes à tous les périls qui se présentent; je ne puis souffrir qu'on le rende maître d'un si beau Pays que l'Italie, avec des qualités qui lui convenoient mieux pour perdre le sien, que pour en conquerir un autre.

Virgile étoit sans doute bien pitoyable. A mon avis, il ne fait plaindre les desolés Troyens de tant de malheurs, que par une douceur secrette qu'il trouvoit à s'attendrir. S'il n'eût été de ce temperament-là, il n'eût pas donné tant d'amour au bon Enée pour sa chere terre; car les Héros se défont aisément du souvenir de leur pays chez les nations où ils doivent exécuter de grandes choses. Leur ame toute tournée à la Gloire, ne garde aucun sentiment pour ces petites douceurs. Il faloit donc que les Troyens se lamentassent moins de leur misére. Des gens de guerre, qui veulent exciter nôtre pitié pour leur infortune, n'inspirent que du mépris pour leur foiblesse: mais Enée particulierement devoit être occupé de son grand dessein, & détourner ses pensées de ce qu'il avoit souffert, sur l'établissement qu'il alloit faire. Ce qui alloit fon-

der la grandeur & la vertu des Romains, devoit avoir une élevation & une magnanimité digne d'eux.

Aux autres choses, Segrais ne sauroit donner trop de louanges à l'ENEIDE; & peut-être que je suis touché du quatriéme & du sixiéme Livre, autant que lui-même. Pour les caractéres, j'avouë qu'ils ne me plaisent pas, & je trouve ceux d'Homere aussi animés, que ceux de Virgile fades & dégoûtans.

En effet, il n'y a point d'ame qui ne se sente élevée par l'impression que fait sur elle le caractére d'Achille. Il n'y en a point à qui le courage impétueux d'Ajax ne donne quelque mouvement d'impatience. Il n'y en a point qui ne s'anime & ne s'excite par la valeur de Diomede. Il n'y a personne à qui le rang & la gravité d'Agamemnon n'imprime quelque respect; qui n'ait de la vénération pour la longue expérience & pour la sagesse de Nestor; à qui l'industrie avisée du fin & ingénieux Ulysse n'éveille l'esprit. La valeur infortunée d'Hector le fait plaindre de tout le monde: la condition misérable du vieux Roi Priam touche l'ame la plus dure; & quoi que la beauté ait com-

me un privilege ſecret de ſe concilier les affections, celle de Pâris, celle d'Heléne n'attirent que de l'indignation, quand on conſidere le ſang qu'elles font verſer, & les funeſtes malheurs dont elles ſont cauſe. De quelque façon que ce ſoit, tout anime dans Homere, tout émeut : mais dans Virgile, qui peut ne s'ennuyer pas avec le bon Enée & ſon cher Achate? Si vous exceptez Niſus & Euryalus, (qui à la vérité vous intereſſent dans toutes leurs avantures,) vous languïrez de néceſſité avec tous les autres; avec un Ilionée, un Sergeſte, Mneſtée, Cloante, Gias, & le reſte de ces hommes communs qui accompagnent un Chef médiocre.

Jugez par-là combien nous devons admirer la Poëſie de Virgile, puis que malgré la vertu des Héros d'Homere, & le peu de mérite des ſiens, les meilleurs Critiques ne trouvent pas qu'il lui ſoit inferieur.



SUR

LES TRAGEDIES.

J'AVOUE que nous excellons aux Ouvrages de Théatre, & je ne croirai point flater Corneille, quand je donnerai l'avantage à beaucoup de ſes Tragédies ſur celles de l'Antiquité. Je ſai que les Anciens Tragiques ont eu des admirateurs dans tous les tems; mais je ne ſai pas ſi cette ſublimité, dont on parle, eſt trop bien fondée. Pour croire que Sophocle & Euripide ſont auſſi admirables qu'on nous le dit, il faut s'imaginer bien plus de choſes de leurs ouvrages, qu'on n'en peut connoître par des traductions; & ſelon mon ſentiment, les Termes & la Diction doivent avoir une part conſiderable à la beauté de leurs Tragédies.

Il me ſemble voir au travers des louanges que leur donnent leurs plus renommés partiſans, que la grandeur, la magnificence, & la dignité ſur tout, leur étoient des choſes fort peu connuës: c'é-

toient de beaux esprits resserrés dans le ménage d'une petite République, à qui une liberté nécessiteuse tenoit lieu de toutes choses. Que s'ils étoient obligés de représenter la Majesté d'un grand Roi, ils entroient mal dans une grandeur inconnuë, pour ne voir que des objets bas & grossiers, où leurs sens étoient comme asujettis.

Il est vrai que les mêmes esprits dégoûtés de ces objets, s'élevoient quelquefois au sublime & au merveilleux; mais alors ils faisoient entrer tant de Dieux & de Déesses dans leurs Tragédies, qu'on n'y reconnoissoit presque rien d'humain. Ce qui étoit grand, étoit fabuleux; ce qui étoit naturel, étoit pauvre & misérable. Chez Corneille la grandeur se connoît par elle-même. Les figures qu'il employe sont dignes d'elle, quand il veut la parer de quelque ornement; mais d'ordinaire il néglige ces vains dehors: il ne va point chercher dans les Cieux, de quoi faire valoir ce qui est assez considérable sur la terre; il lui suffit de bien entrer dans les choses, & la pleine image qu'il en donne, fait la véritable impression qu'aiment à recevoir les personnes de bon sens.

En

En effet, la nature est admirable par tout; & quand on a recours à cet éclat étranger, dont on pense embellir les objets, c'est souvent une confession tacite qu'on n'en connoît pas la propriété. De là viennent la plûpart de nos figures & de nos Comparaisons, que je ne puis approuver si elles ne sont rares, tout-à-fait nobles & tout-à-fait justes: autrement, c'est chercher par adresse une diversion pour se dérober aux choses que l'on ne sait pas connoître. Quelque beauté cependant que puissent avoir les Comparaisons, elles conviennent beaucoup plus au Poëme épique qu'à la Tragédie: dans le Poëme épique, l'esprit cherche à se plaire hors de son sujet; dans la Tragédie, l'ame pleine de sentimens, & possédée de passions, se tourne mal-aisément au simple éclat d'une ressemblance.

Ramenons nôtre discours à ces Anciens, dont il s'est insensiblement éloigné; & cherchant à leur faire justice, confessons qu'ils ont beaucoup mieux réussi à exprimer les qualités de leurs Héros, qu'à dépeindre la magnificence des grands Rois. Une idée confuse des grandeurs de Babylone, avoit gâté plûtôt

qu'é-

qu'élevé leur imagination; mais leur esprit ne pouvoit pas s'abuser sur la force, la constance, la justice & la sagesse, dont ils avoient tous les jours des exemples devant les yeux. Leurs sens dégagés du faste dans une République médiocre, laissoient leur raison plus libre à considerer les hommes par eux-mêmes.

Ainsi, rien ne les détournoit d'étudier la nature humaine, de s'appliquer à la connoissance des vices & des vertus, des inclinations & des génies. C'est par là qu'ils ont appris à former si bien les caractéres, qu'on n'en sauroit desirer de plus justes, selon le tems où ils ont vécu, si on se contente de connoître les personnes par leurs actions.

Corneille a crû que ce n'étoit pas assez de les faire agir, il est allé au fond de leur ame chercher le principe de leurs actions; il est descendu dans leur cœur pour y voir former les passions, & y découvrir ce qu'il y a de plus caché dans leurs mouvemens. Quant aux Anciens Tragiques, ou ils négligent les Passions, pour être attachés à représenter exactement ce qui se passe; ou ils font les Discoureurs au milieu des perturbations mê-

mes.

mes, & vous disent des sentences, quand vous attendez du trouble & du desespoir.

Corneille ne dérobe rien de ce qui se passe: il met en vûë toute l'action, autant que le peut souffrir la bienséance: mais aussi donne-t-il au sentiment tout ce qu'il exige; conduisant la nature sans la gêner, ni l'abandonner à elle-même. Il a ôté du Théatre des Anciens, ce qu'il y avoit de barbare. Il a adouci l'horreur de leur scene par quelques tendresses d'Amour judicieusement dispensées: mais il n'a pas eu moins de soin de conserver aux sujets Tragiques nôtre Crainte & nôtre Pitié, sans détourner l'ame des véritables passions qu'elle y doit sentir, à de petits soûpirs ennuyeux, qui pour être cent fois variés, sont toûjours les mêmes.

Quelques loüanges que je donne à cet excellent Auteur, je ne dirai pas que ses Piéces soient les seules qui méritent de l'applaudissement sur nôtre Théatre. Nous avons été touchés de MARIANE, de SOPHONISBE, d'ALCIONE'E, de VENCESLAS, de STILICON, d'ANDROMAQUE, de BRITANNICUS (1),

cus (1), & de plusieurs autres, à qui je ne prétens rien ôter de leur beauté pour ne les nommer pas.

J'évite autant que je puis d'être ennuyeux, & il me suffira de dire qu'aucune Nation ne sauroit disputer à la nôtre, l'avantage d'exceller aux Tragédies. Pour celles des Italiens, elles ne valent pas la peine qu'on en parle; les nommer seulement est assez pour inspirer de l'ennui. Leur FESTIN DE PIERRE feroit mourir de langueur un homme assez patient, & je ne l'ai jamais vû sans souhaiter que l'Auteur de la Piéce fût foudroyé avec son Athée.

Il y a de vieilles Tragédies Angloises (2), où il faudroit, à la vérité, retrancher beaucoup de choses: mais avec ce retranchement, on pourroit les rendre tout-à-fait belles. En toutes les autres de ce tems-là, vous ne voyez qu'une matiere informe & mal digerée, un amas d'événemens confus, sans consideration des lieux, ni des tems, sans aucun égard à la bienséance.

(1) Tristan est l'Auteur de la MARIANE; Mairet, de la SOPHONISBE; Du Ryer, de l'ALCIONE'E; Rotrou, du VENCESLAS; Corneille le Jeune du STILICON; Racine, de l'ANDROMAQUE, & du BRITANNICUS.

séance. Les yeux avides de la cruauté du spectacle y veulent voir des meurtres & des corps sanglants. En sauver l'horreur par des recits, comme on fait en France, c'est dérober à la vûë du peuple ce qui le touche le plus.

Les honnêtes-gens desapprouvent une coûtume établie par un sentiment peut-être assez inhumain; mais une vieille habitude, ou le goût de la Nation en général, l'emporte sur la délicatesse des particuliers. Mourir, est si peu de chose aux Anglois, qu'il faudroit, pour les toucher, des images plus funestes que la Mort même. De là vient que nous leur reprochons assez justement de donner trop à leurs sens sur le Théatre. Il nous faut souffrir aussi le reproche qu'ils nous font de passer dans l'autre extrémité, quand nous admirons chez nous des Tragédies par de petites douceurs qui ne font pas une impression assez forte sur les esprits. Tantôt peu satisfaits dans nos cœurs d'une tendresse mal formée, nous cherchons dans l'action des Comédiens à nous émouvoir

(2) Comme le CATILINA, & le SEJAN de Ben. Johnson, &c.

voir encore : tantôt nous voulons que l'Acteur, plus transporté que le Poëte, prête de la fureur & du desespoir à une agitation médiocre, à une douleur trop commune. En effet, ce qui doit être tendre, n'est souvent que doux : ce qui doit former la pitié, fait à peine la tendresse : l'émotion tient lieu du saisissement, l'étonnement de l'horreur. Il manque à nos sentimens quelque chose d'assez profond : les passions à demi-touchées n'excitent en nos ames que des mouvemens imparfaits, qui ne savent ni les laisser dans leur assiette, ni les enlever hors d'elles-mêmes.



SUR

NOS COMEDIES,

Excepté celles de Moliere, où l'on trouve le vrai esprit de la Comedie : & sur la COMEDIE ESPAGNOLE.

POUR la Comédie, qui doit être la Représentation de la vie ordinaire, nous

nous l'avons tournée tout-à-fait sur la Galanterie, à l'exemple des Espagnols ; sans considerer que les Anciens s'étoient attachés à représenter la vie humaine selon la diversité des humeurs, & que les Espagnols, pour suivre leur propre génie, n'avoient dépeint que la seule vie de Madrid dans leurs intrigues, & leurs avantures.

J'avouë que cette sorte d'ouvrages auroit pû avoir dans l'Antiquité un air noble, & je ne sai quoi de plus galant ; mais c'étoit plûtôt le défaut de ces siécles-là, que la faute des Auteurs. Aujourd'hui la plûpart de nos Poëtes savent aussi peu ce qui est des Mœurs, qu'on savoit en ces tems-là ce qui est de la Galanterie. Vous diriez qu'il n'y a plus d'avares, de prodigues, d'humeurs douces & accommodées à la société, de naturels chagrins & austéres. Comme si la nature étoit changée, & que les hommes se fussent défaits de ces divers sentimens, on les représente tous sous un même caractére ; dont je ne sai point la raison, si ce n'est que les femmes ayent trouvé dans ce siécle-ci qu'il ne doit plus y avoir au monde que des galans.

Nous avouërons bien que les esprits de

de Madrid ſont plus fertiles en inventions que les nôtres ; & c'eſt ce qui nous a fait tirer d'eux la plûpart de nos Sujets, leſquels nous avons remplis de tendreſſes & de diſcours amoureux, & où nous avons mis plus de régularité & de vraiſemblance. La raiſon en eſt, qu'en Eſpagne où les femmes ne ſe laiſſent preſque jamais voir, l'imagination du Poëte ſe conſomme aux moyens ingénieux de faire trouver les Amans en même lieu; & en France, où la liberté du commerce eſt établie, la grande délicateſſe de l'Auteur eſt employée dans la tendre & amoureuſe expreſſion des ſentimens.

Une femme de qualité Eſpagnole (1) liſoit, il n'y a pas longtems, le Roman de CLEOPATRE ; & comme après un long recit d'avantures, elle eut tombé ſur une converſation délicate d'un amant & d'une amante également paſſionnés ; *Que d'eſprit mal employé*, dit-elle ; *à quoi bon tous ces beaux diſcours, quand ils ſont enſemble ?*

C'eſt la plus belle réflexion que j'aye ouï faire de ma vie ; & Calprenede, quoi que François, devoit ſe ſouvenir qu'à des

(1) La Princeſſe d'Iſenghien.

des amans nez ſous un ſoleil plus chaud que celui d'Eſpagne, les paroles étoient aſſez inutiles en ces occaſions. Mais le bon ſens de cette Dame ne ſeroit pas reçu dans nos galanteries ordinaires, où il faut parler mille fois d'une paſſion qu'on n'a pas, pour la pouvoir perſuader ; & où l'on ſe voit tous les jours pour ſe plaindre, avant que de trouver une heure à finir ce faux tourment.

La Précieuſe de Moliere eſt dépeinte ridicule dans la choſe, auſſi bien que dans les termes, de ne vouloir pas *prendre le Roman par la queuë*, quand il s'agit de traiter avec des Parens l'affaire ſérieuſe d'un Mariage (1) : mais ce n'eût pas été une fauſſe délicateſſe avec un Galant d'attendre ſa déclaration, & tout ce qui vient par degrés dans le procedé d'une Galanterie,

Pour la régularité & la vraiſemblance, il ne faut pas s'étonner qu'elles ſe trouvent moins chez les Eſpagnols que chez les François. Comme toute la Galanterie des Eſpagnols eſt venuë des Maures, il y reſte je ne ſai quel goût d'Afrique,

(1) Voyez les PRECIEUSES RIDICULES de Moliere.

que, étranger des autres nations, & trop extraordinaire pour pouvoir s'accommoder à la justesse des régles. Ajoûtez qu'une vieille impression de Chevalerie errante, commune à toute l'Espagne, tourne les esprits des Cavaliers aux avantures bizarres. Les Filles de leur côté, goûtent cet air-là dès leur enfance dans les livres de Chevalerie, & dans les conversations fabuleuses des femmes qui sont auprès d'elles. Ainsi les deux sexes remplissent leur esprit des mêmes idées; & la plûpart des hommes & des femmes qui aiment, prendroient le scrupule de quelque amoureuse extravagance, pour une froideur indigne de leur passion.

Quoi que l'Amour n'ait jamais des mesures bien réglées, en quelque pays que ce soit; j'ose dire qu'il n'y a rien de fort extravagant en France, ni dans la maniere dont on le fait, ni dans les évenemens ordinaires qu'il y produit. Ce qu'on appelle une *belle passion*, a de la peine même à se sauver du ridicule; car les honnêtes-gens partagés à divers soins ne s'y abandonnent pas comme font les Espagnols dans l'inutilité de Madrid, où rien ne donne du mouvement que le seul amour.

A Paris, l'assiduité de nôtre Cour nous attache; la fonction d'une charge, ou le dessein d'un emploi nous occupe; la fortune l'emportant sur les maitresses dans un lieu où l'usage est de préferer ce qu'on se doit, à ce qu'on aime. Les femmes, qui ont à se régler là-dessus, sont elles-mêmes plus galantes que passionnées; encore se servent-elles de la galanterie pour entrer dans les intrigues. Il y en a peu que la vanité & l'interêt ne gouvernent; & c'est à qui pourra mieux se servir, elles des galans, & les galans d'elles pour arriver à leur but.

L'amour ne laisse pas de se mêler à cet esprit d'interêt; mais bien rarement il en est le maître: car la conduite que nous sommes obligés de tenir aux affaires, nous forme à quelque régularité pour les plaisirs, ou nous éloigne au moins de l'extravagance. En Espagne on ne vit que pour aimer: ce qu'on appelle AIMER en France, n'est proprement que *parler d'amour, & mêler aux sentimens de l'ambition la vanité des galanteries.*

Ces differences considerées, on ne trouvera pas étrange que la COMEDIE des Espagnols, qui n'est autre chose que

la représentation de leurs Avantures, soit aussi peu réguliere que les Avantures; & il n'y aura pas à s'étonner que la COMEDIE des François, qui ne s'éloigne guere de leur usage, conserve des égards dans la Représentation des amours, qu'ils ont ordinairement dans les amours mêmes. J'avouë que le bon sens, qui doit être de tous les pays du monde, établit certaines choses dont on ne doit se dispenser nulle part; mais il est difficile de ne pas donner beaucoup à la coûtume, puis qu'Aristote même dans sa POETIQUE a mis quelquefois la perfection en ce qu'on croyoit de mieux à Athénes, & non pas en ce qui est véritablement le plus parfait.

La Comédie n'a pas plus de privilege que les loix, qui devant toutes être fondées sur la Justice, ont néanmoins des differences particulieres selon le divers génie des peuples qui les ont faites. Et si on est obligé de conserver l'air de l'antiquité; s'il faut garder le caractére des Héros qui sont morts il y a deux mille ans, quand on les représente sur le Théatre; comment peut-on ne suivre pas les humeurs, & ne s'ajuster pas aux manieres de ceux qui vivent, lors qu'on représente

présente à leurs yeux, ce qu'ils font eux-mêmes tous les jours?

Quelque autorité cependant que se donne la coûtume, la raison sans doute a les premiers droits; mais il ne faut pas que son exactitude soit rigide: car aux choses qui vont purement à plaire, comme la Comédie, il est fâcheux de nous assujettir à un ordre trop austére, & de commencer par la gêne en des sujets où nous ne cherchons que le plaisir.

DE LA COMEDIE ITALIENNE.

VOILA ce que j'avois à dire de la Comédie Françoise, & de la Comédie Espagnole: je dirai présentement ce que je pense de l'Italienne. Je ne parlerai point de l'AMINTE, du PASTOR FIDO, de la PHILIS DE SCIRE, & des autres Comédies de cette nature

ture-là ; il faudroit connoître mieux que je ne fais les graces de la Langue Italienne. Je prétens parler seulement en ce Discours, de la Comédie qui se voit ordinairement sur le Théatre. Ce que nous voyons en France sur celui des Italiens, n'est pas proprement Comédie, puisqu'il n'y a pas un véritable plan de l'ouvrage, que le sujet n'a rien de bien lié ; qu'on n'y voit aucun caractére bien gardé, ni de composition où le beau génie soit conduit, au moins selon quelques régles de l'art. Ce n'est ici qu'une espece de concert mal formé entre plusieurs Acteurs, dont chacun fournit de soi ce qu'il juge à propos pour son personnage. C'est à le bien prendre, un ramas de *Concetti* impertinens dans la bouche des Amoureux, & de froides Bouffonneries dans celle des *Zanis* (1). Vous ne voyez de bon goût nulle part. Vous voyez un faux esprit qui régne, soit en des pensées pleines de *Cieux*, de *Soleils*, d'*Etoiles*, & d'*Elemens* ; soit dans une affectation de naïveté qui n'a rien du vrai naturel.

J'avouë que les Bouffons sont inimitables ; & de cent imitateurs que j'ai vûs, il

(1) Les Bouffons de la Comédie Italienne.

il n'y en a pas un qui soit parvenu à leur ressembler. Pour les grimaces, les postures, les mouvemens ; pour l'agilité, la disposition ; pour les changemens d'un visage qui se démonte comme il lui plaît ; je ne sai s'ils ne sont pas préferables aux Mimes & aux Pantomimes des Anciens. Il est certain qu'il faut bien aimer la méchante Plaisanterie, pour être touché de ce qu'on entend. Il faut être aussi bien grave & bien composé, pour ne rire pas de ce qu'on voit ; & ce seroit un dégoût trop affecté, de ne se plaire pas à leur action, parce qu'un homme délicat ne prendra pas de plaisir à leurs discours.

Toutes les représentations où l'esprit a peu de part, ennuyent à la fin ; mais elles ne laissent pas de surprendre, & d'être agréables quelque tems avant que de nous ennuyer. Comme la Bouffonnerie ne divertit un honnête-homme que par de petits intervalles, il faut la finir à propos, & ne pas donner le tems à l'esprit de revenir à la justesse du discours, & à l'idée du vrai naturel. Cette économie seroit à desirer dans la Comédie Italienne, où le premier dégoût est suivi d'un nouvel ennui plus lassant encore, & où la varieté

 au

au lieu de vous récréer ne vous apporte qu'une autre ſorte de langueur.

En effet, quand vous êtes las des Bouffons qui ont trop demeuré ſur le théâtre, les Amoureux paroiſſent pour vous accabler. C'eſt à mon avis le dernier ſupplice d'un homme délicat ; & on auroit plus de raiſon de préferer une promte mort à la patience de les écouter, que n'en eut le Lacédémonien de Boccalini, lors qu'il préfera le gibet à l'ennuyeuſe lecture de la *Guerre de Piſe*, dans Guichardin (1). Si quelqu'un trop amoureux de la vie, a pû eſſuyer une laſſitude ſi mortelle; au lieu de remettre ſon eſprit par quelque diverſité agréable, il ne trouve de changement que par une autre importunité, dont le Docteur le deſeſpere. Je ſai que pour bien dépeindre la ſottiſe d'un Docteur, il faut faire en ſorte qu'il tourne toutes ſes converſations ſur la Science dont il eſt poſſédé : mais que ſans jamais répondre à ce qu'on lui dit, il

(1) *Inſtantiſſimamente ſupplicò, che per tutti gl'anni della ſua vita lo condannaſſero a remare in una Galea, che lo muraſſero trà due mura, e che per miſericordia fino lo ſcorticaſſero vivo; perche il legger quei Diſcorſi ſenza fine, quei Conſigli tanto tedioſi,*

il cite mille Auteurs, & allegue mille paſſages avec une volubilité qui le met hors d'haleine, c'eſt introduire un Fou qu'on devroit mettre aux petites-maiſons, & non pas ménager à propos l'impertinence de ſon Docteur.

Pétrone a toute une autre économie dans le ridicule d'Eumolpe : la Pédanterie de Sidias eſt autrement ménagée par Théophile : le caractére de Caritides dans les FACHEUX de Moliere, eſt tout-à-fait juſte; on n'en peut rien retrancher, ſans défigurer la peinture qu'il en fait. Voila les Savans ridicules, dont la repréſentation ſeroit agréable ſur le Théatre. Mais c'eſt mal divertir un honnête-homme, que de lui donner un miſerable Docteur, que les livres ont rendu fou, & qu'on devroit enfermer ſoigneuſement, comme j'ai dit, pour dérober à la vûë du monde l'imbécilité de nôtre condition, & la miſere de nôtre nature.

C'eſt

dioſi, quelle frediſſime Concioni, fatte nella preſa d'ogni vil Colombaia, era crepacuore che ſuperava tutti gl'aculei Ingleſi, &c. BOCCAL. Ragguagli di Parnaſſo, *Cent. I. Ragg. VI.* Je ne ſais ce que Boccalini entend par *aculei Ingleſi.*

C'eſt pouſſer trop loin mes Obſervations ſur la Comédie Italienne. Et pour recueillir en peu de mots ce que j'ai aſſez étendu, je dirai qu'au lieu d'Amans agréables, vous n'avez que des Diſcoureurs d'amour affectés; au lieu de Comiques naturels, des Bouffons incomparables, mais toûjours Bouffons; au lieu de Docteurs ridicules, de pauvres Savans inſenſés. Il n'y a quaſi pas de Perſonnage qui ne ſoit outré; à la réſerve de celui du Pantalon, dont on fait le moins de cas, & le ſeul néanmoins qui ne paſſe pas la vrai-ſemblance.

La Tragédie fut le premier plaiſir de l'ancienne République; & les vieux Romains poſſedés ſeulement d'une âpre vertu, n'alloient chercher aux Théatres que des exemples qui pouvoient fortifier leur naturel, & entretenir leurs dures & auſtéres habitudes. Quand on joignit la douceur de l'eſprit pour la converſation, à la force de l'ame pour les grandes choſes, on ſe plût auſſi à la Comédie; & tantôt on cherchoit de fortes idées, tantôt on ſe divertiſſoit par les agréables.

Si-tôt que Rome vint à ſe corrompre, les Romains quitterent la Tragédie, & ſe

ſe dégoûterent de voir au théatre une image auſtére de l'ancienne vertu. Depuis ce tems-là, juſques au dernier de la République, la Comédie fut le délaſſement des grands-hommes, le divertiſſement des gens polis, & l'amuſement du peuple, ou relâché ou adouci.

Un peu devant la guerre civile, l'eſprit de la Tragédie revint animer les Romains, dans la diſpoſition ſecrete d'un génie qui les préparoit aux funeſtes révolutions qu'on vit arriver. Céſar en compoſa une, & beaucoup de gens de qualité en compoſerent auſſi. Les deſordres ceſſés ſous Auguſte, & la tranquilité bien rétablie, on chercha toutes ſortes de plaiſirs. Les Comédies recommencerent, les Pantomimes eurent leur crédit, & la Tragédie ne laiſſa pas de ſe conſerver une grande réputation. Sous le regne de Néron, Sénéque prit des idées funeſtes, qui lui firent compoſer les Tragédies qu'il nous a laiſſées. Quand la corruption fut pleine, & le vice général, les Pantomimes ruïnerent tout-à-fait la Tragédie & la Comédie: l'eſprit n'eut plus de part aux repréſentations, & la ſeule vûë chercha dans les poſtures &

les mouvemens, ce qui peut donner à l'ame des spectateurs des idées voluptueuses.

Les Italiens aujourd'hui se contentent d'être éclairés du même soleil, de respirer le même air, & d'habiter la même terre qu'ont habitée autrefois les vieux Romains: mais ils ont laissé pour les Histoires, cette vertu sévére qu'ils exerçoient, ne croyant pas avoir besoin de la Tragédie, pour s'animer à des choses dures qu'ils n'ont pas envie de pratiquer. Comme ils aiment la douceur de la vie ordinaire, & les plaisirs de la vie voluptueuse, ils ont voulu former des Représentations qui eussent du rapport avec l'une & avec l'autre; & de là est venu le mêlange de la Comédie, & de l'art des Pantomimes, que nous voyons sur le Théatre des Italiens. C'est à peu près ce qu'on peut dire des Italiens qui ont paru en France jusqu'à présent.

Tous les Acteurs de la Troupe qui joue aujourd'hui, sont généralement bons jusques aux amoureux; & pour ne leur pas faire d'injustice, non plus que de grace, je dirai que ce sont d'excellens Comédiens, qui ont de fort méchantes Comédies.

dies. Peut-être n'en sauroient-ils faire de bonnes, peut-être ont-ils raison de n'en avoir pas; & le Comte de Bristol (1) reprochant un jour à Cinthio; qu'il n'y avoit pas assez de vrai-semblance dans leurs Piéces, Cinthio répondit, que *s'il y en avoit davantage, on verroit de bons Comédiens mourir de faim avec de bonnes Comédies.*

DE
LA COMEDIE ANGLOISE.

IL n'y a point de Comédie qui se conforme plus à celle des Anciens, que l'Angloise, pour ce qui regarde les Mœurs. Ce n'est point une pure Galanterie pleine d'Avantures & de Discours amoureux, comme en Espagne & en France; c'est la Représentation de la vie ordinaire, selon

(1) George Digby, Comte de Bristol, mort en 1676.

ſon la diverſité des humeurs, & les differens caractéres des hommes. C'eſt un *Alchimiſte*, qui par les illuſions de ſon art, entretient les eſperances trompeuſes d'un vain curieux : c'eſt une perſonne *ſimple* & *crédule*, dont la ſotte facilité eſt éternellement abuſée : c'eſt quelquefois un *Politique* ridicule, grave, composé, qui ſe concerte ſur tout, myſtérieuſement ſoupçonneux, qui croit trouver des deſſeins cachés dans les plus communes intentions, qui penſe découvrir de l'artifice dans les plus innocentes actions de la vie : c'eſt un *Amant bizarre*, un *faux Brave*, un *faux Savant*; l'un avec des extravagances naturelles, les autres avec de ridicules affectations. A la vérité, ces fourberies, ces ſimplicités, cette politique, & le reſte de ces caractéres ingénieuſement formés, ſe pouſſent trop loin à nôtre avis, comme ceux qu'on voit ſur nôtre Théatre demeurent un peu languiſſans au goût des Anglois; & cela vient peut-être de ce que les Anglois penſent trop, & de ce que les François d'ordinaire ne penſent pas aſſez.

En effet, nous nous contentons des premieres images que nous donnent les objets; & pour nous arrêter aux ſimples dehors, l'apparent preſque toûjours nous tient lieu du vrai, & le facile du naturel. Sur quoi je dirai en paſſant, que ces deux dernieres qualités ſont quelquefois très-mal-à-propos confonduës. Le facile & le naturel conviennent aſſez, dans leur oppoſition à ce qui eſt dur ou forcé : mais quand il s'agit de bien entrer dans la nature des choſes, ou dans le naturel des perſonnes, on m'avouëra que ce n'eſt pas toûjours avec facilité qu'on y réüſſit. Il y a je ne ſai quoi d'intérieur, je ne ſai quoi de caché qui ſe découvriroit à nous, ſi nous ſavions approfondir les matieres davantage. Autant qu'il nous eſt malaiſé d'y entrer, autant il eſt difficile aux Anglois d'en ſortir. Ils deviennent maîtres de la choſe à quoi ils penſent, qu'ils ne le ſont pas de leur penſée. Poſſedés de leur eſprit, quand ils poſſedent leur ſujet, ils creuſent encore où il n'y a plus rien à trouver, & paſſent la juſte & naturelle idée qu'il faut avoir, par une recherche trop profonde. A la vérité, je n'ai point vû de gens de meilleur entendement que les François qui conſiderent les choſes avec attention, & les Anglois qui

qui peuvent ſe détacher de leurs trop grandes méditations, pour revenir à la facilité du diſcours & à certaine liberté d'eſprit qu'il faut poſſeder toûjours, s'il eſt poſſible. Les plus honnêtes gens du monde, ce ſont les François qui penſent, & les Anglois qui parlent.

Je me jetterois inſenſiblement en des conſiderations trop générales; ce qui me fait reprendre mon ſujet de la Comédie, & paſſer à une difference conſiderable qui ſe trouve entre la nôtre & la leur; c'eſt qu'attachés à la Régularité des Anciens, nous rapportons tout à une Action principale, ſans autre diverſité que celle des moyens qui nous y font parvenir. Il faut demeurer d'accord qu'un Evenement principal doit être le but & la fin de la Repréſentation dans la Tragédie, où l'eſprit ſentiroit quelque violence dans les diverſions qui détourneroient ſa penſée. L'Infortune d'un Roi miſérable, la Mort funeſte & tragique d'un grand Héros, tiennent l'ame fortement attachée à ces importans objets; & il lui ſuffit, pour toute varieté, de ſavoir les divers moyens qui conduiſent à cette principale action. Mais la Comédie étant faite pour nous divertir, & non pas pour nous occuper; pourvû que le vrai-ſemblable ſoit gardé, & que l'extravagance ſoit évitée, au ſentiment des Anglois, les diverſités font des ſurpriſes agréables, & des changemens qui plaiſent; au lieu que l'attente continuelle d'une même choſe, où l'on ne conçoit rien d'important, fait néceſſairement languir nôtre attention.

Ainſi donc, au lieu de repréſenter une Fourberie ſignalée, conduite par des moyens qui ſe rapportent tous à la même fin, ils repréſentent un Trompeur inſigne avec des Fourberies diverſes, dont chacune produit ſon effet particulier par ſa propre conſtitution. Comme ils renoncent preſque toûjours à l'Unité d'Action, pour repréſenter une perſonne principale qui les divertit par des actions differentes; ils quittent ſouvent auſſi cette perſonne principale, pour faire voir diverſement ce qui arrive en des Lieux publics à pluſieurs perſonnes. Ben. Johnſon en a uſé de la ſorte dans BARTHOLOMEW-FAIR (1). On vient de faire la même choſe

(1) C'eſt à dire, *la Foire de la Saint Barthelemy.*

chose dans EPSOM-WELLS (1); & dans toutes les deux Comédies on représente comiquement, ce qui se passe de ridicule en ces lieux publics.

On voit quelques autres Piéces, où il y a comme deux Sujets, qui entrent si ingénieusement l'un dans l'autre, que l'esprit des Spectateurs (qui pourroit être blessé par un changement trop sensible,) ne trouve qu'à se plaire dans une agréable varieté qu'ils produisent. Il faut avouër que la régularité ne s'y rencontre pas; mais les Anglois sont persuadés que les libertés qu'on se donne pour mieux plaire, doivent être preferées à des Régles exactes, dont un Auteur stérile & languissant se fait un art d'ennuyer.

Il faut aimer la régle pour éviter la confusion; il faut aimer le bon sens qui modere l'ardeur d'une imagination allumée; mais il faut ôter à la régle toute contrainte qui gêne, & bannir une raison scrupuleuse, qui par un trop grand attachement à la justesse, ne laisse rien de libre & de naturel. Ceux que la nature a

(1) C'est à dire, *les Eaux d'Epsom.* Cette Comedie est de Shadwell.

fait naître sans génie, ne pouvant jamais se le donner, donnent tout à l'art qu'ils peuvent aquerir; & pour faire valoir le seul mérite qu'ils ont d'être réguliers, ils n'oublient rien à décrier les ouvrages qui ne le sont pas tout-à-fait. Pour ceux qui aiment le Ridicule; qui prennent plaisir à bien connoître le faux des Esprits; qui sont touchés des vrais Caractéres; ils trouveront les belles Comédies des Anglois selon leur goût autant & peut-être plus qu'aucunes qu'ils ayent jamais vûës

Nôtre Moliere à qui les Anciens ont inspiré le bon Esprit de la Comédie, égale leur Ben. Johnson à bien représenter les diverses humeurs & les differentes manieres des hommes: l'un & l'autre conservant dans leurs peintures un juste rapport avec le génie de leur Nation. Je croirois qu'ils ont été plus loin que les Anciens en ce point-là; mais on ne sauroit nier, qu'ils n'ayent eu plus d'égard aux caractéres qu'au gros des sujets, dont la suite aussi pourroit être mieux liée, & le Dénouëment plus naturel.

SUR

SUR

LES OPERA.

A

MR. LE DUC

DE BUCKINGHAM (1).

IL y a long-tems, Mylord, que j'avois envie de vous dire mon sentiment sur les OPERA, & de vous parler de la difference que je trouve entre la maniere de chanter des Italiens, & celle des François. L'occasion que j'ai euë d'en parler chez Madame Mazarin, a plûtôt augmenté que satisfait cette envie; je la contente aujourd'hui, Mylord, dans le Discours que je vous envoye.

Je commencerai par une grande franchise, en vous disant que je n'admire pas fort les Comédies en Musique, telles que nous les voyons présentement. J'avouë que

(1) George Villiers, Duc de Buckingham, mort en 1687.

ue leur magnificence me plaît assez; que s Machines ont quelque chose de surrenant; que la Musique en quelques enroits est touchante; que le tout ensemle paroît merveilleux: mais il faut aussi n'avouër que ces merveilles deviennent ien-tôt ennuyeuses: car où l'esprit a si eu à faire, c'est une nécessité que les ns viennent à languir. Après le premier laisir que nous donne la surprise, les yeux occupent & se lassent ensuite d'un conuel attachement aux objets. Au commencement des Concerts, la justesse des cords est remarquée; il n'échape rien e toutes les diversités qui s'unissent pour rmer la douceur de l'harmonie: quelque ns après les instrumens nous étourdisnt; la Musique n'est plus aux oreilles u'un bruit confus, qui ne laisse rien disnguer. Mais qui peut résister à l'ennui u Recitatif dans une modulation qui n'a i le charme du chant, ni la force agréale de la parole? L'ame fatiguée d'une ngue attention où elle ne trouve rien à ntir, cherche en elle-même quelque secret mouvement qui la touche: l'esprit ui s'est prêté vainement aux impressions u dehors, se laisse aller à la rêverie, ou se

ſe déplaît dans ſon inutilité: enfin la la-
ſitude eſt ſi grande, qu'on ne ſonge qu'
ſortir, & le ſeul plaiſir qui reſte à d
ſpectateurs languiſſans; c'eſt l'eſperan
de voir finir bien-tôt le ſpectacle qu'o
leur donne.

La langueur ordinaire où je tombe au
Opera, vient de ce que je n'en ai jama
vû qui ne m'ait paru mépriſable dans
diſpoſition du ſujet, & dans les ve
Or c'eſt vainement que l'oreille eſt fl
tée, & que les yeux ſont charmés,
l'eſprit ne ſe trouve pas ſatisfait. Mon am
d'intelligence avec mon eſprit plus qu'
vec mes ſens, forme une réſiſtance ſecr
te aux impreſſions qu'elle peut recevoi
ou pour le moins elle manque d'y prêt
un conſentement agréable, ſans lequel l
objets les plus voluptueux même ne ſa
roient me donner un grand plaiſir. U
ſottiſe chargée de Muſique, de Danſe
de Machines, de Décorations, eſt u
ſottiſe magnifique, mais toûjours ſottiſe
c'eſt un vilain fonds ſous de beaux de
hors, où je pénétre avec beaucoup de de
agrément.

Il y a une autre choſe dans les Opera
tellement contre la nature, que mo
imagi

nagination en eſt bleſſée: c'eſt de faire
hanter toute la Piéce depuis le commen-
ement juſqu'à la fin, comme ſi les per-
nnes qu'on repréſente, s'étoient ridi-
lement ajuſtées pour traiter en Muſi-
e, & les plus communes, & les plus
portantes affaires de leur vie. Peut-on
maginer qu'un maître appelle ſon va-
t, ou qu'il lui donne une commiſſion
chantant; qu'un ami faſſe en chan-
nt une confidence à ſon ami: qu'on
libere en chantant dans un Conſeil:
'on exprime avec du chant les ordres
'on donne, & que mélodieuſement on
é les hommes à coups d'épée & de ja-
lot dans un combat? C'eſt perdre l'eſ-
it de la repréſentation, qui ſans doute
préferable à celu. de l'harmonie; car
harmonie ne doit être qu'un ſimple ac-
mpagnement, & les grands Maîtres du
héatre l'ont ajoûtée comme agréable,
n pas comme néceſſaire, après avoir
glé tout ce qui regarde le ſujet & le
ſcours. Cependant l'idée du Muſicien
devant celle du Héros dans les Opera;
eſt Luigi, c'eſt Cavallo, c'eſt Ceſti qui
préſentent à l'imagination. L'eſprit ne
uvant concevoir un Héros qui chante,
s'at-

s'attache à celui qui fait chanter ; & on ne sauroit nier qu'aux Représentations du Palais Royal, on ne songe cent fois plus à Lulli, qu'à Thesée, ni à Cadmus.

Je ne prétens pas néanmoins donner l'exclusion à toute sorte de Chant sur le Théatre. Il y a des choses qui doivent être chantées : il y en a qui peuvent l'être sans choquer la bien-séance ni la raison. Les Vœux, les Prieres, les Sacrifices, & généralement tout ce qui regarde le service des Dieux, s'est chanté dans toutes les Nations & dans tous les tems : les passions tendres & douloureuses s'expriment naturellement par une espece de Chant : l'expression d'un amour que l'on sent naître ; l'irrésolution d'une ame combattuë de divers mouvemens, sont des matieres propres pour les Stances, & les Stances le sont assez pour le Chant. Personne n'ignore qu'on avoit introduit des Chœurs sur le Théatre des Grecs ; & il faut avouër qu'ils pourroient être introduits avec autant de raison sur les nôtres. Voila quel est le partage du Chant, à mon avis : tout ce qui est de la conversation, & de la conference ; tout ce qui regarde les intrigues, & les affaires ; ce qui

qui appartient au conseil & à l'action, est propre aux Comédiens qui recitent, & ridicule dans la bouche des Musiciens qui le chantent. Les Grecs faisoient de belles Tragédies où ils chantoient quelque chose : les Italiens & les François en font de méchantes, où ils chantent tout.

Si vous voulez savoir ce que c'est qu'un OPERA, je vous dirai que c'est un *travail bizarre de Poësie & de Musique, où le Poëte & le Musicien également genés l'un par l'autre, se donnent bien de la peine à faire un méchant Ouvrage.* Ce n'est pas que vous n'y puissiez trouver des Paroles agréables, & de fort beaux Airs ; mais vous trouverez plus sûrement à la fin, le dégoût des vers où le génie du Poëte a été contraint, & l'ennui du Chant où le Musicien s'est épuisé dans une trop longue Musique. Si je me sentois capable de donner conseil aux honnêtes-gens qui se plaisent au Théatre, je leur conseillerois de reprendre le goût de nos belles Comédies, où l'on pourroit introduire des Danses & de la Musique, qui ne nuiroient en rien à la Représentation. On y chanteroit un Prologue avec des accompagnemens agréables. Dans les Intermédes,

des, le Chant animeroit des paroles qui feroient comme l'esprit de ce qu'on auroit représenté. La Représentation finie, on viendroit à chanter un Epilogue, ou quelque Réflexion sur les plus grandes beautés de l'Ouvrage: on en fortifieroit l'idée, & feroit conserver plus cherement l'impression qu'elles auroient fait sur les Spectateurs. C'est ainsi que vous trouveriez de quoi satisfaire les Sens & l'Esprit, n'ayant plus à désirer le charme du Chant dans une pure Représentation, ni la force de la Représentation dans la langueur d'une continuelle Musique.

Il me reste encore à vous donner un avis pour toutes les Comédies où l'on met du Chant; c'est de laisser l'autorité principale au Poëte pour la direction de la Piéce. Il faut que la Musique soit faite pour les vers, bien plus que les vers pour la Musique. C'est au Musicien à suivre l'ordre du Poëte; dont Lulli seul doit être exemt, pour connoître mieux les passions, & aller plus avant dans le cœur de l'homme que les Auteurs. Cambert (1) a sans doute un fort beau génie, pro-

(1) Voyez la COMEDIE DES OPERA, Act. II. Sc. IV: & la VIE *de Mr. de St. Evremond*, sur l'année 1676.

(2) Voyez

propre à cent Musiques differentes, & toutes bien ménagées avec une juste économie des voix & des instrumens. Il n'y a point de Recitatif mieux entendu, ni mieux varié que le sien: mais pour la nature des Passions; pour la qualité des Sentimens qu'il faut exprimer, il doit recevoir des Auteurs les lumieres que Lulli leur fait donner, & s'assujettir à la direction, quand Lulli, par l'étenduë de sa connoissance, peut être justement leur directeur.

Je ne veux pas finir mon Discours sans vous entretenir du peu d'estime qu'ont les Italiens pour nos Opera (2), & du grand dégoût que nous donnent ceux d'Italie. Les Italiens qui s'attachent tout-à-fait à la Représentation, ne sauroient souffrir que nous appellions OPERA un enchaînement de Danses & de Musique, qui n'ont pas un rapport bien juste, & une liaison assez naturelle avec les sujets. Les François accoûtumés à la beauté de leurs Ouvertures, à l'agrément de leurs Airs, au

(2) Voyez le PARALLELE *des Italiens & des François, en ce qui regarde la Musique & les Opera*, par l'Abbé Raguenet.

au charme de leurs Symphonies, souffrent avec peine l'ignorance, ou le méchant usage des Instrumens aux Opera de Venise, & refusent leur attention à un long Recitatif, qui devient ennuyeux par le peu de varieté qui s'y rencontre. Je ne saurois vous dire proprement ce que c'est que leur RECITATIF; mais je sai bien que ce n'est ni chanter, ni reciter; c'est une chose inconnuë aux Anciens, qu'on pourroit définir *un méchant usage du Chant & de la Parole*. J'avouë que j'ai trouvé des choses inimitables dans l'Opera de Luigi, & pour l'expression des sentimens, & pour le charme de la Musique; mais le Recitatif ordinaire ennuyoit beaucoup; en sorte que les Italiens même attendoient avec impatience les beaux endroits qui venoient à leur opinion trop rarement. Je comprendrai les plus grands défauts de nos Opera en peu de paroles. On y pense aller à une Représentation, & l'on ne représente rien: on y veut voir une Comédie, & l'on n'y trouve aucun esprit de la Comédie.

Voila ce que j'ai crû pouvoir dire de la differente constitution des Opera. Pour la maniere de chanter, que nous appellons

lons en France EXECUTION, je croi sans partialité qu'aucune Nation ne sauroit la disputer à la nôtre. Les Espagnols ont une disposition de gorge admirable: mais avec leurs Fredons & leurs Roulemens, ils semblent ne songer à autre chose dans leur Chant qu'à disputer la facilité du gosier aux Rossignols. Les Italiens ont l'expression fausse, ou du moins outrée, pour ne connoître pas avec justesse la nature ou le degré des Passions. C'est éclater de rire, plûtôt que chanter, lors qu'ils expriment quelque sentiment de joye. S'ils veulent soûpirer, on entend des sanglots qui se forment dans la gorge avec violence, non pas des soûpirs qui échappent secretement à la passion d'un cœur amoureux. D'une réflexion douloureuse, ils font les plus fortes exclamations: les larmes de l'absence sont des pleurs de funérailles: le triste devient lugubre dans leurs bouches: ils font des cris au lieu de plaintes dans la douleur; & quelquefois ils expriment la langueur de la passion, comme une défaillance de la nature. Peut-être qu'il y a du changement aujourd'hui dans leur maniere de chanter, & qu'ils ont profité de nôtre

 com-

commerce pour la propreté d'une Exécu-
tion polie, comme nous avons tiré avan-
tage du leur, pour les beautés d'une plu
grande & plus hardie Composition.

J'ai vû des Comédies en Angleterre où
il y avoit beaucoup de Musique : mai
pour en parler discretement, je n'ai p
m'accoûtumer au Chant des Anglois. J
suis venu trop tard en leur pays, pou
pouvoir prendre un goût si different d
tout autre. Il n'y a point de Nation qu
fasse voir plus de courage dans les hom-
mes, & plus de beauté dans les femmes
plus d'esprit dans l'un & dans l'autr
sexe. On ne peut pas avoir toutes cho
ses. Où tant de bonnes qualités son
communes, ce n'est pas un si grand m
que le bon goût y soit rare : il est certa
qu'il s'y rencontre assez rarement ; ma
les personnes en qui on le trouve l'o
aussi délicat que gens du monde, po
échapper à celui de leur Nation par u
art exquis, ou par un très-heureux n
turel.

Solus Gallus cantat ; il n'y a que
François qui chante. Je ne veux pas êtr
injurieux à toutes les autres Nations, &
soûtenir ce qu'un Auteur a bien vou
avan

vancer ; *Hispanus flet*, *dolet Italus*, *Ger-
manus boat*, *Flander ululat*, *solus Gallus
cantat* ; je lui laisse toutes ces belles dis-
tinctions, & me contente d'appuyer mon
sentiment de l'autorité de Luigi, qui ne
pouvoit souffrir que les Italiens chantas-
sent ses Airs, après les avoir ouï chanter
à Mr. Nyert, à Hilaire, à la petite La
Varenne. A son retour en Italie, il se
rendit tous les Musiciens de sa Nation en-
nemis, disant hautement à Rome, com-
me il avoit dit à Paris, que pour rendre
une Musique agréable, il faloit des Airs
Italiens dans la bouche des François. Il
faisoit peu de cas de nos Chansons, ex-
cepté de celles de Boisset, qui attirerent
son admiration. Il admira le concert de
nos Violons, il admira nos Luths, nos
Clavessins, nos Orgues ; & quel charme
n'eût-il pas trouvé à nos Flûtes, si elles
avoient été en usage en ce tems-là ? Ce
qui est certain, c'est qu'il demeura fort
rebuté de la rudesse & de la dureté des
plus grands Maîtres d'Italie, quand il eut
goûté la tendresse du toucher, & la pro-
preté de la maniere de nos François.

Je serois trop partial, si je ne parlois
que de nos Avantages. Il n'y a guere

de

de gens qui ayent la compréhenſion plus lente, & pour le ſens des Paroles & pour entrer dans l'eſprit du Compoſiteur, que les François; il y en a peu qui entendent moins la Quantité, & qui trouvent avec tant de peine la Prononciation: mais après qu'une longue étude leur a fait ſurmonter toutes ces difficultés, & qu'ils viennent à poſſeder bien ce qu'ils chantent, rien n'approche de leur agrément. Il nous arrive la même choſe ſur l s Inſtrumens, & particulierement dans les Concerts, où rien n'eſt bien ſûr ni bien juſte, qu'après une infinité de Répétitions; mais rien de ſi propre & de ſi poli, quand les répétitions ſont achevées. Les Italiens profonds en Muſique nous portent leur ſcience aux oreilles ſans douceur aucune: les François ne ſe contentent pas d'ôter à la ſcience la premiere rudeſſe qui ſent le travail de la compoſition; ils trouvent dans le ſecret de l'Exécution, comme un charme pour nôtre ame, & je ne ſai quoi de touchant qu'ils ſavent porter juſques au cœur.

J'oubliois à vous parler des Machines, tant il eſt facile d'oublier les choſes qu'on voudroit qui fuſſent retranchées. Les Machines pourront ſatisfaire la curioſité des

des gens ingénieux pour des inventions de Mathématiques; mais elles ne plairont guere au Théatre à des perſonnes de bon goût. Plus elles ſurprennent, plus elles divertiſſent l'eſprit de ſon attention au diſcours; & plus elles ſont admirables, & moins l'impreſſion de ce Merveilleux laiſſe à l'ame de tendreſſe & du ſentiment exquis dont elle a beſoin, pour être touchée du charme de la Muſique. Les Anciens ne ſe ſervoient de Machines que dans la néceſſité de faire venir quelque Dieu; encore les Poëtes étoient-ils trouvés ridicules preſque toûjours de s'être laiſſé réduire à cette néceſſité-là. Si l'on veut faire de la dépenſe, qu'on la faſſe pour les belles Décorations, dont l'uſage eſt plus naturel & plus agréable que n'eſt celui des Machines. L'Antiquité qui expoſoit des Dieux à ſes portes, & juſques à ſes foyers; cette Antiquité, dis-je, toute vaine & crédule qu'elle étoit, n'en expoſa néanmoins que fort rarement ſur le Théatre. Après que la créance en a été perduë, les Italiens ont rétabli en leurs Opera des Dieux éteints dans le monde, & n'ont pas craint d'occuper les hommes de ces vanités ridicules, pourvû qu'ils

 don-

donnassent à leurs Piéces un plus grand éclat par l'introduction de cet éblouïssant & faux Merveilleux. Ces Divinités de Théatre ont abusé assez long-tems l'Italie. Détrompée heureusement à la fin, on la voit renoncer à ces mêmes Dieux qu'elle avoit rappellés, & revenir à des choses qui n'ont pas véritablement la derniere justesse; mais qui sont moins fabuleuses, & que le bon sens avec un peu d'indulgence ne rejette pas.

Il nous est arrivé au sujet des Dieux & des Machines, ce qui arrive presque toûjours aux Allemans sur nos Modes. Nous venons de prendre ce que les Italiens abandonnent; & comme si nous voulions réparer la faute d'avoir été prévenus dans l'invention, nous poussons jusqu'à l'excès un usage qu'ils avoient introduit mal-à-propos, mais qu'ils ont ménagé avec retenuë. En effet, nous couvrons la terre de Divinités, & les faisons danser par troupes, au lieu qu'ils les faisoient descendre avec quelque sorte de ménagement, aux occasions les plus importantes. Comme l'Arioste avoit outré le Merveilleux des Poëmes par le Fabuleux incroyable, nous outrons le Fabuleux

eux par un assemblage confus de Dieux, de Bergers, de Héros, d'Enchanteurs, de Fantômes, de Furies, de Démons. J'admire Lulli aussi bien pour la direction des Danses, qu'en ce qui touche les Voix & les Instrumens: mais la constitution de nos Opera doit paroître bien extravagante à ceux qui ont le bon-goût du Vraisemblable & du Merveilleux.

Cependant on court hazard de se décrier par ce bon goût, si on ose le faire paroître; & je conseille aux autres, quand on parle devant eux de l'Opera, de se faire à eux-mêmes un secret de leurs lumieres. Pour moi qui ai passé l'âge & le tems de me signaler dans le monde par l'esprit des modes, & par le mérite des fantaisies, je me résous de prendre le parti du bon sens, tout abandonné qu'il est, & de suivre la Raison dans sa disgrace, avec autant d'attachement, que si elle avoit encore sa premiere consideration. Ce qui me fâche le plus de l'entêtement où l'on est pour l'Opera, c'est qu'il va ruïner la Tragédie, qui est la plus belle chose que nous ayons, la plus propre à élever l'ame, & la plus capable de former l'esprit.

Concluons après un si long Discours, que la constitution de nos Opera ne sauroit être guere plus défectueuse. Mais il faut avouër en même tems, que personne ne travaillera si bien que Lulli sur un sujet mal conçu ; & qu'il est difficile de faire mieux que Quinault, en ce qu'on exige de lui.



LES

OPERA,

COMEDIE.

ACTEURS.

MR. CRISARD, *Conseiller au Présidial de Lion.*

ME. CRISARD *sa Femme.*

MADEMOISELLE CRISOTINE *leur Fille, devenuë folle par la lecture des Opera.*

TIRSOLET, *jeune homme de Lion, devenu fou par les Opera comme elle.*

MR. DE MONTIFAS, *Baron de Pourgeolette, cousin de Me. Crisard.*

MR. GUILLAUT, *Médecin célébre à Lion, & homme d'esprit.*

MR. MILLAUT, *Théologal de Lion.*

PERRETTE, *Gouvernante de la Maison de Mr. Crisard.*

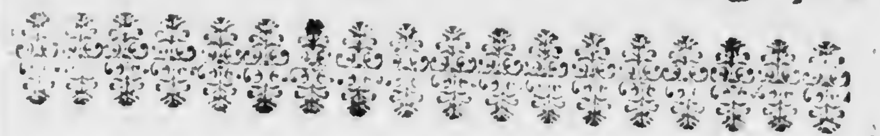
GILOTIN, *vieux Valet de Mr. de Montifas.*

La Scene est à Lion, dans la Maison de Mr. Crisard.

LES



LES OPERA,



LES OPERA, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MR. CRISARD *revenant du Palais*, PERRETTE.

MR. CRISARD.

HOLA, ho! Perrette?

PERRETTE.

Que vous plaît-il, Monsieur?

MR. CRISARD.

Prenez ma Robe; nettoyez-la, pliez-

 la,

la, & la mettez dans un coffre, où elle demeurera jusqu'après les fêtes.

PERRETTE.

Voila une robe qui nous donne bien plus de peine que de profit. Donnez-la cette belle robe, que je la mette sous la clef.

Mr. CRISARD.

Perrette, Perrette, parlez mieux d'un vêtement, qui fait la décence de ma personne, & qui se peut dire une marque auguste de ma profession. Vous parlez contre vous-même. Nôtre robe n'est pas si peu de chose, qu'elle ne fasse tomber quelque distinction sur ceux qui nous servent. Vous êtes regardée d'un autre œuil dans Lion, qu'on ne regarde les servantes des Marchands, Perrette.

PERRETTE.

Monsieur Crisard, mon Maître, c'est une belle chose que d'être Juge: mais ma tante Jaqueline gagnoit plus d'argent en huit jours avec vôtre pere Monsieur Tourteau, gros & riche Marchand de Lion, que je n'en gagne en six mois avec son fils, Monsieur Crisard le Conseiller. On ne sait ce que c'est que d'Etrênes chez vous, il n'y a point de Procès à Lion.

Mr. CRISARD.

Si tu avois été au Palais ce matin, tu changerois bien d'avis, Perrette. Il ne s'est jamais vuidé une si belle affaire, que celle que j'ai emportée. L'honneur n'en est dû qu'à moi; & j'espere que les étrênes iront mieux. Une gloire si grande ne doit pas être célée à la famille. Appelle Madame Crisard, que je lui conte comment cela s'est passé.

SCENE II.

PERRETTE, Me. CRISARD.

PERRETTE *sortant rencontre sa Maîtresse.*

MAdame, Monsieur est revenu du Palais avec une face toute joyeuse: il desire de vous parler, & c'est sans doute pour vous faire part de son contentement.

Me. CRISARD.

Où est-il, Perrette?

PERRETTE.

A la falle.

ME. CRISARD.

Allons le trouver.

SCENE III.

MR. CRISARD, ME. CRISARD, PERRETTE.

MR. CRISARD.

MA Toute, j'avois une grande impatience de te revoir.

ME. CRISARD.

Tu nous as fait attendre bien tard, mon Tou-tou.

MR. CRISARD.

Je m'étonne que je fois forti du Palais de fi bonne heure. L'Affaire que nous avions pouvoit bien nous y retenir jufques au foir. Comme les chagrins qu'on trouve au palais fe répandent bien fouvent fur la famille, les fatisfactions qu'on y reçoit doivent être auffi communiquées. Qu'on appelle Crifotine, je veux faire part de ma gloire à toute ma Maifon.

PER-

PERRETTE.

Bonne-foi, Crifotine a bien d'autres chofes en tête, que vos affaires du Palais. Vous pouvez les conter fans elle dès qu'il vous plaira.

ME. CRISARD.

Ce ne font pas des chofes qui conviennent trop à fon âge: mais il me femble pourtant que Crifotine eft affez avancée, & qu'elle a l'efprit affez mûr.

PERRETTE.

Dieu veuille que le corps ne le foit pas plus que l'efprit. Il y a un certain Monfieur Tirfolet, l'un de nos Penons de Bellecour, qui pourroit bien la trouver plus mure que vous ne penfez.

MR. CRISARD.

N'eft-ce pas ce Jeune homme qui lui faifoit lire les Aftrées, & ne l'entretenoit jamais que de la Riviere de Lignon? Cela eft dangereux pour les jeunes efprits; & je t'avouërai, ma Toute, que ces entretiens-là m'ont donné beaucoup d'appréhenfion. Je craignois qu'il ne lui mît dans la tête la fantaifie d'être Bergere, & qu'il ne la menât un beau jour au Pays de Forêts.

ME.

Me. Crisard.

Ah! Monsieur, vous ne deviez pas avoir cette opinion-là de vôtre fille: il n'y en eût jamais une si bien née.

Perrette.

C'est-mon. Ma foi, vous vous y connoissez! Je vous le redis pour la decharge de ma conscience: Monsieur Tirsolet ne me plaît pas. Ils ne font que chanter & baller ensemble. Crisotine dit qu'elle est Hermigeone, & Tirsolet qu'il est Camus.

Mr. Crisard.

C'est Hermione & Cadmus, Perrette.

Perrette.

Hermigeone, ou Hermione, c'est de quoi Perrette ne se soucie pas. Après cela, ils se font des Adieux en chantant, & en pleurant, comme s'ils ne devoient jamais se revoir: mais je ne m'y connois point, ou ils ne se quitteront pas si-tôt, à moins qu'on ne les sépare.

Me. Crisard.

Prenez garde à ce que vous dites, Per-

Perrette. Crisotine aura eu quelque petite rudesse pour vous, qui vous fait parler ainsi par vengeance. Quand j'étois auprès de ma tante de Montifas, mere de mon cousin le Baron de Pourgeolette, on m'avoit donné une servante de vôtre humeur, qui me brouilla avec ma tante, & faillit à me faire bien du tort, parce que j'aimois la compagnie d'un jeune gentilhomme, qui me recherchoit en tout bien & en tout honneur; mais secretement, pour connoître un peu nos humeurs avant que de faire aucune déclaration.

Perrette.

Et comment avoit nom vôtre servante, Madame?

Me. Crisard.

Elle avoit nom Susanne.

Perrette.

Ma foi, Madame, vous avez raison: Susanne ressembloit fort à Perrette: mais n'en parlons plus. Je m'en vais appeller Crisotine.

SCENE IV.

PERRETTE, CRISOTINE, Mr. CRISARD, Me. CRISARD.

PERRETTE.

CRisotine, Monsieur vôtre Pere vous demande.

CRISOTINE *parle en Vers, & tous les Vers se chantent.*

Ah! que tu viens mal à propos
Troubler mon innocent repos.

PERRETTE.

Il n'est pas tems de chanter; je vous dis qu'on vous demande.

CRISOTINE.

Je m'en irai seulete;
Cherche qui te suivra;
Es-tu bien satisfaite,
Inhumaine Perrette,
De m'avoir fait quitter les Airs de l'Opera?

PERRETTE.

Monsieur, je n'y entens plus rien. Vôtre Fille ne parle, & ne répond qu'en chantant. Elle est folle, ou pour le moins elle se moque de vous & de moi.

CRI-

CRISOTINE *à son Pere & à sa Mere.*

Je viens en fille obeïssante
Recevoir vos commandemens,
Et me plaindre d'une servante
Qui m'interrompt à tous momens,
Et ne souffre pas que je chante
D'Hermione, & Cadmus les tendres sentimens.

MR. CRISARD.

Crisotine, je suis bien fâché de voir que Perrette a tant de raison contre vous: j'avois craint l'extravagance des Romans, & des Bergeries; nous tombons dans celle des Opera, où je ne m'attendois pas. Le mal n'est pas encore si grand, qu'il ne se puisse guerir: parlez comme les autres, Crisotine, ou je donnerai tel Arrêt contre les Opera, qu'il n'en sera jamais parlé dans le ressort de ma Jurisdiction.

CRISOTINE.

A quelle injuste violence
Se porteroit vôtre courroux!
Pere, Baptiste, Opera, ma naissance,
Me faudra-t-il décider entre vous?

MR. CRISARD.

Comment! misérable? Vous êtes partagée entre Baptiste & vôtre Pere! quel déréglement d'esprit! quelle corruption de

de mœurs! vous aviez raiſon, Madame Criſard, de vouloir juſtifier vôtre fille.

CRISOTINE.

O douce mere!
Rigoureux pere!
Cadmus! pauvre Cadmus!
Je ne vous verrai plus.

MR. CRISARD.

Il n'y a qu'un mot, Criſotine: ou vous ne chanterez plus, ou vous ſortirez de ma maiſon.

CRISOTINE.

Je vous ſuivrai, Cadmus; je veux vous ſuivre, Alceſte;
Theſée eſt en péril, on ne le quitte pas:
De vos Héros, Lulli, je ſuivrai tout le reſte.

MR. CRISARD.

Voulez-vous aller contre le commandement de vôtre Pere? A quoi ſongez-vous?

CRISOTINE.

Je ne les ſuivrai point, vous arrêtez mes pas.

ME. CRISARD.

C'eſt déja là un commencement de raiſon, Tou-tou.

MR. CRISARD.

C'en eſt un commencement, mais bien

bien foible. Dieu veuille qu'il ſoit ſuivi.

ME. CRISARD.

Ma Fille, obéïſſez, & ne chantez plus.

CRISOTINE.

Je le ferai, ſi je puis........

Il ſeroit plus doux de ſe taire,
Que parler comme le Vulgaire.

MR. CRISARD.

Criſotine, encore?

CRISOTINE.

Je ne chanterai plus, & vous plaît-il de m'entendre?

ME. CRISARD.

Nous ne manquerons pas d'attention. Parlez.

CRISOTINE.

Vous m'avez toûjours élevée dans des Manieres ſi éloignées de celles des Bourgeois, que vous ne devez pas trouver étrange, que je ſuive le plûtôt qu'il m'eſt poſſible celles de la Cour. Je vous aprens, mon Pere, que depuis le dernier Opera, il n'y a pas un homme de condition qui parle autrement qu'en chantant. Quand on ſe rencontre le matin ce ſeroit une

une incivilité grossiere que de ne se pa
saluer avec du Chant:

Comment, Monsieur, vous portez-vous?

on répond,

Je me porte à vôtre service.

Si on fait une partie pour l'après-dîné:

Après-dîné, que ferons-nous?

on peut répondre,

Allons voir la belle Clarice.

& cela se chante naturellement, comm
on fait à l'Opera quand on s'entretien
de choses indifferentes. Si on donne un
commission à un Valet, on ne manqu
pas de la mettre en chant aussi bien qu
le salut. Par exemple, on appelle de
Valets:

Hola, ho! La Pierre, Picard:
Ho! La Verdure, La Montagne:
Que quelqu'un aille de ma part
Trouver mon frere à la campagne;
Pour savoir s'il fait le dessein
De venir en ville demain.

Les discours les plus ordinaires se chan
tent à peu près ainsi, & l'on ne sait plu
ce que c'est parmi les honnêtes-gens, de
parler autrement qu'en Musique.

Mr

MR. CRISARD.

Les gens de qualité chantent-ils, quand ils sont avec les Dames?

CRISOTINE.

S'ils chantent! s'ils chantent! c'est dommage, qu'un homme du monde voulût entretenir une compagnie avec la pure & simple parole, comme on faisoit autrefois: on le traiteroit bien d'homme du vieux tems. Les laquais se moqueroient de lui.

MR. CRISARD.

Et dans la Ville?

CRISOTINE.

Je vous dirai. Tous les gens un peu considerables font comme les gens de la Cour. Il n'y a plus qu'à la ruë Saint-Denis, à la ruë Saint-Honoré, & sur le pont Nôtre-Dame, où la vieille coûtume se pratique encore: l'on y vend, & l'on y achete sans chanter. Chez Gautier, à l'Orangerie, chez tous les Marchands qui fournissent les Dames d'étoffes, de galanteries, de bijoux, tout se chante: & si les Marchands qui suivent la Cour ne chantoient pas, on confisqueroit leurs marchandises. On dit qu'il y a un grand

ordre pour cela. On ne ſait plus de Prevôt des Marchands, qui ne ſache la Muſique, & que Monſieur Lulli n'examine, pour voir s'il eſt capable de connoître & de faire obſerver les Régles du Chant.

ME. CRISARD.

Eh! bien, Tou-tou, n'avois-je pas raiſon de n'être pas ſi fort en colere contre vôtre fille? Si cela eſt, comme je n'en doute point, n'eſt-elle pas bien fondée.

MR. CRISARD.

Si cela eſt vrai, je ſuis au deſeſpoir d'avoir été prévenu par ma fille; car j'ai toûjours été curieux des belles Modes de la Cour. Il y a dix-huit ans que je porte la robe, & que je m'habille dans toute la décence que peut demander ma profeſſion: mais auparavant; qui avoit les Modes à Lion plûtôt que moi? Eſt-ce que je n'ai pas été le premier à porter les Chauſſes à la Candale? Tant qu'on a porté des Canons, qui a pouſſé plus loin la décoration de la jambe? Au lieu de Chauſſes-à-la-Candale, j'ai préſentement des Paragrafes dans la tête, & je reſerois le CODE & le DIGESTE, s'ils étoient brûlés. Concluez de tout cela, Criſotine, que ſi on parle à la Cour, comme à l'Opera, je ſerai le premier à en introduire l'uſage dans nôtre chambre. J'aurai bientôt appris aſſez de Muſique pour cela. Mais ſi vous vous êtes trompée, il faut quitter vôtre entêtement, & ne pas entretenir une folie qui vous rendroit ridicule à tout le monde. Voila une affaire vuidée; un peu d'attention; écoutez celle que j'ai emportée glorieuſement ce matin. Connoiſſez-vous Monſieur Guillaut, nôtre Médecin célébre?

ME. CRISARD.

Je ne connois autre.

MR. CRISARD.

Et Monſieur Millaut, nôtre Théologal?

ME. CRISARD.

Autant que Monſieur Guillaut.

MR. CRISARD.

Il y a environ ſix mois que Monſieur Guillaut tomba dangereuſement malade, & à telle extrémité qu'il envoya querir Monſieur le Théologal ſon bon ami, pour prendre congé de ce monde entre ſes

ſes mains, & ſe préparer à l'autre. Monſieur Millaut arrivé lui tint ce petit diſcours: *J'ai toûjours compté ſur mes amis, pour le commerce de cette vie, & je ſuis bien fâché de vous voir en état de me faire prendre d'autres meſures: mais il faut ſervir ſes amis en toutes choſes. En quelle aſſiette eſt vôtre ame préſentement, Monſieur Guillaut, mon ami?* „ En aſſez bonne, „ *répondit Guillaut*, ſi elle n'étoit pas „ inquietée d'une choſe qui trouble un „ peu ſon repos: c'eſt, Monſieur le „ Théologal, d'avoir abuſé le peuple „ trente ans durant, dans la profeſſion „ & l'exercice d'une Science où je ne „ croyois point ". *Scrupule d'un homme affoibli par la maladie!* reprit le Théologal: *chacun fait ſon Métier, & n'en répond pas. Je ſuis Théologal il y a vingt ans, & ne ſuis pas plus aſſûré de ma Théologie, que vous de vôtre Medecine; cependant je n'en ai pas le moindre ſcrupule; car, comme j'ai dit, chacun fait ſa Profeſſion.* La choſe fut ſuë de quelques particuliers, qui la donnerent bien-tôt au public; & là-deſſus on a formé une Accuſation grave & importante contre ces Meſſieurs. C'eſt ce qui nous a occupés tout le matin.

Me.

Me. Crisard.

Je ne doute point que vous n'ayez fait ce que vous avez pû pour les ſervir, car ils ont toûjours été de vos amis.

Perrette.

Juſques-là, Monſieur, je ne voi rien qui puiſſe rendre mes étrênes meilleures.

Mr. Crisard.

Attendez, Perrette; tout ira mieux.

Crisotine.

Reſpect, cruel reſpect, qui faites mon ſilence,
Quand je dois par mon chant animer des Amours;
Pourquoi m'impoſez-vous la dure obéïſſance,
De ne chanter jamais, & d'écouter toûjours?

Mr. Crisard.

Quoi! vous chantez encore? & dans le tems que je vous conte la plus glorieuſe action de ma vie.

Me. Crisard.

Elle ne chantera plus, Monſieur. Pour l'amour de Dieu n'y prenez pas garde, & achevez.

Mr. Crisard.

Le Conſeiller Patras, homme de grand eſprit, & mon concurrent ordinaire en

toutes choses; le Conseiller Patras étoit fort contraire à mes amis; & je ne craindrai pas d'avouer ici, que j'ai été assez incommodé de ses raisons: mais j'ai cité tant de Loix & de Coûtumes, qu'il ne savoit que faire de son esprit, pour être accablé de la multitude de mes allégations. Néanmoins l'assemblée demeuroit encore suspenduë entre la force de ses raisons & le poids de mes autorités, quand je me suis rendu maître des affections par un discours pathétique, sur le sujet de Mr. Millaut.

„ Quoi donc, Messieurs, ai-je dit; „ ferons-nous l'injustice & la violence à „ Monsieur Millaut, nôtre Concitoyen „ & nôtre Théologal, de le tirer d'une „ possession où sont ses pareils depuis „ quatre mille années? Que nous a-t-il „ fait pour le rendre de pire condition „ que n'ont été ceux de son métier chez „ tous les peuples? Les Prêtres de Delphes étoient fourbes, & n'en étoient „ pas moins honorés de tout le monde. „ Les Sacrificateurs avoient les mêmes „ fourberies chez les Grecs, & on avoit „ pour eux la même vénération. Les „ Pontifes, les Aruspices, les Augures „ ont abusé les Romains, & les Romains „ les ont respectés. La plûpart des Rabbins ont eu les mêmes talens chez les „ Juifs, en vertu de quoi ils ont joui de „ semblables avantages. Et nôtre Compatriote, Monsieur Millaut, qui pensoit vivre sous la douce & paisible autorité de son Caractére, avec un plein „ droit de faire ce qu'ont fait tant d'autres; & Monsieur Millaut, nôtre „ savant & illustre Théologal, se verra „ deshonoré, se verra ruiné, se verra „ perdu; & par qui, Messieurs? par ses „ Concitoyens, & par ses amis. *O tempora! O mores!* C'est donc-là, grand „ Théologal, la recompense de vos travaux; c'est donc-là le fruit de vos „ veilles!

Mr. CRISARD.

Monsieur Crisard, je ne m'étonne point que vous ayez emporté l'affaire; quel Juge auroit pû tenir contre vous?

PERRETTE.

Bonne-foi, cela étoit beau, je commence à mieux esperer de mes étrênes.

Mr. CRISARD.

Ce n'est pas encore tout: voici un trait

de l'ancienne Eloquence, qui fit les dernieres impressions.

Me. CRISARD.

Et quel étoit ce trait, Monsieur Crisard?

Mr. CRISARD.

Je me suis adressé aux Murailles de nos Ecôles, & aux Chaires de nos Eglises, pour les faire parler en faveur de Monsieur Millaut.

PERRETTE.

Il fait bon vivre, on apprend toûjours quelque chose. Je croyois que les Prédicateurs parloient toûjours dans les Chaires, & n'aurois jamais crû, que les Chaires eussent parlé pour les Prédicateurs.

Mr. CRISARD.

C'est une figure de Rhétorique, & des plus belles. Voyez comment je m'en suis servi, & comprenez-en la force.

PERRETTE.

Je meurs d'envie de voir cette Figure, qui fait parler les Murailles.

Me. CRISARD.

Perrette n'entend pas ce que c'est que d'une

d'une Eloquence: mais poursuivez, Monsieur, je vous prie.

Mr. CRISARD.

„ Prenez des langues, Murailles des „ Ecôles où Monsieur le Théologal a „ enseigné si savamment & si utilement; „ prenez des voix, Chaires, où il a „ monté pour faire entendre la sienne „ avec l'admiration de ses Auditeurs: pa„ roissez, paroissez devant ses Juges, „ inspirées de son esprit, & apportez „ pour sa défense les raisons que vous lui „ avez oüi donner pour nôtre instruction. „ Quelque sourdes que vous soyez, il se „ sera fait entendre; quelque insensibles „ qu'on vous croye, il aura sû vous ani„ mer. Il peut bien être, Messieurs, il „ peut bien être, que Monsieur Millaut „ sera damné par ce qu'il croit: mais c'est „ son affaire, & non pas la nôtre. Il „ nous sauve, Messieurs, par ce qu'il „ enseigne, & par ce qu'il prêche; voila „ le vrai mérite d'un Théologal: il fait „ sa damnation & nôtre salut, nous avons „ sujet d'être contens. Pour Monsieur „ Guillaut le Médecin, je ne prendrai „ pas la peine de le justifier. La Méde„ cine est une Science de conjectures, où

„ le Médecin peut bien ne croire pa
„ trop lui-même, & Mayerne ce gran
„ Médecin, disoit extraordinairement
„ que *la Forfanterie étoit la plus sure par*
„ *tie de la Médecine.*" Là toute l'A
semblée se tourna de mon côté, & l'o
vit Patras, le grand Patras donner du ne
en terre avec ses raisons. Ainsi, ma Tou
te, j'ai conservé glorieusement un Méde
cin, qui ne croit pas à la Médecine: &
un Théologal, qui ne croit pas davantag
à la Théologie.

CRISOTINE.

Ah! mon Pere, que n'aviez-vous l
la Comédie de PSYCHÉ, ou l'Opera d
CADMUS: vous eussiez bien envoyé pa
tre Monsieur Millaut avec sa Théologie
pour rétablir les Sacrificateurs. O la be
le & dévote chose qu'un Sacrifice d'A
pollon, ou de Mars!

O Dieux, ô Dieux! quand est-ce qu'on ver
Vôtre culte par tout, ainsi qu'à l'Opera?

MR. CRISARD.

Vous n'êtes pas seulement folle,
Fille, vous êtes idolatre.

CRISOTINE.

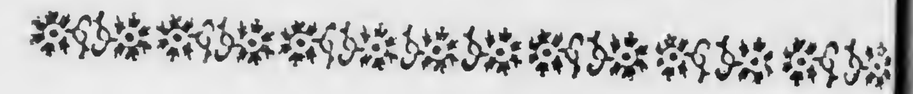
Je ferai tout ce qu'il vous plaira, mon Pere: mais je sai bien que vous seriez pour les Dieux, aussi bien que moi, si vous aviez lû tous les Opera de Baptiste.

MR. CRISARD.

Allez à vôtre chambre, insensée que vous êtes: Perrette, ne l'abandonnez pas.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mr. CRISARD, Me. CRISARD.

Mr. Crisard.

C'En est fait, ma femme, vôtre fille est perduë; & sa perte, vôtre indulgence l'a causée?

Me. Crisard.

Ah! Monsieur; n'ai-je pas assez d'affliction du malheur de ma fille, sans que vous m'accusiez d'en être la cause.

Mr. Crisard.

Et qui en accuserai-je donc? Perrette? Perrette, qui nous a si bien avertis de toutes les folies où elle étoit prête de tomber?

Me. Crisard.

La contradiction de Perrette à ses jeunes fantaisies, n'a fait autre chose que de l'y faire opiniâtrer davantage.

Mr. Crisard.

Je vous prie, n'accusons pas les innocens.

Me. Crisard.

A vôtre compte, je suis la seule coupable.

Mr. Crisard.

Mon compte est bon, ma femme, & trop bon.

Me. Crisard.

Que pouvez-vous me reprocher? qu'ai-je fait, pour mettre la pauvre fille dans l'état où elle est?

Mr. Crisard.

Qu'avez-vous fait! Et qui a rien fait que vous? N'est-ce pas vous qui lui avez fourni tous ses Romans, & ses autres Livres d'Amourettes? N'est-ce pas vous qui l'avez habillée cent fois en Bergere, avec ce beau Penon de Tirsolet? Parbieu, vous m'avez fait plus de dépense en Houlettes, que ne valent mes gages de Conseiller. On n'a pas représenté un Opera dans Paris, que vous n'ayez fait venir; & je suis trompé, ou le dernier est venu par la poste. Je le devine au compte

de mon argent ; ce que je ne dis pas pour vous le reprocher : mais enfin, ma femme, toutes ces dépenses-là ont abouti à rendre ma fille folle.

Me. CRISARD.

Oh ! bien, il faut qu'elle paye sa folie : quoi que je n'aye qu'elle, & qu'il me fâche fort de voir aller nôtre bien à d'autres, qu'à nos enfans, je consentirai qu'elle soit Religieuse.

Mr. CRISARD.

Je hai les Collateraux plus que personne. Ce sont des Héritiers, que la nature ne nous a pas donnés, & que nous ne nous sommes pas faits. Dieu sait le plaisir que j'aurois à me choisir un Gendre : ce seroit une espece d'adoption, & j'aime tout ce qui tient un peu du Droit Romain : mais en l'état qu'est ma fille, on ne sauroit qu'en faire. Plût à Dieu qu'elle fût dans un Couvent !

Me. CRISARD.

Qui peut empêcher qu'elle ne soit dans un Couvent ? Deux mille francs de plus la feront recevoir par tout : on se battra dans les Religions, à qui l'aura.

Mr.

Mr. CRISARD.

Et Crisotine se battra pour n'y aller pas. Il faut autre chose qu'un Crucifix pour Epoux à Crisotine. Voyez-vous, ma femme, tous ces Opera-là aboutissent à donner une grande envie d'operer.

Me. CRISARD.

J'entens ce que vous voulez dire par *operer* : mais jamais fille qui ait appartenu à la race des Montifas au dixiéme degré, n'a eu de penchant à de telles operations. Ah ! Monsieur, cela est trop desobligeant. Je souffre que vous supportiez Perrette contre vôtre fille, & contre moi : mais en ce qui regarde l'Honneur, je ne souffre de personne ; non plus d'un mari, que d'un autre.

Mr. CRISARD.

Je demande pardon à la race des Montifas, & revenons à nos Couvens. Croyez-vous qu'il y ait un Couvent au monde qui reçoive Crisotine ; ou qui ne la mette dehors, si elle y est reçûë ? Quand les Religieuses chanteront Matines, elle chantera l'Opera ; quand elles prieront la Vierge, elle invoquera Venus ; & quand le Chapelain dira la Messe pour les bonnes

nes Sœurs, elle ne parlera que de la beau-
té des Sacrifices. On la mettra dehors,
ma femme, on la mettra dehors; & nous
ferons obligés de la reprendre, aussi folle
au sortir du Monastére, qu'elle peut l'être
aujourd'hui dans la maison. Mais appel-
lons Perrette, & sachons d'elle en quel
état est Crisotine.

Me. Crisard.

C'est la moindre curiosité qu'on puisse
avoir.

Mr. Crisard.

Perrette, vien-ça, vien un peu discou-
rir avec nous.

SCENE II.

Mr. CRISARD, Me. CRISARD, PERRETTE.

Mr. Crisard.

En quel état as-tu laissé nôtre petite
Payenne?

Perrette.

Elle ne fut jamais si aise en sa vie.

Me. Crisard.

Je me doutois bien que ses imaginations
ne dureroient pas long-tems.

Perrette.

Bonne-foi, elle seroit bien fâchée de
ne les avoir plus. Elle y prend trop de
plaisir. Je viens de la laisser avec une dou-
zaine de Dieux, qui dansent comme des
perdus; & ce n'est pas tout: il y en a
d'autres qui descendent. il y en a qui mon-
tent: il y en a à droite, & à gauche,
devant, derriere; tout en est plein. Je
lui ai dit nettement: *Mademoiselle, je ne
sai comment cela se fait; car nôtre Curé au
Sermon, & son Vicaire au Catechisme,
nous ont toûjours dit qu'il n'y en avoit qu'un.*
„ Ils avoient raison autrefois, Perrette,
„ *m'a-t-elle répondu*: mais depuis les
„ Opera, les choses ont bien changé. Je
„ ne puis pas t'en dire davantage; aussi
„ bien cela te passe: nettoye la robe de
„ ton maître, c'est assez pour toi.

Mr. Crisard.

Ma femme, il n'y a pas de tems à per-
dre: il faut déclarer la folie de nôtre
fille.

ME. CRISARD.

Ah! Monsieur, vous voulez vous d[...] faire de vôtre fille & de vôtre femme [...] même tems. J'aime autant mourir, q[...] de voir déclarer ma fille folle.

MR. CRISARD.

Et moi, je ne veux pas me perdr[...] Après avoir sauvé le Théologal, accu[...] de ne croire pas trop en Dieu, je me f[...] rois une bonne affaire de garder dans m[...] maison une fille qui en croit cent. J'[...] du bien, des envieux, & des ennemis, [...] dois prendre garde à moi. Ma fille e[...] folle, & parbieu on la connoîtra pou[...] folle: cela me garentira de tout.

ME. CRISARD.

Helas! je pensois la marier avec le Ba[...] ron de Montifas, qui est Noble comm[...] le Roi, & vaillant comme son épée : s'i[...] vient à savoir sa folie, il n'en voudra pas[...] Au nom de Dieu, mon Tou-tou, differ[...] la chose pour quelques jours: je connoi[...] la cervelle de ma fille; elle ne peut pa[...] être affligée long-tems.

MR. CRISARD.

Nous sommes bien au tems des Tou-tou. Voici une affaire où il y va de nôtr[...] perte

[...]te: songeons à y remédier. Perrette, [...]as du sens, di-moi ce que je dois faire [...] cette occasion?

PERRETTE.

Moi! Monsieur? je la ferois traiter par [qu]elque bon Médecin; car peut-être que [...] cervelle n'a qu'une contusion qui se [...]it guerir. Si les remedes n'y font rien, [m]a foi je ne marchanderois pas à déclarer [...] folie: mais je voudrois avoir essayé la [...]e du Médecin auparavant.

MR. CRISARD.

Je suivrai ton avis, & sui le mien: va [vo]ir ce que fait Crisotine; si elle s'endort, [o]u si elle passe dans sa garde-robe, enle[ve] promtement tous les Opera qu'elle peut [av]oir dans sa chambre. Ils ont causé la [m]aladie, & je crains qu'ils ne l'entretien[ne]nt, tant qu'elle les aura. Apporte tout; [c']est par là qu'il faut commencer : mais [n']est-ce pas là Monsieur Guillaut, mon [bo]n ami? c'est lui-même; il ne pouvoit [...]s venir plus-à-propos. Il est homme [d]'esprit, & fort capable de me servir dans [l']affaire de ma fille.

SCE-

SCENE III.

Mr. GUILLAUT, Mr. CRISARD.

Mr. GUILLAUT.

MOnſieur, je ſuis venu vous remc cier très-humblement du ſervi que vous m'avez rendu. Mon innocen pourroit me le faire appeller juſtice: m je le reçois comme une grace, & ve bien devoir plus à mon ami qu'à m juge.

Mr. CRISARD.

Je vous ai défendu de la perſécutio par juſtice, & un ſentiment d'amitié m donné de la chaleur pour la défenſe; mais Monſieur; je vous demande un ſervice mon tour. J'ai beſoin de vous dans vô tre profeſſion, comme vous avez eu be ſoin de moi dans la mienne.

Mr. GUILLAUT.

Vous n'avez qu'à ordonner. Mon Ar n'eſt pas infaillible, & vous l'avez ſû très bien remarquer en ma faveur: on ne laiſſ pas néanmoins d'y trouver quelquefois d grand

ands ſecours. Je ſouhaite que vous, ni s vôtres n'en ayez jamais beſoin: s'il ar voit pourtant que vous euſſiez affaire de ns de nôtre métier, il n'y en a point, lonſieur, qui employât ſes ſoins avec nt de zéle, que j'employerois les miens our vous ſervir.

Mr. CRISARD.

Ce n'eſt pas moi qui en ait beſoin, lonſieur Guillaut; je me porte, Dieu erci, fort bien: mais, pour ne vous s tenir davantage en ſuſpens, ma fille iſotine que vous connoiſſez, ce gentil prit, cette douce Muſicienne; je le anche tout net, ma fille eſt folle.

Mr. GUILLAUT.

C'eſt quelque petite alteration d'eſprit, uſée par un inſomnie.

Mr. CRISARD.

Point du tout.

Mr. GUILLAUT.

Par quelque vapeur.

Mr. CRISARD.

Encore moins.

Mr. GUILLAUT.

Par quelque paſſion honnête, mais trop rte.

Mr.

MR. CRISARD.

Rien de tout cela. Elle est folle, la plus étrange folie que l'on puisse im-giner.

MR. GUILLAUT.

N'est-ce point quelque folie qui l soit venuë de la lecture des Romans Les Romans gâtent assez souvent l'esp des jeunes personnes.

MR. CRISARD.

Je ne voudrois pas dire qu'ils n'y eu sent quelque part. mais c'est la moindr Les Opera, Monsieur Guillaut, lui o tourné la cervelle. Ce Chant, ces Da ses, ces Machines, ces Dragons, c Héros, ces Dieux, ces Démons, l'o démontée: sa pauvre tête n'a pû res ter à tant de chiméres à la fois. Elle vous saluera qu'en chantant; & je pen qu'elle aimeroit mieux se laisser mou de faim & de soif, que de demander manger & à boire sans Musique. El dit une chose que je ne croi pas tro (comme c'est une affaire de fait, je veu m'en informer au premier qui viendra d Paris:) c'est, qu'il n'y a pas un homm de condition à la Cour, qui ne chan

en parlant, comme on fait à l'Ope-. Qu'en pensez vous, Monsieur Guil-ut?

MR. GUILLAUT.

Je revins de Paris environ trois semai-s avant que de tomber malade; & c'é-it, s'il m'en souvient, quatre mois rès la premiere Représentation de l'O-ra. En ce tems-là on parloit encore à Cour de la maniere accoûtumée. J'é-is souvent chez Monsieur le Maréchal Villeroi nôtre Gouverneur: j'ai eu honneur de dîner avec lui, & de le voir uër souvent au Piquet: mais en toutes oses il s'expliquoit très-nettement, mme ses peres, sans Chant, ni Musi-e. Je vous dirai bien que les femmes les jeunes gens savent les Opera par eur; & il n'y a presque pas une maison l'on n'en chante des Scenes entieres. n ne parloit d'autre chose que de CAD-US, d'ALCESTE, de THESÉE, ATYS. On demandoit souvent un *Roi Scyros*, dont j'étois bien ennuyé. Il y oit aussi un certain *Lycas peu discret*, i m'importunoit souvent: *Atys est trop ureux*, & *les bien-heureux Phrygiens*, me ettoient au desespoir. Cela n'alloit pas plus

plus avant; & ſelon mon goût, c'en é
bien aſſez. Ce qui eſt arrivé depuis,
ne le ſai pas.

Mr. CRISARD.

Ma fille diroit-elle bien vrai?

Mr. GUILLAUT.

Je ne voudrois pas jurer le contrai
Quand on trouve bon au Théatre, qu'
Maître parle à ſon valet en chanta
on n'eſt pas trop éloigné de parler a
ſiens de même à ſon logis : mais il
tems de ſavoir ce que fait nôtre Ma
de. Appellez vôtre ſervante. La voi
& d'où vient-elle avec ce paquet de L
vres?

Mr. CRISARD.

Elle vient de la chambre de Criſotin
& tous ces Livres que vous voyez, ſo
ſes Opera, que je lui ai fait enlever.

Mr. GUILLAUT.

Vous avez ſagement fait de lui ôter
qui a cauſé ſa maladie.

SC

SCENE IV.

Mr. CRISARD, Mr. GUILLAUT, PERRETTE.

Mr. CRISARD.

PErrette, que fait Criſotine?

PERRETTE.

Elle dort du meilleur ſomne du mon-
de. Penſez-vous que j'euſſe pû emporter
ces Livres, ſi elle ne ſe fût pas endor-
mie? On lui eût plûtôt arraché l'ame,
que ſes Opera. Je ne lui ai rien laiſſé,
qu'un petit OFFICE DE LA VIER-
GE, qu'elle diſoit autrefois, avant qu'elle
eût l'entêtement de ſes Déeſſes, & de ſes
Dieux.

Mr. GUILLAUT.

Elle dort de laſſitude, après quelque
grand travail d'eſprit. La nature cher-
che à ſe remettre d'une telle agitation; &
c'eſt moins un véritable ſommeil, qu'un
repos.

PERRETTE.

Ma-foi vous y êtes, avec vos raiſons
de

plus avant ; & ſelon mon goût, c'en é bien aſſez. Ce qui eſt arrivé depuis, ne le ſai pas.

MR. CRISARD.

Ma fille diroit-elle bien vrai ?

MR. GUILLAUT.

Je ne voudrois pas jurer le contrai Quand on trouve bon au Théâtre, qu Maître parle à ſon valet en chanta on n'eſt pas trop éloigné de parler a ſiens de même à ſon logis : mais il tems de ſavoir ce que fait nôtre Ma de. Appellez vôtre ſervante. La voi & d'où vient-elle avec ce paquet de L vres ?

MR. CRISARD.

Elle vient de la chambre de Criſotin & tous ces Livres que vous voyez, ſo ſes Opera, que je lui ai fait enlever.

MR. GUILLAUT.

Vous avez ſagement fait de lui ôter qui a cauſé ſa maladie.

SC

SCENE IV.

MR. CRISARD, MR. GUILLAUT, PERRETTE.

MR. CRISARD.

PErrette, que fait Criſotine ?

PERRETTE.

Elle dort du meilleur ſomne du monde. Penſez-vous que j'euſſe pû emporter es Livres, ſi elle ne ſe fût pas endormie ? On lui eût plûtôt arraché l'ame, que ſes Opera. Je ne lui ai rien laiſſé, qu'un petit OFFICE DE LA VIERGE, qu'elle diſoit autrefois, avant qu'elle eût l'entêtement de ſes Déeſſes, & de ſes Dieux.

MR. GUILLAUT.

Elle dort de laſſitude, après quelque grand travail d'eſprit. La nature cherche à ſe remettre d'une telle agitation ; & c'eſt moins un véritable ſommeil, qu'un repos.

PERRETTE.

Ma-foi vous y êtes, avec vos raiſons de

de Médecine. Elle dort d'un somme qu'elle a trouvé dans le dernier Opera. Apprenez-en les vers, Monsieur Guillaut, vous la ferez mieux dormir avec cela, qu'avec tout l'Opium des Apoticaires. Mais tenez, voila ses Livres, faites en ce que vous voudrez.

MR. GUILLAUT.

Comme la folie de Mademoiselle vôtre fille approche fort de celle de Don Quichotte, Perrette a eu raison de faire la même chose des Opera, que firent la bonne Niéce, & la Servante, des Livres de Chevalerie; & en attendant que Mademoiselle se réveille, nous en ferons l'examen, s'il vous plaît, à l'exemple du Curé, & de Maître Nicolas.

MR. CRISARD.

J'ai toûjours aimé la Musique: mais je ne m'y connois pas si bien que vous. Prononcez, Monsieur Guillaut; je suivrai vos jugemens.

MR. GUILLAUT.

Je suis fou des Vers, & de la Musique; & je vais tous les ans à Paris, autant pour voir ce qu'on fait sur les Théatres, que pour apprendre ce qu'on dit aux

ux Ecôles de Médecine. Mais revenons nos Opera.

MR. CRISARD.

Ouvrons ce petit, qui est le premier n ordre. C'est l'OPERA D'ISSY, fait par Cambert (1).

MR. GUILLAUT.

Ce fut comme un Essai d'Opera qui ut l'agrément de la Nouveauté: mais e qu'il eut de meilleur encore, c'est u'on y entendit des Concerts de Flues; ce que l'on n'avoit pas entendu sur ucun Théatre depuis les Grecs & les Roains.

MR. CRISARD.

Celui-ci est POMONE, du même Cambert.

MR. GUILLAUT.

POMONE, est le premier Opera Franois, qui ait paru sur le Théatre. La oësie en étoit fort méchante, la Musiue belle. Monsieur de Sourdeac en avoit fait

(1) On trouvera une Histoire abregée des Opera François, dans la VIE *de Mr. de St. Evremond* r l'année 1676.

fait les Machines. C'eſt aſſez dire, pou nous donner une grande idée de leu beauté: on voyoit les Machines avec ſur priſe, les Danſes avec plaiſir; on enten doit le Chant avec agrément, les Parol avec dégoût.

MR. CRISARD.

En voici un autre, LES PEINES E LES PLAISIRS DE L'AMOUR.

MR. GUILLAUT.

Cet autre eut quelque choſe de plu poli, & de plus galant. Les Voix & le Inſtrumens s'étoient déja mieux formé pour l'Exécution. Le PROLOGUE éto beau, & le TOMBEAU DE CLIME NE fut admiré.

MR. CRISARD.

Celui-ci eſt écrit à la main. Liſez Monſieur Guillaut.

MR. GUILLAUT.

C'eſt l'ARIANE de Cambert, qui n pas été repréſentée: mais on en vit l Répétitions. La Poëſie fut pareille à ce le de POMONE, pour être du mêm Auteur; & la Muſique fut le chef-d'œu vre de Cambert. J'oſe dire que les *Plai* *ts*

es d'Ariane, & quelques autres endroits le la Piéce, ne cédent preſque en rien à e que Baptiſte a fait de plus beau. Cambert a eu cet avantage dans ſes Opera, que le Récitatif ordinaire n'ennuyoit pas, pour être compoſé avec plus de ſoin que es Airs même, & varié avec le plus grand art du monde. A la vérité, Cambert n'entroit pas aſſez dans le ſens des vers, & il manquoit ſouvent à la véritable expreſſion du Chant; parce qu'il n'entendoit pas bien celle des paroles. Il imoit les paroles qui n'exprimoient rien, pour n'être aſſujetti à aucune expreſſion, & avoir la liberté de faire des Airs purement à ſa fantaiſie: *Nanete*, *Brunete*; *Feuillage*, *Bocage*; *Bergere*, *Fougere*; *Oiſeaux* & *Rameaux*, touchoient particuliérement ſon génie. S'il faloit tomber dans les paſſions, il en vouloit de ces violentes, qui ſe font ſentir à tout le monde. A moins que la paſſion ne fût extrême, il ne s'en appercevoit pas. Les Sentimens tendres & délicats lui échappoient. L'ennui, la triſteſſe, la langueur, avoient quelque choſe de trop ſecret, & de trop délicat pour lui. Il ne connoiſſoit la douleur que par les cris, l'affliction que par

les larmes : ce qu'il y a de douloureux & de plaintif ne lui étoit pas connu.

MR. CRISARD.

Mais avec cela il ne laissoit pas d'être habile homme.

MR. GUILLAUT.

Il avoit un des plus beaux génies du monde pour la Musique ; le plus entendu & le plus naturel : il lui faloit quelqu'un plus intelligent que lui, pour la direction de son génie. J'ajoûterai une instruction, qui pourra servir à tous les Savans en quelque matiere que ce puisse être ; c'est de rechercher le commerce des honnêtes-gens de la Cour, autant que Cambert l'a évité. Le bon goût se forme avec eux : la Science peut s'aquerir avec les Savans de profession ; le bon usage de la Science ne s'aquiert que dans le monde.

MR. CRISARD.

Voici tous les Opera de Baptiste. CADMUS, ALCESTE, THESE'E, ATYS ; quel sentiment en avez-vous ?

MR. GUILLAUT.

Celui de toute la France ; qu'on n'en a point vû qui approchent de leur beauté : je

je sui mon goût, comme les autres, sur le sujet de la préference. Voici ce que j'en croi, sans rien décider. On trouve de plus beaux Morceaux dans CADMUS ; une Beauté plus égale dans ALCESTE. Le Rôle de Medée est merveilleux dans THESE'E : il y a quelques *Duo*, quelques Airs dans la piéce fort singuliers. Les Habits, les Décorations, les Machines, les Danses sont admirables dans ATYS : la *Descente de Cybele* est un chef-d'œuvre : le Sommeil y regne avec tous les charmes d'un Enchanteur. Il y a quelques endroits de Recitatif parfaitement beaux, & des Scenes entieres d'une Musique fort galante & fort agréable. A tout prendre, ATYS a été trouvé le plus beau : mais c'est-là qu'on a commencé à connoître l'ennui que nous donne un Chant continué trop long-tems.

MR. CRISARD.

N'auroit-on pas eu raison de le connoître aussi dans les autres Opera ?

MR. GUILLAUT.

On auroit eu raison assûrément ; car entendre toûjours chanter, est une chose bien ennuyeuse : mais dans le premier

 en-

entêtement des François, les sages opposeroient en vain leur Raison à la chaleur de la fantaisie. Quand l'entêtement diminuë, la fantaisie ne tient pas long-tems contre la Raison; & vous verrez qu'au premier Opera, qui sera représenté, la nature fera mieux sentir encore la langueur d'une continuelle Musique. On ne souffrira pas éternellement, que le véritable usage de la Parole soit anéanti sur le Théatre. Nous nous lasserons enfin, de tant de Divinités chantantes, & dansantes: j'espere que nous les supplierons avec respect d'aller faire leur mêtier dans les Cieux, & de nous laisser faire le nôtre sur la Terre.

MR. CRISARD.

Quand pensez-vous qu'on leur fasse ce compliment-là?

MR. GUILLAUT.

Quand l'habitude aura fait naître l'ennui, il sera permis aux gens éclairés de faire connoître la Raison. Il faut avouër qu'on ne peut pas mieux faire, que fait Quinault; ni si bien, que fait Baptiste, sur un si méchant sujet: mais la constitution de nos Opera est tellement défectueuse,

tueuse, qu'on les verra tomber, à moins qu'elle ne soit changée. Je ne ferai pas le deshonneur à Baptiste de comparer les Opera de Venise aux siens. L'excellence de nos Symphonies & de nos Danses, pourroit-elle être comparée au ridicule des leurs? Je conviendrai avec les Italiens de la beauté de leur Composition pour le Chant, s'ils tombent d'accord avec moi de leur pitoyable Exécution: & quant à la Musique des Instrumens, ils me permettront de ne pas admirer ce chef-d'œuvre de Science, qui trouve le secret sur quatre Notes, d'ennuyer quatre heures les personnes de bon goût. Mais je ne m'apperçois pas que je m'arrête ici trop long-tems: j'ai d'autres Malades à voir. Je reviendrai dans peu de tems pour voir Mademoiselle vôtre fille.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRISOTINE *pensant être* HERMIONE, TIRSOLET *s'imaginant être* CADMUS, PERRETTE.

CRISOTINE *chante un Air que chante* HERMIONE *dans l'Opera de* CADMUS.

Amour, voi quels maux tu nous fais!
Où sont les biens que tu promets?
N'as tu point pitié de nos peines?
Tes rigueurs les plus inhumaines,
Seront-elles toûjours pour les plus tendres Cœurs?
Pour qui, cruel Amour, gardes-tu tes douceurs (1)?

TIRSOLET.

Mourir est toute mon envie.
Achevons un funeste sort:
C'est assez de bien dans la mort,
Que la fin des maux dans la vie.

CRISOTINE.

Il faut vivre, Cadmus, quoi qu'on puisse endurer:
La derniere des tyrannies,
Est

(1) Opera de CADMUS, *Act. II. Sc. V.*

Est celle d'une mort, qui viendroit séparer
Deux volontés si bien unies.

TIRSOLET.

Beaux yeux, si je ne vous voi plus,
Le jour n'a point de biens qui ne soient superflus:

CRISOTINE.

De ceux qu'on ne voit plus on conserve l'idée.

TIRSOLET.

Chez les Morts, *Hermione*, elle sera gardée.
Belle Hermione, *helas! puis-je vivre sans vous?*
Nous nous étions flatés, que nôtre sort barbare,
Auroit épuisé son courroux.
Quelle rigueur, quand on sépare
Deux cœurs, prêts d'être unis par des liens si doux!
Belle Hermione, *helas! puis-je vivre sans vous* (1)?

CRISOTINE.

Vivez, Cadmus...... mais que viens-je d'entendre?
Vivez. Adieu. L'on pourroit nous surprendre.

PERRETTE *qui les a écoutés les surprend.*

Ah! Madame l'Hermione, je vous y attrape; & vous voila bien camus, Monsieur le Cadmus, de me voir ici. Vous aviez donc pris le tems que je n'y étois pas, pour venir faire des Condoliances, & chanter tous vos *Helas!* Finissez les Hermionages, Monsieur Tirsolet,

(1) CADMUS, Act. V. Sc. I.

let, & fortez promtement. Dehors, dehors; montrez-nous les épaules.

CRISOTINE.

Ah! Ah!

PERRETTE.

Diriez-vous pas des Comédiés avec leurs *ha! ha!* Pardi, je penſe être ſur un Thiatre.

TIRSOLET *penſant être* CADMUS.

Belle Hermione, il faut mourir.

CRISOTINE *penſant être* HERMIONE.

Mon cher Cadmus, il faut ſouffrir.

TIRSOLET.

Mes maux ont laſſé ma conſtance.

CRISOTINE.

Tout cede à la perſéverance.

TIRSOLET.

Mais que ſert de perſévérer,
Si ce n'eſt que pour endurer?

CRISOTINE.

Une mort qui finit nos peines
En même tems finit nos chaînes.

TIRSOLET & CRISOTINE *enſemble.*

Ah! vivons & ſouffrons, ſi la fin de nos jours
Devient celle de nos amours.

PER-

PERRETTE.

Qu'on ſe ſépare une fois pour toutes.

CRISOTINE.

Séparons-nous, le Ciel l'ordonne.
Adieu, Cadmus.

TIRSOLET.

Adieu! belle Hermione.

PERRETTE.

Dépêchez-vous, Tirſolet: ſi Monſieur Criſard vous trouve ici, je ne ſai pas ce qui en arrivera; car il a la tête furieuſement échauffée contre les Cadmus. Je l'entens venir; rentrez, Criſotine, rentrez, que je m'enferme avec vous.

SCENE II.

Mr. GUILLAUT, Mr. CRISARD.

Mr. GUILLAUT.

VOyons un peu comment nous traiterons nôtre malade. Pour moi, j'aime mieux conſulter avec un homme de bon ſens, qui ne ſoit pas Médecin, qu'avec le plus vieux & le plus ſavant Médecin, qui ne ſoit pas homme de bon ſens.

MR. CRISARD.

Monsieur Guillaut, je ne suis peut-être pas cet homme de bon-sens, mais je connois ma fille, & j'ai connu de bonne heure la disposition qu'elle avoit à devenir quelque chose de pareil à ce qu'elle est. Les ASTRE'ES lui avoient donné la fantaisie d'être Bergere ; les Romans lui avoient inspiré le desir des Avantures ; & ce que nous voyons aujourd'hui, est l'ouvrage des OPERA.

MR. GUILLAUT.

Mais pouviez-vous voir tout cela, sans y apporter du remede?

MR. CRISARD.

Sa mere la gâtoit par son indulgence, & je n'osois pas ouvrir la bouche, de peur qu'on ne m'accusât de bizarrerie, & qu'on ne me reprochât d'avoir un esprit de contradiction.

MR. GUILLAUT.

Les oppositions étoient bonnes, quand Madame Crisard avoit trop d'indulgence. A l'heure qu'il est, il faut s'insinuer le mieux qu'on pourra dans l'esprit de Crisotine, & gagner assez de crédit avec elle, pour

pour lui faire prendre les Remedes que j'ordonnerai. Je veux entrer dans toutes ses imaginations, pour trouver jour à la fin de les ruïner, & de la ramener insensiblement au bon sens. Voila mon projet ; je ne sai pas s'il réüssira.

MR. CRISARD.

Sa mere vient à nous fort mal-à-propos. Elle a perdu l'esprit quasi autant que sa fille : je suis tout embarrassé devant elle, & je sors de mon embarras, en lui disant des vérités, qui ne lui sont pas agréables.

SCENE III.

ME. CRISARD, MR. CRISARD, MR. GUILLAUT.

ME. CRISARD.

JE viens de laisser ma fille dans le plus pitoyable état du monde. La pauvre créature s'étoit endormie en chantant certains Airs de l'Opera, qui sont composés exprès pour faire dormir ; Perrette lui a enlevé ses Livres, & entr'autres celui où elle

elle trouvoit ſon Sommeil : c'eſt être bie barbare !

MR. CRISARD.

Je vous prie, ma femme, retirez-vous. Nous ſongeons, Monſieur Guillau & moi, aux moyens de pouvoir guer vôtre fille. Laiſſez-nous-en le ſoin, & vous retirez.

ME. CRISARD.

Je n'ai pas eu le cœur de la tenir en fermée plus long-tems ; & la voici qu vient toute furieuſe, ſe plaindre du to qu'on lui a fait : voyez ce que vous y fe rez. Pour moi je m'en vais ; auſſi bie ne me veut-on pas ici.

SCENE IV.

CRISOTINE, Mr. CRISARD, Mr. GUILLAUT.

CRISOTINE.

Fuyez, tyrans, fuyez loin de mes yeux ;
Vous m'avez enlevé mes Dieux :
Je cours à la vengeance ;
Fuyez de mon courroux la juſte violence.

Mr

MR. CRISARD.

Criſotine, où allez-vous ? A qui en oulez-vous ? Reconnoiſſez-vous vôtre ere ?

CRISOTINE.

A l'aſpect des parens,
Fuſſent-ils des tyrans,
La fureur d'un enfant auſſi-tôt ſe modere :
J'allois, & je voulois vous demander, mon pere,
Avec de mal-heureux ſoûpirs
Ce qu'on a fait de mes plaiſirs.

MR. CRISARD.

Qu'entendez-vous, Criſotine, par vos aiſirs ? Expliquez-vous.

CRISOTINE.

Que tes charmes, Sommeil, m'avoient bien abuſée !
Tandis que je goûtois la douceur du repos,
On vient de m'enlever le généreux Theſée
Et le reſte de mes Héros.
On m'enleve les Dieux, qui paroient nôtre ſcene ;
L'un deſcendoit du Ciel, l'autre ſortoit des eaux,
On voyoit les Silvains quitter les arbriſſeaux
Pour venir danſer dans la plaine.

Fuyez, tyrans, fuyez loin de mes yeux ;
Vous m'avez enlevé mes Dieux :

Je

Je cours à la vengeance;
Fuyez de mon courroux la juste violence.

MR. GUILLAUT.

Mademoiselle, vous vous êtes mépri quand vous avez crû que les Mortels vo avoient enlevé vos Dieux : ce sont l Déesses, qui vous ont fait un si mécha tour par jalousie; voyant que vous avi plus de Beauté qu'elles, & que tous c Dieux-là alloient devenir amoureux d vous.

CRISOTINE.

Que ce soient des Mortels, ou bien des Immo
telles,
A mon ressentiment rien ne les peut cacher:
Si l'on ne me rend pas ce qui m'étoit si cher,
On se fait avec moi, des guerres éternelles.

MR. GUILLAUT.

Si j'étois en vôtre place, je me moqu rois bien des Immortelles. Laissez-l crever de jalousie, & ne leur donnez p le plaisir de vous voir fâchée du mécha tour qu'elles vous ont fait.

CRISOTINE.

Rengainez vos conseils, Monsieur le Médecin,
Si vous n'avez pour moi, que de vaines parole
Alle

Allez porter ailleurs le Grec & le Latin
Que vous avez appris autrefois aux Ecôles.

MR. GUILLAUT.

J'espere de vous être plus utile ici, que ne serois aux Ecôles; & vous souffrirez e la passion de vous rendre quelque ser-ce, me retienne auprès de vous.

CRISOTINE.

Vous venez pour me secourir,
Cependant je me persuade
A vôtre teint jaune & malade,
Que vous avez, Guillaut, grand besoin de guerir.

Mais, ô Divinités, plus cheres que ma vie,
Je vous perds, & je vous oublie!
Ah! reprenons nos transports furieux:
Vous, qui m'avez volé mes Dieux,
Dérobez-vous à ma vengeance;
Fuyez de mon courroux la juste violence.

MR. CRISARD.

Songez-vous à ce que vous faites, & ce que vous dites, devant vôtre pere, devant un homme de l'importance de onsieur Guillaut?

CRI-

CRISOTINE.

Je viens vous demander raison ;
Vous ne la faites pas, rentrons dans la priso

Elle sort.

MR. GUILLAUT.

Monsieur, ce n'est pas le moyen guerir par la Médecine, que de se m quer du Médecin. Crisotine aime trop imaginations pour les perdre, à moi qu'on ne lui en fournisse d'autres, qui l soient plus agréables. Je n'ai guere vû foux en ma vie, qui refusent de l'argen ni de filles folles, qui n'écoutent par volontiers de Mariage. Toute la folie suspenduë par la proposition de choses nécessaires & si convenables à la natur Proposons quelque Mariage à Mademo selle Crisotine; une simple Vapeur de M riage appaisera toutes celles de l'Opera.

MR. CRISARD.

Vôtre conseil est admirable ; & plus, facile à mettre en exécution : no avons jetté les yeux sur Monsieur de Mo tifas, autrement le Baron de Pourgeole te, pour en faire un Epoux à Crisotin C'est un homme de condition, qui a bien, & qui ne le mangera pas. Ce no

us convient assez, & le Mariage de ma lle ne lui convient pas moins. On attend ous momens son retour ; car il ne fai it dessein de demeurer à Paris que trois ois, & il y en a tantôt quatre qu'il y t. Ce n'est pas un homme à faire plus dépense qu'il ne s'est proposé.

MR. GUILLAUT.

Je pense voir le Baron. N'est-ce pas qui vient à nous?

MR. CRISARD.

C'est lui-même.

SCENE V.

E BARON DE POURGEOLETTE, MR. CRISARD, MR. GUILLAUT.

LE BARON.

MOn Cousin, j'avois une grande impatience de vous revoir. Embrassez-oi, mon cousin, embrassez-moi : enre; c'est bien du meilleur de mon cœur, vous en assûre.

MR. CRISARD.

Mon cousin, vôtre retour nous donne tous une grande joye.

LE

LE BARON.

Encore une embraſſade ; je ne m'e ſaurois laſſer. Dès Paris, mon couſi dès Paris, je ſouhaitois ce bonheur-l embraſſez-moi.

MR. CRISARD.

Ce que vous dites, mon couſin, e trop obligeant. Vous vous divertiſſi aſſez bien avec vos amis de Paris, pour vous ſouvenir pas de Lion.

LE BARON.

Je vous ai dit la vérité, mon couſi & ce n'eſt pas que mes amis de Pa m'euſſent oublié. Sans vanité, je n'ai p eu de peine à refaire mes connoiſſanc C'étoit LE BARON ici, LE BARO là: il m'eût falu mettre en quatre; e core n'eût-ce pas été aſſez. On parle d l'inconſtance des amis de cour: je le ſ par épreuve, ils en ont cent fois moi que ceux de Province. Cependant je ſon geois toûjours au couſin : il eſt excep du nombre des Provinciaux; on peut fa re fonds ſur lui : & embraſſez-moi, vous prie.

MR. CRISARD.

Mon couſin, on ne peut pas être pl ſatiſ

iſfait que je le ſuis, de l'honneur de s careſſes, & de ce que vous vous êtes uvenu de moi ſi ſouvent à la Cour.

LE BARON.

A Paris, ai-je dit : ce n'étoit pas la ême choſe à Verſailles & à Saint-Ger ain. Que ſerviroit de mentir? La Cour es heures privilegiées, où l'on ne ſe uvient guere de la Province.

MR. GUILLAUT.

Et particulierement quand on eſt auſſi en reçû à la Cour, que vous l'avez é.

LE BARON.

Le Roi m'a fait plus d'honneur que je vaux; & je vous dirai une choſe aſſez rticuliere de ce Prince ſur mon ſujet. étois allé au Lever, & je me trouvai à porte avec quantité de ces jeunes Meſ urs, qu'on appelle LES MARQUIS. près avoir attendu aſſez long-tems, je impatientai, & dis à l'Huiſſier; *Huiſ-r, le Baron de Pourgeolette.* L'Huiſſier ut avoir trouvé ſon *Baron de la Craſſe*, redit tout haut; *le Baron de Pourgeo-tte*, penſant faire rire le Roi, & les ourtiſans: mais il fut bien étonné quand le

le Roi dit auſſi-tôt : *qu'on faſſe entrer Baron.* J'entrai, au grand étonneme de mon Huiſſier, & de mes Marquis, q je laiſſai fierement derriere.

MR. GUILLAUT.

Monſieur le Baron, un homme cour, comme vous, ne laiſſe pas écha de ſa mémoire ce que le Roi lui dit : vo nous en rediriez bien quelque choſe.

LE BARON.

Cela ſieroit mieux dans la bouche d' autre, que dans la mienne.

MR. GUILLAUT.

Nous ſavons bien que vous n'êtes homme à vous donner une vanité m fondée.

LE BARON.

Vous connoiſſez mon humeur : mai quelque choſe étoit capable de me flat ce ſeroit le reproche obligeant que Roi me voulut faire en préſence de to ſa Cour. Ce ne fut pas le diſcours d' Roi à un Sujet, ce fut une tendreſſe d' mi. Je ne l'oublierai jamais ; & ſi j'av mille vies, je les perdrois volontiers où y auroit la moindre apparence de le ſerv

M

M. CRISARD.

Cela veut dire, mon couſin, que nous ne vous verrons pas long-tems ; car on dit que la campagne commencera de bonne heure.

LE BARON.

C'eſt mon déplaiſir : mes affaires me retiendront ici quelques mois, & je ne pourrai voir le Roi qu'à ſon retour de l'armée.

MR. GUILLAUT.

Mais, Monſieur, vous n'avez pas contenté nôtre curioſité ſur ce reproche obligeant que le Roi vous fit. Vous avez trop d'égard à la modeſtie : les gens de Guerre & de Cour s'en diſpenſent quelquefois.

LE BARON.

Voici les propres mots du Roi, Monſieur Guillaut : comprenez-en bien le ſens, je vous prie. *Comment peut-on demeurer dans une Province, quand je ſuis moi-même à l'Armée, & que tous les gens de cœur ſont auprès de moi ?* Cela veut dire, „ J'entre dans vôtre déplaiſir, Ba-„ ron ; & ſai combien un homme de „ cœur comme vous, eſt affligé de ne „ ſe pas rencontrer aux occaſions où je „ me

„ me trouve moi-même ". Ecoutez l Réponse: elle fut prompte & assûrémen bien tournée. *Tant que j'ai été en Pro vince, SIRE, il ne s'est tiré coup d Mousquet, qui ne m'ait fait plus de mal que si je l'avois reçû; dans la douleur qu j'ai euë, de n'être pas aux lieux où l'on peu voit servir* VÔTRE MAJESTÉ. J ne mentirai point. Le Roi soûrit de l'a grément qu'il trouva dans la Réponse, & tous les Courtisans jetterent les yeux su moi; ces yeux qu'on jette sur les person nes qui se font remarquer.

MR. CRISARD.

Mon cousin, il ne faut pas avoir regre à la dépense que vous avez faite: je la tien assez bien payée par cet honneur-là.

LE BARON.

Il m'en coûte bon, mon cousin; j n'y ai pas de regret: mais il m'en coû te bon. Non pas tant à la Cour, je l'a voue, car je mangeois aux meilleures ta bles, où l'on me convioit toûjours: mai Paris est un goufre. Les Dames y son agréables, & leur commerce ne s'entre tient pas sans dépense. De dire que p une ait voulu prendre de mon argent j

mentirois: non, je les ai trouvées fort onnêtes là-dessus: il est vrai qu'on jouë vec elles; & l'on ne gagne pas. On sait ssez que le Baron est de Languedoc, & l'humeur qu'il est, ses Amies ne man quent pas d'Essences, de Gans, & de achets de Montpellier. Au reste, deux ois la semaine à l'Opera, & jamais sans Dames, qui assûrément ne payent pas, ù est le Baron de Pourgeolette. Demi istole chaque Place; rien moins. C'est ne affaire réglée.

MR. CRISARD.

Mon cousin, à propos de l'Opera, claircissez-nous d'une chose. On dit qu'il produit le plus étrange effet du monde ans tous les esprits de la Cour; c'est u'on n'y parle plus qu'en chantant; le Maître au Valet, le Valet au Maître, le ere au Fils, la Mere à la Fille, & de ême dans toutes les conditions.

LE BARON.

Ah! parbieu cela est bon! Et qui va re ces coyonneries-là? Quelque petit ourgeois de Lion, à qui les valets du uc de Villeroi l'auront fait accroire, our se moquer de lui. J'ai été to ... les

matins au Lever, où je n'ai jamais ou chanter, ni grands, ni petits Officier Chez Monsieur le Duc d'Orleans, pa une note de Musique; à Chantilly, poin de chant: le Cadet de Montifas m'a me né chez Monsieur de Louvois: eh bien les Capitaines parlent de leurs recruës & Monsieur de Louvois leur répond san chanter. Monsieur Picon, qui est d mon pays, m'a introduit chez Monsieu Colbert, où j'ai vû tous les gens d'affai re, sans en avoir ouï chanter un seu Fausseté toute pure ce qu'on vous a di Croyez le Baron, mon cousin, il e mieux informé de la Cour, que vos p tits conteurs de Nouvelles, qui n'o jamais approché de Versailles, ni de Sain Germain.

Mr. Crisard.

Je ne l'avois pas crû, mon cousin; ma il faut écouter toutes choses.

Le Baron *à Mr.* Guillaut *assez bas.*

Je souffre volontiers tant de Cousin ge à Lion: à Versailles, il ne me fer pas plaisir.

Mr. Guillaut *s.*

Il auroit-là plus de discretion.

Le Baron *assez bas.*

Ah! je le crois. Ces habitudes-là pourtant ne valent rien.

Mr. Crisard.

Que disiez-vous-là, mon cousin?

Le Baron.

Je disois, mon cousin, que me voila revenu de la Cour, où je ne prétens pas retourner si-tôt. Je vais vous parler, non pas en courtisan galant: mais en homme solide, qui songe à s'établir, & se donner du repos. Mon cousin, mon ami, il est tems de songer à faire des Bourgeolets. J'ai quarante-cinq ans passés, quoi que cela ne paroisse pas. Le Cadet de Montifas ne veut pas se marier; & de la façon qu'il s'expose, ce seroit une folie que de rien fonder sur lui. C'est un miracle qu'il vive encore. Tout roule sur le Baron, pour assûrer la Race des Montifas. Il faut se marier une fois, mon cousin; aidez-moi à choisir une Maîtresse, qui devienne bien-tôt une femme; non pas si-tôt, qu'une honnête galanterie ne précéde le Mariage.

MR. CRISARD.

Mon coufin, quand vous me parlez de la forte, vous avez envie que je m'ouvre le premier; & je le ferai, puis que vous le voulez. La perfonne de Crifotine vous plaît-elle, & fon bien vous accommode-t-il? Si cela vous convient, vous n'avez qu'à vous faire agréer à ma fille: l'Agrément du pere & de la mere vous eft affûré.

LE BARON à *Mr.* GUILLAUT *bas.*

L'honneur que je fais à Monfieur Crifard mériteroit quelque autre terme que celui d'*Agrement* : mais on ne rompt pas une affaire pour cela.

MR. CRISARD.

Vous parlez toûjours bas à Monfieur Guillaut.

LE BARON.

Je lui témoignois la joye que me donne cette ouverture. C'eft la plus agréable chofe que je puiffe entendre. Vous fouffrirez donc que je faffe le perfonnage de Galant, avant que de faire celui de Mari. On ne me reprochera point d'avoir *pris le Roman par la queuë*. Nous

avons

avons connu Moliere en Languedoc, & il n'a pas enrichi fes Comédies de notre procedé avec les Dames: il a joüé tous les MARQUIS, & le BARON s'en eft fauvé. Véritablement ma perruque aujourd'hui eft une perruque de coufin, non pas de galant. Allons chercher au Logis l'Equipage des avantures; allons, nous ne ferons pas long-tems à nous parer.

Fin du troifiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, Mr. CRISARD, Mr. GUILLAUT.

LE BARON.

MON cousin, je n'ai pas été long tems à m'ajuster, & cependant [je] ne suis pas mal. Que dites-vous de cet[te] étoffe? N'est-elle pas modeste & galan te? C'est le point cela: *modeste & galan te*, pour un homme de mon âge, qu[i] n'a pas renoncé à la Galanterie. Et ce[s] rubans, cette garniture, hem! que vo[us] en semble? Sentez ce mouchoir; Ea[u] d'Ange, de la meilleure qui se fasse [à] Montpellier. Je voudrois bien lui voi[r] confronter ces eaux de Cordouë, dont o[n] parle tant; eau de rose au prix, eau d[e] rose. Il faut tout dire, on ne la ven[d] pas; c'est une mienne parente Religieu[se] qui la fait, & n'en fait rien que pour mo[i] dont le Couvent ne se trouve pas ma[l]. C'e[st]

[c]'est elle aussi qui m'a envoyé cette Pou[dr]e: je donne cent pistoles, si on en trou[ve] une once de pareille en toute la Fran[ce]. Voyez l'épée, le baudrier, les bou[cl]es, les gans; il n'y a point de friperie[,] c'est du plus fin. On ne répond pas [m]al à l'honneur que l'on nous fait, mon [c]ousin; mais c'est trop peu pour l'adora[b]le Crisotine.

Mr. CRISARD.

La voila qui vient avec Madame Cri[sa]rd: vous pouvez lui aller faire vôtre [d]éclaration.

SCENE II.

LE BARON, Mr. CRISARD, Me. CRISARD, Mr. GUILLAUT, CRISOTINE, GILOTIN.

LE BARON *saluë* CRISOTINE.

VOus me permettrez d'avoir l'honneur de vous saluer, belle cousine; & après [v]ous avoir salué en cousin, vous trouve[re]z bon que je me jette à vos pieds en [a]mant, pour vous faire la protestation d'ê-

d'être vôtre toute ma vie. J'en ai la per-mission de Monsieur vôtre Pere, & d[e] Madame vôtre Mere : mais je la veu[x] avoir de vous-même ; & ne prétens obt[e]nir Crisotine, qu[e] de Crisotine.

CRISOTINE.

La posture, Baron, sent un peu la vieillesse,
Et je pense trouver en vous
Moins un respect, qu'une foiblesse
Qui vous fait tomber à genoux.

LE BARON.

Sus, relevons-nous ; l'adorable le veu[t] debout, à genoux, en quelque postu[re] que ce soit, le Baron sera toûjours [le] plus soûmis des amans. Que faut-il fa[i]re ? où faut-il aller ? je suis prêt à exéc[u]ter ce qu'ordonneront ces beaux yeux.

CRISOTINE.

Baron de Montifas,
Vous perdez tous vos pas ;
Vos yeux de perle, & vos dents d'émeraude,
Peuvent chercher une autre Montifaude.

LE BARON.

Les Montifaudes ne manqueront jam[ais] aux Montifaux : mais quand le Baron e[st] auprès d'un Soleil, il ne le quitte poi[nt] pour des étoiles.

CR-

CRISOTINE *lui ôte sa Perruque.*

C'est trop écouter tes raisons,
Je veux desabuser le monde,
Et t'ôter la perruque blonde
Qui cache des cheveux grisons.

LE BARON.

Je craindrois de paroître en cet état, [s]i je devois la couleur de mes cheveux à [m]es années : mais c'est-là le fruit de mes [t]ravaux guerriers. Montrez-vous, mar-[q]ues honorables de mes services : vous [ê]tes venuës pour avoir suivi mon Roi [d]ans ses premieres campagnes.

CRISOTINE.

Poursuivez vôtre récompense
Auprès du Monarque de France ;
Allez lui faire vôtre cour,
Et cessez, vieux Baron, de me faire l'amour.

MR. GUILLAUT.

Prenez ma calote, Monsieur le Baron ; [v]ous n'êtes pas si jeune, que vous ne de-[v]iez craindre le froid à la tête : les va-[p]eurs de nos rivieres sont fâcheuses, [&] l'humidité de nôtre air cause bien des [fl]uxions.

ME. CRISARD.

Ma fille, rendez à mon cousin sa perruque. Quelle extravagance est-ce là?

CRISOTINE.

Ma mere, je n'en ferai rien;
Et dût geler de froid sa misérable nuque,
Je retiendrai cette grosse perruque,
Tant qu'on me retiendra mon bien. *Elle s'en*

LE BARON *va à la porte sans perruque, & appelle son valet.*

Gilotin, Gilotin.

GILOTIN.

Qui me demande?

LE BARON.

Ton maître.

GILOTIN.

Ah! Monsieur, qui vous a mis en cet état-là?

LE BARON.

Je te conterai ce que c'est: mais v me querir promptement une autre Perruque; car je commence à sentir un ven de Bize fort incommode. Ouais! qu'e devenuë Crisotine? Je ne la voi plus, n ma perruque. Elle sera peut-être asse folle pour la jetter dans le feu: mais voi ci Monsieur Crisard qui m'aborde, ne lui témoignons pas nôtre appréhension. Mon cousin, n'ai-je pas pris l'affaire en galant-homme? je sai vivre avec les Dames; n'est-ce pas?

MR. CRISARD.

Mon cousin, je ne sai quelle excuse vous faire, de l'impertinence de ma fille. J'en suis si honteux, que je ne puis quasi en parler.

LE BARON.

Il faut avoir vû la Cour, pour savoir tourner les choses galamment. Un Provincial en ma place auroit été bien scandalisé.

ME. CRISARD.

Vous êtes honnête homme, mon cousin, & ma fille est une impertinente, que je traiterai assûrément comme je dois. Je lui apprendrai à vivre avec les gens de condition, & particulierement avec un Baron de Montifas.

GILOTIN.

Monsieur, voila une perruque que je vous apporte.

LE BARON.

Quoi! une perruque à calote?

GILOTIN.

Il n'y en a pas d'autre, Monſieur vous n'en avez que deux ; une pour l ville, que vous portiez, & l'autre pou la campagne que voici.

LE BARON.

Il eſt vrai que j'avois donné ordre Paris de m'en faire quatre ; deux à gro ſes boucles, & deux à la nouvelle facon comme le Roi les porte. Elles devoien être ici avant que j'y fuſſe, & vous ver rez qu'on ne me les a pas encore appor tées. Fiez-vous aux perruquiers.

ME. CRISARD.

Monſieur Criſard, allons trouver Cri ſotine, pour tirer d'elle la perruque d mon couſin, & lui faire bien ſéchemen la réprimande qu'elle a méritée.

SCENE III.

LE BARON, GILOTIN.

LE BARON.

GIlotin, depuis que tu me ſers, com bien penſes-tu que j'aye pû avoir d Maîtreſſes?

GI-

GILOTIN.

Je ne le puis pas ſavoir bien juſte : mais compte que vous m'en avez fait, vous ouvez en avoir eu vingt.

LE BARON.

Et dix de plus, Gilotin : car il y en a de principales qui méritoient un en- ier ſecret, & je ne t'en ai pas parlé. Gi- otin, ton Maître n'a pas été malheureux vec les Dames : tu en as aſſez de con- oiſſance.

GILOTIN.

Vous me l'avez toûjours dit, Mon- ſieur.

LE BARON.

Mais tu le ſais.

GILOTIN.

Un bon valet doit croire ſon maître ; & je n'en ai pas douté.

LE BARON.

C'eſt aſſez, je prens cela pour ſavoir. Tu le ſais donc, Gilotin?

GILOTIN.

Je le ſai, puis que vous le voulez.

LE BARON.

Oh bien ! Gilotin, ce maître, que tu ſais

ſais avoir été ſi heureux avec les belles vient d'éprouver un commencement d'a vanture auſſi fâcheux, qu'il en ſoit ja mais arrivé au plus diſgracié de tous le hommes.

GILOTIN.

Il eſt vrai, Monſieur, que je vous vû dans un pitoyable état.

LE BARON.

Tu dois ſavoir que Monſieur Criſa me veut donner ſa fille en mariage.

GILOTIN.

On ne s'en étonnera pas.

LE BARON.

On ſait bien que le plus grand honne qui puiſſe arriver à Criſotine, c'eſt que l'épouſe. Moi, je ne te mens point, ſuis bien-aiſe de rendre à la fille la nobl ſe que nous avons fait perdre à la mer qui eſt ma germaine, & auſſi bien q moi de la bonne branche des Montif Une Montifas attachée à un Criſard, c'e pis que le vivant attaché au mort; & ce te pauvre femme toute infectée de C ſarderie, ne deſire rien tant en ce mo de, que de rendre à ſa fille la vraye ode de la nobleſſe, qu'on ne peut ſentir av

ho

mme du monde ſi purement qu'avec Baron.

GILOTIN.

Je ne ſai pas ſi la fille ſe ſoucie autant la nobleſſe que la mere : mais elle a mine d'avoir de bons yeux; & ſi el- en a, peut-elle regarder un autre que us?

LE BARON.

Je ne doutois pas du ſuccès.

GILOTIN.

Qui en eût douté, Monſieur?

LE BARON.

Ecoute, Gilotin, tu vas entendre une oſe incroyable.

GILOTIN.

Si Criſotine a fait l'impertinente avec us, je ne le croirai pas.

LE BARON.

Quand j'ai fait ma Déclaration à Cri- otine, (& je puis dire que ç'a été de la aniere la plus galante, dont un Cava- er ſoit jamais entré au ſervice d'une Da- me,) tu ſeras ſurpris, Gilotin......

GI-

GILOTIN.

Monſieur, permettez-moi de ne cro re pas ce que vous me direz.

LE BARON.

Quand j'ai fait ma Déclaration à Cri ſotine, elle m'a chanté au nez des Chan ſons fort deſobligeantes, & perſonnelles cela veut dire, qui s'adreſſoient à ma pro pre perſonne.

GILOTIN.

Monſieur, je ne le ſaurois croire.

LE BARON.

Ce n'eſt pas tout, Gilotin, elle m' ôté ma Perruque, & l'a emportée.

GILOTIN.

Vôtre perruque neuve?

LE BARON.

Ma perruque entiere; qui me coûtoi quatre piſtoles. Tu m'en as vû faire le prix.

GILOTIN.

Je n'ai jamais ouï, ni vû pareille choſe en ma vie.

LE BARON.

A moi: à moi.

GILOTIN.

A vous! Monſieur; à un Baron, l'hon ur des Barons! Je ne le ſaurois croire.

LE BARON.

Je t'avois bien dit que j'allois conter e choſe incroyable: mais il la faut croi ; je ne mens jamais.

GILOTIN.

Puis que vous me le commandez, nſieur, je la croirai: à moins que d'un dre exprès, je ne vous croirois pas. admire comment vous vous en êtes ti- ! un autre ne ſe fût jamais remis de cet ront-là.

LE BARON.

Les Roquelaures y fuſſent demeuré urt; & il faudroit avoir vû de quelle aniere je m'en ſuis tiré. Si jamais j'ai u Homme de Cour, ç'a été, Gilo- , en cette occaſion: mais le déplaiſir n eſt pas moindre. Il faut périr, ou nir à bout des mépris de Criſotine. Je réduirai, Mauvaiſe, & tes larmes ngeront le traitement injuſte que tu as t au Baron.

GILOTIN.

Il faut la réduire, & la planter là.

LE BARON.

Non pas, Gilotin; elle a du bien de la beauté: il en faut faire une femm & alors le mari vengera l'amant. La r ſolution en eſt priſe. Voyons ſeuleme de quelle maniere nous la pourrons fai réüſſir. J'ai beſoin de ton adreſſe, Giloti pour découvrir les ſentimens qu'elle a mon ſujet, & trouver enſuite les moye de nous mettre bien dans ſon eſprit.

GILOTIN.

Qui pourroit nous donner ces moyen là? Laiſſez-moi rêver un peu...... l'ai trouvé, Monſieur. Cette Perrett qui gouverne la Maiſon, nous peut in truire de toutes choſes: mais que l promettrai-je, pour l'engager dans nos i terêts?

LE BARON.

Ne promets rien poſitivement, Giloti S'acquitter d'une promeſſe, c'eſt paye & la vraye Nobleſſe aime mieux être lib rale que de s'aquitter d'une dette. Ce q tu as à faire, eſt de donner à Perrette belles idées de ma générosité.

G

GILOTIN.

Beau préſent pour une ſervante, que s idées.

LE BARON.

Je n'aime pas les perſonnes qui s'atta hent à l'exactitude des petits interêts éſens: il faut avoir le courage d'envi ger les grandes choſes. Tu as de l'eſ it; diſpoſe Perrette à concevoir d'elle- ême des eſperances. Il ſuffira de lui re la peinture de mon humeur le plus antageuſement que tu pourras.

GILOTIN.

Je ferai vôtre Portrait à Perrette, puis e vous me l'ordonnez, & je n'y ou ierai rien: laiſſez-moi faire.

SCENE IV.

GILOTIN, PERRETTE.

GILOTIN.

E te cherchois, Perrette; j'ai grand beſoin de ton ſecours.

PERRETTE.

Me voila toute trouvée. De quoi eſt- queſtion?

Gi-

GILOTIN.

D'une grande affaire.

PERRETTE.

Me veux-tu parler d'amour? Si tu auffi fat que ton Baron, Ma-foi je se auffi folle que Crifotine.

GILOTIN.

Je voi bien que tu fais tout.

PERRETTE.

Je fais tout, jufqu'à l'avanture de perruque. Mais de quoi s'agit-il, Gi tin? Dépêche-toi, parle.

GILOTIN.

Il faut rendre un fervice à mon maît

PERRETTE.

A ton maître!

GILOTIN.

Oui, à mon maître.

PERRETTE.

Au Baron de Pourgeolette! Au S gneur de Montifas!

GILOTIN.

Au Baron, & au Seigneur, comme te plaira.

PER

PERRETTE.

C'eft une étrange efpece de Baron. Je remuërois pas le bout de mon pied ur l'amour de lui.

GILOTIN.

Ma pauvre Perrette, fi mon maître fe marie, je fuis perdu. Il eft toûrs par voye & par chemin, faifant nne chere aux dépens des autres, & urant de faim aux fiens. Pour moi, e fuis ni aux fiens, ni à ceux des au; mais très-petitement & très-malreufement aux miens.

PERRETTE.

Crois-tu que le Baron change d'huur en fe mariant?

GILOTIN.

S'il eft une fois marié, Perrette, il dra qu'il tienne Maifon en dépit de ; & j'efpere que je m'en trouverai eux.

PERRETTE.

Tu veux qu'il époufe Crifotine, n'eftpas?

GILOTIN.

C'eft-là juftement ce que je dende.

PER-

PERRETTE.

Va, Gilotin, il ne tiendra pas à m J'ai plus d'envie d'être défaite d'elle, q tu n'en as de voir ton maître marié.

GILOTIN.

Venons au fait. Comment nous prendrons-nous? Je ſai que le pere & mere veulent bien le Mariage : mais Fille chante ridiculement au nez du ron, & ne fait autre choſe que ſe moq de lui.

PERRETTE.

Ton Maître ſait-il chanter?

GILOTIN.

Il s'eſt fait un mêtier de chanter t les Airs de l'Opera.

PERRETTE.

Cela vaut mieux que ſa Baron pour lui faire épouſer Criſotine. App que nôtre Demoiſelle eſt devenuë f des Opera; elle ne parle qu'en Muſiq & il ne lui faut parler qu'en chant Elle aimeroit mieux demeurer Fille t ſa vie, que d'épouſer un homme qui chanteroit pas.

GILOTIN.

Voila juſtement le fait de mon maître: & ſi elle peut auſſi bien s'accommoder d'un fou, que lui d'une folle; jamais gens ne furent mieux enſemble qu'ils ſeront. Adieu, Perrette, je ne t'en demande pas davantage. Pour des récompenſes, je ne t'en promets point. Le Baron ne promet jamais rien : il veut ſurprendre par ſes libéralités; & quand tu y ſongeras le moins, tu recevras de ſa part un baril d'Olives, une cruche d'Huile, un petit pot de Miel de Narbonne, & quelque bouteille d'Eau de la Reine d'Hongrie. Pour de l'Argent, Perrette, on tireroit plûtôt de l'huile d'un mur. Mais le voici, retire-toi.

SCENE IV.

LE BARON, GILOTIN.

LE BARON.

EH bien, Gilotin, m'apportes-tu la vie, ou la mort?

GILOTIN.

Ce n'eſt ni la vie, ni la mort: c'eſt

aſſez pour vous empêcher de vous pen-dre.

LE BARON.[1]

Ne me fai point languir, je te prie. Di-moi, puis-je eſperer d'amolir le mar-bre, d'attendrir ce qu'il y a de plus du au monde?

GILOTIN.

Nous avons encore une reſſource: aprè cela, il n'y a rien à eſperer.

LE BARON.

Appren-la cette reſſource à ton maî-tre; & Dieu veuille qu'elle ſoit utile ſes amours! Gilotin, Gilotin, il ſeroi bien fâcheux de venir échouer à Lion après avoir ſû reduire les plus fieres de l Cour.

GILOTIN.

Vous aviez affaire à des perſonnes d'e-prit, qui ſavoient connoître vôtre méri-te; & vous rencontrez ici une folle, q ne connoît pas ce que vous valez.

LE BARON.

Quelque maltraité que je ſois, je n ſaurois ſouffrir qu'on faſſe injure à m Maîtreſſe. Puis que je l'aime, elle e aima

mable; & puis qu'elle eſt aimable, elle 'eſt pas folle.

GILOTIN.

Je n'entens pas bien la ſubtilité de ces *is que* là: mais je ſai bien que Criſotine t devenuë folle des Opera; & à moins ue vous ne chantiez toûjours avec elle, us ne ſauriez jamais en venir à bout.

LE BARON.

Me voila juſtement dans mon fort, & ſpere qu'on verra tantôt une Scene aſ-z agréable. Au moins, tu n'as rien omis à Perrette? je n'aime pas d'être gagé.

GILOTIN.

Je ne vous ai engagé à rien. Il a ſuffi faire vôtre Portrait; & je l'ai fait le us naturellement qu'il m'a été poſſible.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Me. CRISARD, LE BARON, Mr. CRISARD, CRISOTINE, Mr. GUILLAUT.

Me. Crisard.

Mon cousin, je rougis de la sot
de ma fille: mais vous excusere
jeunesse. La pauvre enfant ne sait
qu'elle fait. Voila vôtre perruque; v
pouvez la prendre quand il vous plaira.

Le Baron.

Je m'accommode assez bien de ce
ci: l'autre me seroit toûjours de mauv
augure.

Mr. Crisard.

Vous ne vous retrouverez pas à
pareille occasion; & j'espere que Cr
tine raccommodera à une seconde en
vûë, ce qu'elle a gâté à la premiere.

Le Baron.

Je vous prie de m'éclaircir d'une chose.
t-il vrai que les Opera ont brouillé un
u sa cervelle?

Mr. Crisard.

Elle a quelquefois de petites fantaisies;
acun a les siennes: cela ne vaut pas la
ine d'en parler. Le tout aboutit à ai-
r les Airs de l'Opera, & à chanter un
u plus qu'une autre.

Le Baron.

Oh bien, mon cousin, nous allons voir
u jeu: car je referois les Opera, s'ils
ient perdus; & pour des Impromptu
vers & en chant, nous verrons qui
nportera. Elle peut avoir la voix plus
le que moi: pour la méthode, Camus
Lambert diroient que je la puis dispu-
Voici Crisotine qui vient à nous; al-
s au devant d'elle, & commençons.

Il chante ridiculement.

Vous jugez à ma triste mine,
douleur que j'enferme au fond de ma poi-
trine:
Douleur, douleur, qui causera ma mort,
vous ne soulagez mon, mon, mon triste sort.

CRISOTINE.

Je n'eus jamais envie,
De vous ôter la vie.
Il est vrai que j'ai pris un plaisir assez doux
A me moquer de vous.
Contez cent fois vôtre martyre,
Cent fois je n'en ferai que tire.

LE BARON.

Les tigres, les lions, les pantheres, les ours,
Toutes les bêtes sauvages de l'Hircanie,
Me donneroient assûrément du secours,
Me voyant si proche de l'agonie.

CRISOTINE.

Qui ne peut inspirer une tendre amitié,
Espere-t-il de la pitié?

LE BARON.

Si vous n'êtes pas une roche......
Si vous n'êtes toute de roche......
Il faut rimer, ou *torche*, ou *cloche*.

CRISOTINE.

La Rime vous coûte trop cher;
En deux mots, je suis un rocher.

LE BARON.

Les Impromptu me fatiguent trop. Donnons dans les Airs de Baptiste. L'AIMABLE JEUNESSE (1) vient fort bien i

Il chante ridiculement.

Aim

(1) Air de PSYCHE', Tragédie.

Aimable Jeunesse
Suivez la tendresse,
Joignez aux beaux jours
La douceur des amours.
C'est pour vous surprendre
Qu'on vous fait entendre,
Qu'il faut éviter les soûpirs,
Et craindre les desirs;
Laissez-vous apprendre
Quels sont leurs plaisirs.
Chacun est obligé d'aimer
A son tour,
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

CRISOTINE *parodiant sur le même Air;*

Honteuse Vieillesse
Quitte la tendresse,
Quitte les Amours,
Tes ans ont fait leurs cours.
Crois-tu me surprendre,
Pour me faire entendre
Tous ces gros & vilains soûpirs
Et tous ces vieux desirs?
C'est pour desapprendre
Quels sont les plaisirs.
Qui voudra m'obliger d'aimer

A mon tour,
S'il n'a pas de quoi me charmer,
N'aura pas mon amour.

ME. CRISARD.

Il te faut des soûpirs à ta fantaisie Aime, ou n'aime pas mon cousin, t l'épouseras. Il te fait plus d'honneur qu tu ne vaus, & nous savons mieux que to ce qui t'est propre.

CRISOTINE.

Venez, venez, à ma défense,
Descendez, Mere des Amours (1),
Ou je rendrai mes tristes jours
A de cruels parens, dont je tiens la naissance:
Descendez, Mere des Amours,
Venez, venez, à mon secours.

ME. CRISARD.

Tu n'as point de véritable Mere qu moi, petite Coquine, & ta *Mere d Amours* ne t'empêchera pas de m'obéir.

CRISOTINE.

Quand Jupiter visitoit les mortelles,
De sa divinité mêlée au sang des belles
Il sortoit des Héros si grands, si glorieux,
Qu'ils s'élevoient au rang des Dieux:

(1) Imitation du Prologue de PSYCHE.

O Jupiter, voyez comme on me traite!
On vient m'offrir un Pourgeolette,
Qui me feroit des Montifas!
O Jupiter! ne le permettez pas.

MR. CRISARD.

Eh bien! Madame Crisard, faloit-il ffrir ses petites fantaisies? Voila l'effet vôtre indulgence.

ME. CRISARD.

Ah! Monsieur, ne m'en parlez pas: urois le courage de l'étrangler. Mépri un Baron de Pourgeolette! Chef de la aison des Montifas!

CRISOTINE.

Ses yeux de perle, & ses dents d'émeraude,
Peuvent chercher une autre Montifaude.

LE BARON.

La patience m'échape. Allez, petite entée, allez épouser quelque Chanteur l'Opera. Ma cousine a raison: vous mérirez pas l'honneur que je voulois ous faire. Cherchez un parti en qui se ncontrent également le bien, le coure, & la noblesse. Mon bien est conu de tout le monde. Il y a trois cens ns que mes Lettres de noblesse ont été rûlées. On ne voit point l'origine des

Montifas. Montifas eſt noble, & pou quoi? parce qu'il eſt MONTIFAS. Vo la ſes Tîtres & ſes Papiers. On n'igno pas en Languedoc le nombre de mes Can pagnes. Pour des Combats ſinguliers, ſi à Montpellier, quatre à Beziers, trois Pezenas, deux à Aigues-mortes; & ving Procedés ſi beaux, que je les préfere quarante combats. Autrefois j'ai été im pétueux, comme mon voiſin le Rhône préſentement je ſuis calme, comme mo Lac de Pourgeolette; & je penſois ach ver mes jours doucement avec Criſotin mais elle eſt indigne de cet honneur-l Adieu, petite Chanteuſe; Adieu, mo couſin; Adieu, ma couſine: je ne ſu pas moins vôtre ſerviteur, pour tout les impertinences de vôtre fille. J'ai mê me obligation à Criſotine: un Mariag m'eût acoquiné en Languedoc, & à pein aurois-je été bon pour faire ma cour au Etats.

MR. CRISARD.

Ma juſtification auprès de vous, c'e que ma fille eſt folle; & nous ſomme plus à plaindre que vous n'êtes.

ME. CRISARD.

Je ſuis autant contre elle, que j'avo ét

té portée à la ſoûtenir. Maudits ſoient s Opera, qui ont rendu ma pauvre fille lle!

LE BARON.

Adieu, mon couſin; Adieu, ma cou ne: les vieux liens ſuffiront de reſte pour ntretenir nôtre union.

ME. CRISARD.

Mon couſin, ſi vous retournez à la our......

LE BARON.

Si je retourne à la Cour! aſſez plaiſan queſtion; ſi je retourne à la Cour! t que ferois-je dans la Province, après oir rompu mon mariage?

ME. CRISARD.

Mon couſin, je vous prie de porter nos aintes au Roi contre les Opera.

LE BARON.

Je le ferai, ma couſine; & Baptiſte n appercevra au premier qui ſera re éſenté.

MR. CRISARD.

Mon couſin, il eſt trop tard, & il t trop mauvais tems, pour vous em-

barquer

barquer ſur le Rhône. Faites-nous l'honneur de ſouper & de coucher céans. Monſieur Guillaut ſoupera avec nous, & Monſieur Millaut, que je voi entrer, ne me refuſera pas de vous tenir compagnie.

SCENE II.

Mr. MILLAUT, CRISOTINE,
Mr. GUILLAUT, LE BARON,
Mr. CRISARD, Me. CRISARD.

Mr. MILLAUT.

JE venois vous remercier, Monſieur, & je reçois une ſeconde grace, avant que de vous avoir remercié de la premiere.

CRISOTINE.

Dûſſai-je employer la magie;
Millaut le célébre Docteur,
Changera ſa Théologie,
Et ſera Sacrificateur.

Mr. MILLAUT.

Et de qui *Sacrificateur*, Mademoiſelle? ſommes-nous au tems des Juifs, ou des Payens?

CRISOTINE.

Ou de celui qui lance le tonnerre;
Ou de ce grand maître Apollon,
Qui préſide au ſacré valon;
Ou du terrible Dieu qui commande à la guerre.

Mr. GUILLAUT.

Vous ne manquerez pas d'emploi, Monſieur Millaut, dans le nombre des Dieux que vous aurez à ſervir.

CRISOTINE.

Quels plaiſirs pour les nations
D'aſſiſter à des Sacrifices,
Qui leur rendent les Dieux propices
Par le pompeux éclat de leurs dévotions.

LE BARON.

Puis que vous voulez que je couche céans, vous me permettrez d'aller un peu à ma chambre.

Mr. CRISARD.

Je vais vous y mener, mon couſin.

LE BARON.

Quoi! des cérémonies de Province! c'eſt bien-là que je ne croirois plus être homme de Cour.

MR. CRISARD.

Usez-en comme il vous plaira ; vo[us] êtes le maître de la maison : mais n[e] croyez pas, je vous prie, que nou[s] ignorions la maniere de vivre du beau monde.

Le Baron sort.

MR. MILLAUT.

Monsieur, j'avois bien crû que Made[moiselle] moiselle vôtre fille aimoit trop les Ope[ra] : mais de se faire des Dieux de ceu[x] de l'Opera, comme elle fait, c'est c[e] que je ne croyois pas. Il seroit inutile d[e] la prêcher ; & il faut attendre la fin de [sa] folie de quelque secours extraordinaire qui ne paroît pas encore.

CRISOTINE.

En vain, j'ai sû bannir la crainte,
Qui retenoit ma juste plainte,
Pour crier en tous lieux, que tu ne m'aimes plus.
Tous les cris que je fais, sont des cris superflus
Tu ne me répons rien. Ah! fille infortunée,
Je suis abandonnée.

MR. GUILLAUT.

En ce cas-là, Mademoiselle, je vous con-

[c]onseille la vengeance : c'est là que la fu[re]ur devient raison.

CRISOTINE.

Perdons, perdons, qui nous fait outrager:
Mais d'un amant qu'on aime, ose-t-on se venger!

MR. GUILLAUT.

Misérable condition, quand celui qui [n]ous offense nous plaît ! C'est une situa[ti]on où l'on ne sait ni aimer, ni se ven[ge]r. Je vous plains, Mademoiselle.

CRISOTINE.

De toutes mes fureurs sa mort est poursuivie;
Prenez le soin, Amour, de conserver sa vie:
Amour, opposez-vous à mon ressentiment;
Si j'accuse un perfide, excusez un amant;
Et quand je serai prête à punir un coupable,
Demandez le pardon d'un criminel aimable.

MR. GUILLAUT.

Un *Criminel aimable*, qui trahit une [p]ersonne plus aimable que lui, ne mérite [pa]s de pardon.

CRISOTINE.

Ah! faut-il me venger
En perdant ce que j'aime?
Que fais-tu, ma fureur, où vas-tu m'engager?
Punir ce cœur ingrat, c'est me punir moi-même;
J'en mourrai de douleur, je tremble d'y songer:

Ah!

Ah! faut-il me venger
En perdant ce que j'aime?

Ma Rivale triomphe, & me voit outrager,
Quoi! laisser son amour sans peine & sans danger;
Voir le spectacle affreux de son bonheur extrême!
Non, il faut me venger
En perdant ce que j'aime (1).

SCENE III.

TIRSOLET, CRISOTINE, Me. CRISARD, Mr. GUILLAUT, Mr. MILLAUT, Mr. CRISARD.

TIRSOLET *qui parcit.*

Eh bien! cruelle, vengez-vous:
Mais vous vous vengerez sur la même innocence.
Que si ma mort, helas! flate vôtre courroux
Sans avoir jamais fait d'offense,
Je vous la demande à genoux,
Et c'est pour mon amour assez de récompense.
Que pourrois-je esperer de mieux?
Vous voulez que je meure, & je meurs à vos yeux.

CRISOTINE.

Infidéle Thesée!

TI-

(1) Medée dans l'Opera de THESE'E, Act. V, Sc. I.

TIRSOLET.

Vous êtes abusée,
Je ne fus jamais que Cadmus.

CRISOTINE.

Oui, je suis Hermione, & je n'y pensois plus!

TIRSOLET.

Ah! que ma fidele tendresse
Mérite bien quelque caresse.

TIRSOLET & CRISOTINE *ensemble.*

Qu'Hermione & Cadmus se donnent tour à tour,
Un doux gage de leur amour.

Ils se baisent les mains.

Me. CRISARD.

Impertinente! Ridicule! Après avoir traité comme tu as fait mon cousin de Montifas, tu oses faire des caresses à un Tirsolet, & en ma présence? Vîte, qu'on se sépare; qu'on se sépare pour jamais.

TIRSOLET.

Je vais partir, belle Hermione,
Je vais executer ce que le Ciel m'ordonne,
Malgré le péril qui m'attend:
Je veux vous délivrer, ou me perdre moi même;
Je vous voi, je vous dis enfin que je vous aime;
C'est assez pour mourir content (1).

CRI-

(1) Opera de CADMUS, Act. II. Sc. IV.

CRISOTINE.

Si tu mourois content, je vivrois malheureuse
Jusqu'au tems que le même sort
Te joindroit mon ombre amoureuse,
Aux lieux où les amans s'en vont après la mo

ME. CRISARD.

Partez, mourez, faites ce que vo voudrez, pourvû que je ne vous voy plus.

CRISOTINE.

Fuyons de ces lieux tyranniques.
Ennemis de toutes Musiques;
Allons, allons à l'Opera,
Monsieur Lulli nous recevra.

TIRSOLET.

C'est-là que personne,
Aimable Hermione,
Nos doux chants ne troublera:
Sauvons-nous à l'Opera.

MR. GUILLAUT *à Mr.* CRISARD.

Monsieur, la nature, par un mouvement secret, qu'on appelle Instinct, les porte au remede, qui fera sans doute leur guerison. Les Opera ont fait naître leur maladie; les Opera la finiront. I est de ces sortes de fantaisies, comme des amours & des desirs. Laissez jouïr, les

s désirs finissent; empêchez la jouïssan-e; ils durent toûjours. De même, Monsieur, opposez-vous à ces imagina-ions, c'est leur donner plus de force; aissez-leur un libre cours; c'est le mo-en de les faire évanouïr. Quand Mon-ieur Tirsolet & Mademoiselle Crisoti-e......

ME. CRISARD.

Vous parlerez mieux quand il vous plaira, Monsieur Guillaut; & je ne sai pas comment vous avez pû nommer Mon-ieur Tirsolet, fils de Monsieur Tirsolet, devant Mademoiselle Crisotine, descen-uë par sa mere des vrais Montifas.

MR. GUILLAUT.

Quand Mademoiselle Crisotine, & Mon-ieur Tirsolet, auront été six mois au Théatre, lassés de Répétitions, ennuyés de chanter toûjours, fatigués de s'habil-er avec soin, de se deshabiller avec pei-e, & de faire éternellement la même chose; vous les verrez revenir avec au-tant de sagesse, qu'ils ont de folie pré-sentement.

ME. CRISARD.

Oui, Monsieur Guillaut; mais une per-sonne

ſonne de la qualité de ma fille à l'Opera bleſſeroit trop ma condition ; & j'aime rois mieux voir Criſotine folle toute vie, avec de la qualité, que de la vo ſage au préjudice de ſa naiſſance.

MR. GUILLAUT.

Le Roi y a donné ordre, Madame ; o peut être de l'Opera, ſans faire tort à Nobleſſe. Les plus grands Seigneurs d Royaume y peuvent danſer, avec l'appro bation de tout le monde.

ME. CRISARD.

Je n'ai plus rien à dire après cela : vou m'avez mis l'eſprit en repos.

MR. GUILLAUT.

Je ne voi pas qu'il y ait plus aucun objection à me faire. A mon avis, il n faut pas réſiſter plus long-tems à leu envie.

MR. MILLAUT.

Je dis plus, Monſieur Criſard ; je dis que c'eſt une néceſſité de les laiſſer aller. L'opinion que Mademoiſelle vôtre fille a des Dieux, ſcandaliſe tout le monde, & il n'y a que l'Opera qui lui puiſſe faire perdre l'extravagance de ſon opinion. Quand elle verra que les Machines les plus

lus merveilleuſes ne ſont rien que des iles peintes ; que les Dieux & les éeſſes qui deſcendent ſur le Théatre, e ſont que des Chanteurs & des Chan- euſes de l'Opera ; quand elle touchera s cordes, par le moyen deſquelles ſe font s vols les plus ſurprenans ; adieu Jupiter Apollon, adieu Minerve & Venus. lle perdra toutes ces imaginations-là ; & omme dit Monſieur Guillaut, vous la errez revenir avec autant de ſageſſe qu'el- a de folie préſentement.

MR. CRISARD.

Je vous rens graces, Meſſieurs, de vos ons avis ; il n'y en eut jamais de plus ges, & ils vont être executés tout à heure. Nous conſentons, Criſotine, que ous alliez avec Monſieur Tirſolet à l'O- era, & le plûtôt qu'il vous ſera poſſi- le : les portes vous ſont ouvertes ; il ne endra qu'à vous de ſortir.

ME. CRISARD.

Je voudrois déja les voir partir. Que ites-vous ici, Criſotine ? Après avoir éprisé mon couſin de Montifas, il n'y plus rien à faire pour vous dans la aiſon.

CRI-

CRISOTINE & TIRSOLET.

Finiſſons, finiſſons nos plaintes,
Voici la fin de nos contraintes;
Allons à l'Opera, pour chanter chaque jour,
Des ſuccès de guerre & d'amour.

TIRSOLET.

Le grand Lulli nous donne deux machines
Qui nous tranſporteront où nous devons aller.
Là, nous ſerons aſſis en perſonnes divines,
Et par les airs on nous verra voler.

CRISOTINE.

Quittons, quittons la terre,
Allons fendre les airs,
Elevons-nous au deſſus des éclairs;
Et voyons ſous nos pieds les éclats du Tonnerre.

Ils ſortent.

MR. MILLAUT.

Monſieur, vous êtes bien-heureux d'être délivré d'une fille auſſi folle que celle-là.

MR. GUILLAUT *aſſez bas, de peur que* ME. CRISARD *ne l'entende.*

Et plus heureux de n'avoir pas fait l[e] Montifas vôtre gendre. C'eſt une eſpece de fou, dont vous euſſiez eu bien d[e] la peine à vous défaire. Donnons-lui [à] ſoupe[r]

[ſou]per aujourd'hui, & le renvoyons de[ma]in au Lever du Roi.

MR. CRISARD.

Vous me faites grand plaiſir, Mon[ſie]ur Guillaut, de m'ouvrir l'eſprit: je [co]mmence à connoître que nôtre Baron [eſt] un grand fou. Allons ſouper avec lui [un]e fois encore, & jamais ne le puiſſions-[no]us revoir après cela.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



SUR

SUR L'AMITIE A MADAME LA DUCHESSE MAZARI

DE tous ces Dits des Anciens, vous avez si judicieusement rem
qués, & si heureusement retenus, il
en a point qui me touche davantage
celui d'Agesilas, lors qu'il recomme
l'affaire d'un de ses amis à un autre.
*Nicias n'a point failli, délivre-le; s'i
failli, délivre-le pour l'amour de moi:
quelque façon que ce soit, délivre-le.* V
yez, Madame, jusqu'où va la force
l'Amitié. Un Roi des Lacédémonie
si homme de bien, si vertueux, si sé
re; un Roi qui devoit des exemples
justice à son peuple, ne permet pas s
lement, mais ordonne d'être injuste,
il s'agit de l'affaire de son ami.

Qu

Qu'un homme privé eût fait la même chose qu'Agesilas, cela ne surprendroit pas. Les particuliers ne trouvent que trop de contrainte dans la vie civile: une des plus grandes douceurs qu'ils puissent goûter, c'est de revenir quelquefois à la nature, & de se laisser aller à leurs propres inclinations. Ils obéïssent à regret à ceux qui commandent; ils aiment à rendre service à ceux qui leur plaisent. Mais qu'un Roi, occupé de sa grandeur, renonce aux adorations publiques, renonce à son autorité, à sa puissance, pour descendre en lui-même, & y sentir les mouvemens les plus naturels de l'homme; c'est ce qu'on ne comprend pas facilement, & ce qui mérite bien que nous y fassions réflexion.

Il est certain qu'on ne doit pas regarder son Prince, comme son ami. L'éloignement qu'il y a de l'empire à la sujettion, ne laisse pas former cette union des volontés, qui est nécessaire pour bien aimer. Le pouvoir du Prince, & le devoir des Sujets, ont quelque chose d'opposé aux tendresses que demandent les Amitiés.

Exercer la domination sans violence,

c'eſt tout ce que peut faire le meilleu
Prince: obéïr ſans murmure, c'eſt to
ce que peut faire le meilleur Sujet. C
la moderation & la docilité ont peu d
charmes: ces vertus ſont trop peu an
mées pour faire naître les inclinations, &
inſpirer la chaleur de l'Amitié. La liaiſo
ordinaire, qui ſe trouve entre les Rois &
leurs Courtiſans, eſt une liaiſon d'interê
Les Courtiſans cherchent de la fortun
avec les Rois, les Rois exigent des ſerv
ces de leurs Courtiſans.

Cependant il y a des occaſions, c
l'embarras des affaires; où le dégoût d
la magnificence oblige les Princes à che
cher dans la pureté de la nature, l
plaiſirs qu'ils ne trouvent pas dans le
grandeur. Ennuyés de cérémonies, d
gravités affectées, de contenances, d
repréſentations; ils cherchent les do
ceurs toutes naturelles d'une liberté, q
leur condition leur ôte. Travaillés d
ſoupçons & de jalouſies, ils cherche
enfin à ſe confier, à ouvrir un cœ
qu'ils tiennent fermé à tout le mond
Les flateries des adulateurs leur font ſo
haiter la ſincérité d'un ami; & c'eſt-
que ſe font ces Confidens, qu'on appe

avoris; ces perſonnes cheres aux Prin-
ces, avec leſquelles ils ſe ſoulagent de la
gêne de leurs ſecrets, avec leſquelles ils
veulent goûter toutes les douceurs, que
a familiarité du commerce, & la liberté
e la converſation peuvent donner aux
mis particuliers.

Mais que ces Amitiés ſont dangereuſes
un Favori, qui ſonge plus à aimer qu'à
e bien conduire! Ce confident penſe
rouver ſon ami, où il rencontre ſon
Maître; & par un retour imprévû, ſa
amiliarité eſt punie comme la liberté in-
iſcrete d'un ſerviteur qui s'eſt oublié.
es gens de Cour, de qui l'interêt ré-
e toûjours la conduite, trouvent dans
ur induſtrie dequoi plaire, & leur pru-
ence leur fait éviter tout ce qui choque,
ut ce qui déplaît. Celui qui aime vé-
tablement ſon maître, ne conſulte que
n cœur. Il croit être en ſûreté de ce
'il dit, & de ce qu'il fait, par ce qu'il
nt; & la chaleur d'une Amitié mal ré-
ée le fait périr, quand la précaution
s perſonnes qui n'aiment pas, lui con-
rveroit tous les avantages de ſa fortu-
. C'eſt par là qu'on perd ordinaire-
ent les inclinations des Princes, plus

exacts à punir ce qui blesse leur caracte-re, que faciles à pardonner ce qu'on fa[it] par les mouvemens de la nature. Heureu[x] les Sujets, dont les Princes savent excu-ser ce que la foiblesse de la condition hu-maine a rendu excusable dans les hom-mes! Mais ne portons point d'envie [à] tous ceux qui se font craindre; ils per-dent la douceur & d'aimer & d'être ai-més. Revenons à des considerations plu[s] particulieres sur l'Amitié.

J'ai toûjours admiré la Morale d'Ep[i]cure, & je n'estime rien tant de sa Mo-rale, que la préférence qu'il donne [à] l'Amitié, sur toutes les autres vertu[s]. En effet, la Justice n'est qu'une ver[tu] établie pour maintenir la société huma[i]ne; c'est l'ouvrage des hommes: l'Am[i]tié est l'ouvrage de la nature: l'Ami[tié] fait toute la douceur de nôtre vie, qua[nd] la Justice avec toutes ses rigueurs a bi[en] de la peine à faire nôtre sûreté. Si [la] Prudence nous fait éviter quelques maux, l'Amitié les soulage tous: si la Pruden[ce] nous fait aquerir des biens, c'est l'Am[i]tié qui en fait goûter la jouïssance. Ave[z-]vous besoin de conseils fidéles: qui pe[ut] vous les donner qu'un Ami? A qui co[n]fi[er]

[confi]er vos secrets, à qui ouvrir vôtre cœur, [à] qui découvrir vôtre ame qu'à un Ami? [E]t quelle gêne seroit-ce d'être tout res-serré en soi-même; de n'avoir que soi [p]our confident de ses affaires, & de ses [p]laisirs? Les plaisirs ne sont plus plaisirs, [d]ès qu'ils ne sont pas communiqués. [S]ans la confiance d'un Ami, *la félicité du* [C]*iel seroit ennuyeuse* (1). J'ai observé [q]ue les devots les plus détachés du mon-[d]e, que les dévots les plus attachés à [D]ieu, aiment en Dieu les dévots, pour [s]e faire des objets visibles de leur amitié. Une des grandes douceurs qu'on trouve à [a]imer Dieu, c'est de pouvoir aimer ceux [q]ui l'aiment.

Je me suis étonné autrefois de voir tant [d]e Confidens & de Confidentes sur nôtre Théatre: mais j'ai trouvé à la fin que l'u-sage en avoit été introduit fort-à-propos; car une Passion, dont on ne fait aucune confidence à personne, produit plus sou-vent une contrainte fâcheuse pour l'es-prit, qu'une volupté agréable pour les sens. On ne rend pas un commerce amoureux public sans honte; on ne le tient pas fort secret sans gêne: avec un

 confi-

(1) Pensée d'un Ancien.

confident la conduite eſt plus ſûre, les inquietudes ſe rendent plus legeres, les plaiſirs redoublent, toutes les peines diminuent. Les Poëtes qui connoiſſent bien la contrainte que nous donne une Paſſion cachée, nous en font parler aux vents, aux ruiſſeaux, aux arbres; croyant qu'il vaut mieux dire ce qu'on ſent aux choſes inanimées, que de le tenir trop ſecret, & ſe faire un ſecond tourment de ſon ſilence.

Comme je n'ai aucun mérite éclatant à faire valoir, je penſe qu'il me ſera permis d'en dire un, qui ne fait pas la vanité ordinaire des hommes; c'eſt de m'être attiré pleinement la confiance de mes Amis; & l'homme le plus ſecret que j'aye connu en ma vie, n'a été plus caché avec les autres, que pour s'ouvrir davantage avec moi. Il ne m'a rien célé tant que nous avons été enſemble; & peut-être qu'il eût bien voulu me pouvoir dire toutes choſes, lors que nous avons été ſéparés. Le ſouvenir d'une Confidence ſi chere m'eſt bien doux; la penſée de l'état où il ſe trouve m'eſt plus douloureuſe. Je me ſuis accoûtumé à mes malheurs, je ne m'accoûtumerai jamais aux ſiens;

&

& puis que je ne puis donner que de la douleur à ſon infortune, je ne paſſerai aucun jour ſans m'affliger, je n'en paſſerai aucun ſans me plaindre.

Dans ces Confidences ſi entieres, on ne doit avoir aucune diſſimulation. *On traite mieux un Ennemi qu'on hait ouvertement, qu'un Ami à qui on ſe cache, avec qui on diſſimule* (1). Peut-être que nôtre ennemi recevra plus de mal par nôtre haine; mais un ami recevra plus d'injure par nôtre feinte. Diſſimuler, feindre, déguiſer, ſont des défauts qu'on ne permet pas dans la vie civile; à plus forte raiſon ne ſeront-ils pas ſoufferts dans les Amitiés particulieres.

Mais pour conſerver une choſe ſi précieuſe que l'Amitié, ce n'eſt pas aſſez de ſe précautionner contre les vices, il faut être en garde même contre les vertus; il faut être en garde contre la Juſtice. Les ſévérités de la Juſtice ne conviennent pas avec les tendreſſes de l'Amitié. Qui ſe pique d'être juſte, ou ſe ſent déja méchant ami, ou ſe prépare à l'être. L'Evangile ne recommande guéres la Juſtice, qu'il ne recommande auſſi

(1) Penſée d'un Ancien.

la Charité; & c'eſt à mon avis pou adoucir une vertu qui ſeroit auſtere, & preſque farouche, ſi on n'y mêloit u peu d'amour. La Juſtice mêlée avec le autres vertus, eſt une choſe admirable toute ſeule, ſans aucun mélange de bo naturel, de douceur, d'humanité, ell eſt plus ſauvage, que n'étoient les hom mes qu'elle a aſſemblés; & on peut dir qu'elle bannit tout agrément de la Socié té qu'elle a établie.

L'Amitié n'appréhende pas ſeulemen la rigueur de la Juſtice, elle craint le profondes réflexions d'une Sageſſe qu nous retient trop en nous, quand l'incli nation veut nous mener vers un autre L'Amitié demande une chaleur qui l'ani me, & ne s'accommode pas des circonſ pections qui l'arrêtent: elle doit ſe rendre toûjours maîtreſſe des biens, & quelque fois de la vie de ceux qu'elle unit.

Dans cette union des volontés, i n'eſt pas défendu d'avoir des Opinion differentes: mais la diſpute doit être une conference pour s'éclaircir, non pas une conteſtation qui aille à l'aigreur. Il ne faut pas ſe faire de la paſſion, où vous ne cherchez que des lumieres. Nos Senti-

ens ne doivent avoir rien de fort oppoſé r ce qui regarde la Religion. Celui qui pporte tout à la Raiſon, & celui qui ſoû-et tout à l'Autorité, s'accommoderont al enſemble. Hobbes & Spinoza, qui admettent ni Propheties, ni Miracles, l'après un long & judicieux examen, eront peu de cas des Eſprits crédules, qui eçoivent les REVELATIONS de Sainte Brigide, & la LEGENDE DES AINTS, comme des Articles de Foi. me ſouvient d'avoir vû de l'alienation armi des Dévots, dont les uns alloient tout craindre de la juſtice de Dieu, & s autres à tout eſperer de ſa bonté.

Ce ne ſeroit jamais fait, ſi je voulois xpliquer ici toutes les choſes qui contri-uent à établir, ou à ruïner la Confian-e de ces Amitiés. Elles ne ſubſiſtent oint ſans fidélité & ſans ſecret. C'eſt e qui les rend ſûres; mais ce n'eſt pas out pour nous les rendre agréables. Il e forme une certaine liaiſon entre deux mes, où la ſûreté ſeule ne ſuffit pas: l y entre un charme ſecret, que je ne aurois exprimer, & qui eſt plus facile à entir qu'à bien connoître. A mon avis, e commerce particulier d'une femme bel-

le, ſpirituelle, raiſonnable, rendroit un pareille liaiſon plus douce encore, ſi o pouvoit s'aſſûrer de ſa durée. Mais lor que la paſſion s'y mêle, le dégoût finit l confiance avec l'Amour; & s'il n'y a qu de l'amitié, les ſentimens de l'amitié n tiennent pas long-tems contre les mouve mens d'une paſſion.

Je me ſuis étonné cent fois de ce qu'o avoit voulu exclure les femmes du manie ment des affaires; car j'en trouvois d plus éclairées, & de plus capables que le hommes. J'ai connu à la fin que cett excluſion ne venoit point, ni de la mali gnité de l'envie, ni d'un ſentiment parti culier d'aucun interêt; ce n'étoit poin auſſi par une méchante opinion que l'o eût de leur eſprit. C'étoit, (& cela ſoi dit ſans les offenſer;) c'étoit par le pe de ſûreté que l'on trouvoit en leur cœur foible, incertain, trop aſſujetti à la fra gilité de leur nature. *Telle qui gouverne roi*

(1) Voyez la la VIE *de Mr. de St. Evremond* ſur l'année 1676.

(2) Mademoiſelle de L'Enclos.

(3) Charlotte de Naſſau, Fille de Louïs de Naſ ſau, Seigneur de Beverweert, Ambaſſadeur Ex traordinaire des Etats Généraux en Angleterr Ell

oit ſagement un Royaume aujourd'hui, ſe ra demain un maître, à qui on ne donne- oit pas douze poules à gouverner, pour ne ſervir des termes de Monſieur le Car- inal Mazarin. Dequoi ne ſeroient pas enuës à bout Madame de Chevreuſe, la Comteſſe de Carliſle, la Princeſſe Palatine, i elles n'avoient gâté par leur cœur, tout e qu'elles auroient pû faire par leur eſ- prit (1)? Les erreurs du cœur ſont bien plus dangereuſes que les extravagances de l'Imagination. L'Imagination n'a point de olies, que le jugement ne puiſſe corriger: e cœur nous porte au mal, & nous y attache malgré toutes les lumieres du jugement:

Video meliora proboque,
Deteriora ſequor.

Une femme fort ſpirituelle (2) me di- oit un jour, qu'elle *rendoit graces à Dieu ous les ſoirs de ſon Eſprit, & le prioit tous s matins de la préſerver des ſottiſes de ſon Cœur.* O Lot, O Lot (3), que vous avez peu

Elle étoit Sœur des Comteſſes d'Arlington & d'Oſ- ery, de Meſſieurs d'Odyck, Auwerkerk, &c. Charles II. lui donna le rang de fille de Comte. LOT eſt une abreviation Angloiſe pour Charlotte. Madame Mazarin l'aimoit paſſionnément.

peu à craindre ces sotises ! Rendez grace à Dieu de vos lumieres, & reposez-vous sur vous-même de vos mouvemens. J'en connois de peu interessées, Lot, à remercier Dieu de vôtre esprit. La petite Bouffete consentiroit volontiers que vous eussiez le cœur troublé & que vous n'eussiez pas l'esprit si libre.

Esprit du premier ordre, que vous donnez de plaisir à vos sujets, de faire admirer en vous tant de raison, & tant de beauté ! Quel plaisir de vous voir mépriser ce discours ennuyeux de beautés ; ces fades entretiens de coëffes, de manches, & d'étoffes des Indes ! Quel plaisir de vous voir laisser à la fausse galanterie des autres les *Corbeilles pleines de rubans*, & la gentille Canne de Monsieur de Nemours (1) ! Ame élevée au dessus de toutes ames, quelle satisfaction de vous voir faire un si noble usage de ce que vous avez ; de vous voir regretter si peu ce que vous avez eu, desirer si peu ce que vous n'avez pas !

Joignez,

(1) Voyez LA PRINCESSE DE CLEVES. pag. 324. Ce Roman a été composé par Mr. le Duc de la Rochefoucault, Madame de la Fayette, &

Joignez, Madame, joignez le mérite du cœur a celui de l'ame & de l'esprit : défendez ce cœur des *Rendeurs de petits soins* (2) ; de ces gens empressés à fermer une porte & une fenêtre, à relever un gand & un éventail.

L'Amour ne fait pas de tort à la Réputation des Dames : mais le peu de Mérite des Amans les deshonore. Vous m'offenseriez, Madame, si vous pensiez que je fusse ennemi de la tendresse : tout vieux que je suis, il me fâcheroit d'en être exemt. On aime autant de tems qu'on peut respirer. Ce que je veux dans les Amitiés, c'est que les lumieres précédent les mouvemens, & qu'une estime justement formée dans l'esprit, aille s'animer dans le cœur, & y prendre la chaleur nécessaire pour les amitiés, comme pour l'amour. Aimez donc, Madame, mais n'aimez que des sujets dignes de vous. Je me démens ici sans y penser, & défens tout ce que je veux permettre.

Vous

& Mr. de Segrais. Consultez le Pere le Long, dans sa BIBLIOTHEQUE Historique de la France, Numero 17427.

(2) Voyez la Carte de Tendre, dans le premier Tome de LA CLELIE.

Vous conſeiller de la ſorte, c'eſt être plu ſévére que ceux qui prêchent, & moin indulgent que les Confeſſeurs.

Si mes ſouhaits avoient lieu vous ſerie ambitieuſe, & gouverneriez ceux qui gou vernent les autres (1). Devenez Maîtreſſ du Monde, ou demeurez maîtreſſe d vous; non pas pour paſſer des jours en nuyeux dans cette inutilité ſeche & triſte dont on a voulu faire de la vertu, mai pour diſpoſer de vos ſens avec empire, & ordonner vous-même de vos plaiſirs.

Que tantôt la raiſon ſévére à vos deſirs,
Ne leur permette pas le plus ſecret murmure;
Que tantôt la raiſon facile à vos plaiſirs,
Hâte les mouvemens qu'inſpire la nature.

Si la Confiance eſt un des grands bonheurs de la vie, goûtez-en la douceu avec vôtre chere Lot. Goûtez-en la douceur avec celui dont vous devez être auſſi ſûre que de vous-même.

A

(1) Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, ſur l'année 1676.

A
MON HEROS
LE COMTE DE GRAMMONT.

STANCES IRREGULIERES.

ON peut aimer toute ſa vie,
Et ſi l'ame à l'amour n'eſt pas trop aſſervie;
Le plus ſévére jugement
Ne ſauroit condamner un ſi doux ſentiment.

D'abord c'eſt une pure eſtime,
Qu'inſenſiblement on anime
Avec un peu plus de chaleur;
Nous diſons mille biens d'un objet qui nous touche
Et le charme ſecret qui nous gagne le cœur
Nous met inceſſamment le mérite à la bouche.

Cette eſtime eſt bien-tôt une tendre amitié,
Cette amitié devient une amoureuſe peine;
C'eſt un tourment qui plaît, c'eſt un bien qui nous gêne,
Et qui veut comme un mal exciter la pitié.

Jamais

Jamais tel fentiment ne fut une foibleffe;
Mais un air trop galant fied mal fur le retour:
De tous ceux que j'ai vus toucher à la vieilleffe,
Un Comte de Grammont peut feul faire l'amou

Ce n'eft point pour lui, Deftinées,
Que vous avez réglé les tems;
Son automne eft un vrai printems;
Et fon air fait honte aux années.

Toûjours errant, & jamais étranger,
De cour en cour, il pourfuit quelque belle,
Agréable & jamais fidéle;
Il mourra plûtôt que changer.

Puiffe-t-il chaque été pour le bien de la France,
Régler nos Marêchaux fur l'ordre d'un combat;
Et fi bien-tôt on ne fe bat,
Reporter à l'amour fon autre expérience.

Courtray, Mardik, Arras, & dix fiéges fameux
Par mille & mille funérailles,
Vingt rencontres & fept batailles
Doivent contenter nos neveux.

Qui du Rhein orgueilleux vit les rives foûmifes,
Qui vit les durs Combats de Nortlingue & Fribourg
Auroit pû méditer de belles entreprifes
Pour le fecours de Philisbourg (1).

Ma

(1) Philisbourg fut pris par les Allemands le 17. Septembre 1676.

is le goût des plaifirs l'emporte fur la gloire:
mte, nous nous devons l'ufage de nos jours:
n a peu d'interêt à fervir fa mémoire,
is que c'eft pour autrui qu'elle dure toûjours.

ue fert à nos Héros de la rendre immortelle;
l'on eft mort en foi, lors que l'on vit en elle?
avenir te regarde autant pour le moins qu'eux:
Mais pour cet avenir fameux,
Il doit te coûter une vie
Si rare & fi digne d'envie,
ue celui qui jadis vît tout fous le foleil,
Ne vît jamais rien de pareil.

Ce grand Sage avec fes PROVERBES,
Avec fa Connoiffance d'Herbes,
Et le refte de fes talens,
ans biens comme tu vis n'eût pas vêcu deux ans;
Il eut jufqu'à huit cens Maîtreffes
Et n'en eut jamais tant que toi;
eut de l'Orient les plus grandes Richeffes,
ais il pilla fa Reine, & tu donnes au Roi.

Il eft vrai qu'il a l'avantage
D'être appellé toûjours LE SAGE,
Lors qu'un Prêcheur dans fon Sermon
Veut faire entendre SALOMON:
Mais on dort à fes Paraboles;
t chacun réjouï de tes moindres paroles,

Redit

Redit après Saint-Evremond
Il n'est qu'un Comte de Grammont.

Savans, qui présidez au temple de mémoire,
Qui faites un métier de dispenser la gloire,
Et vendez sagement à nôtre vanité
Une fausse immortalité;
Amenez vos grands personnages
Rendre au mien leurs humbles hommages,
Et ne vous fâchez point de voir tous vos Héros
Confondus par ces quatre mots:
Jamais il ne sera de vie
Plus admirée & moins suivie.



LETTRE
A
Mr. LE COMTE
DE SAINT-ALBANS (1)

IL n'y a si bonne compagnie qui n se sépare ; & à plus forte raison un so

(1) Henri Jermyn, Comte de Saint-Albans Chambellan de la Reine Mere d'Angleterre, mor en 1684.

(2) Mr. de Bellegarde Oncle de Madame d Mon

ciété malheureuse ne doit pas durer toû-
urs. La nôtre, Mylord, est la plus fu-
ste qu'on ait jamais vûë. Depuis que
jouë chez Madame Mazarin je n'ai
s eu six fois le Spadille : le Baste vient
us souvent ; mais c'est un fourbe qui
'engage mal-à propos, & qui me fait
ire la bête. Je ne file que des trois de
que ou de trefle, que des six de cœur
de carreau. Cependant, Mylord, je
nis le Ciel quand on pourroit attendre
moi des lamentations ou des murmu-
s. Graces à Dieu, je donne de bons
emples, & tels que vôtre Moitié les
ut donner ; exemples néanmoins qui
inent mes affaires, & n'accommodent
s les vôtres; ce qui me fit dire hier au
ir à-la-Bellegarde ; *Je paye & ne jouë*
us, & fais ce qu'il me plait (2).

Consolons-nous, Mylord, nous som-
es en meilleure condition que ceux qui
gnent nôtre argent ; car il vaut mieux
durer les injustices que les faire. Ma-
dame

ntespan, grand Joueür, & d'une humeur un
brusque & capricieuse, disoit toûjours quand
n'étoit pas heureux: *je paye, & ne jouë plus; je*
ce que je veux. Les autres Joueürs en firent
espece de Proverbe.

dame Mazarin a les mains bonnes po
voler mes fiches, & pour jetter une c
te du talon, quand je jouë sans pren
avec quatre Matadors. Je m'adresse
Monsieur de Monaco (1), qui me dit
rieusement, & avec un air de sincerit
*De bonne foi, Monsieur, Monsieur
Saint-Evremond, je regardois ailleu*
Vôtre ami Monsieur de Saissac rit be
coup & ne décide rien; Monsieur Co
tin déclare que *la vexation est gran*
Mais toutes les déclarations de Monsie
Courtin font peu d'effet; l'Ambassad
est aussi peu écouté dans ce logis-là, qu
le seroit à la Bourse, s'il vouloit y jus
fier le Chevalier *Layton* (2). Dans ce
extrémité, je prens le Ciel à témoin,
le Ciel n'a pas plus de crédit que l'A
bassadeur.

Revenez, Mylord; venez soûtenir v
droits vous-même. La campagne n'e
point faite pour vous. Que celui-là
dégoûte du monde, dont le monde e
d

(1) Le Prince de Monaco vint faire un tour
Angleterre, en 1676.

(2) Le Chevalier Ellis Layton, un des Comm
saires des Prises. Les Marchands l'accusoient
malversation.

(3) M

égoûté; mais que ceux qui lui sont chers
omme vous, y demeurent toute leur vie.
n honnête-homme doit vivre & mou-
r dans une capitale; &, à mon avis,
outes les capitales se reduisent à Rome,
Londres, & à Paris. Paris ne seroit
lus le même pour vous; des Amis que
ous y aviez, les uns sont morts, les au-
res sont en prison: Rome ne vous con-
ient point; le disciple de Saint Paul ne
accommode pas du lieu où regne le suc-
esseur de Saint Pierre: Londres, cette
onne & grande ville vous attend; c'est-
à que vous devez fixer vôtre séjour.
Une Table fort libre & de peu de couverts;
 Hombre chez Madame (3), & chez
ous des Echets; vous feront attendre la
Mort aussi doucement à Londres, que
Monsieur Des Yveteaux l'a attenduë à
Paris. Il mourut à quatre-vingts ans, fai-
ant jouër une Sarabande, *afin*, disoit-il,
que son Ame passât plus doucement (4).
Vous ne choisirez pas la Musique pour
adoucir la rigueur de ce passage: mais
une

(3) Madame la Duchesse d'York.

(4) Voyez les MELANGES *d'Histoire & de
Litterature de Vigneul Marville*, Tom. I p. 154. &
suiv. de la seconde édition de Rouen, 1701.

une vole à l'Hombre, & à Grimpe tr... as naturels en premier contre trois neu... termineront assez heureusement vôtre v... Ce ne sera de long-tems, Mylord, ... vous revenez à Londres. Je ne vous d... ne pas six mois, si vous demeurez à ... campagne avec cette morale noire q... vous y avez prise.



IDYLL[E]

EN MUSIQUE.

Ouverture.

SCENE PREMIERE.

LISIS, TIRCIS.

LISIS.

AMOUR, je te rens mes emplois:
Si j'ai vieilli dans ton service,
J'en ai mieux reconnu la rigueur de tes loix;
J'en ai mieux senti le supplice.

TIR[CIS.]

TIRCIS.

De tous les Dieux révérés autrefois,
Aucun n'avoit moins d'injustice:
[I]s sont éteints ces Dieux que forma le caprice;
[L]'Amour assujettit les Peuples & les Rois.

LISIS.

[Q]u'il exerce par tout son tyrannique empire:
Qu'aux Champs, à la Ville, à la Cour,
On fasse des vœux, on soûpire;
[Q]ue tous, excepté moi, soient sujets à l'Amour.

TIRCIS.

[P]ourquoi vous exemter de cette loi commune?
[J]ourez du monde entier, en aimant, la fortune:
[O]n aime sur la terre, on aime sur les eaux;
[M]ême feu dans les bois fait chanter les oiseaux:
[L]es plantes & les fleurs au printems animées,
Ont l'appetit secret d'aimer & d'être aimées:
Quittez, Lisis, quittez vôtre travers,
Aimez avec tout l'Univers.

LISIS.

Ne croyez pas que cela nous impose;
Ne croyez pas que ces discours
[R]echantés mille fois au sujet des Amours,
Gagnent sur nous la moindre chose:
Tircis, n'en soyez point jaloux,
L'Aminte le dit mieux que vous;
[Ma]is ce droit naturel d'une commune flame
Ne peut s'étendre sur mon ame.

TIR[CIS.]

TIRCIS.

Ecoutez mes triftes accens,
Et devinez par eux les peines que je fens.
J'aime une ingrate, une cruelle,
Autant orgueilleufe que belle.
Ecoutez mes triftes accens,
Et devinez par eux les peines que je fens.

SCENE II.

LISIS, TIRCIS, DAMON.

LISIS.

Tircis, je veux fonger au repos de ma vie,
Et d'écouter vos maux ce n'eft pas mon en[vie.]

TIRCIS.

Jufques à la fin de mes jours,
Lifis, je veux aimer, je veux aimer toûjours.

LISIS.

Non, jufqu'à la fin de tes jours:
Non, non, c'eft trop aimer, quand on fo[uffre]
toûjours.

LISIS, & DAMON, *Baffe & Deffus.*

Non, non, c'eft trop aimer, quand on fo[uffre]
toûjours.

TIRCIS.

Je m'engage avec peine;
Une fois engagé
A la plus inhumaine,
Plûtôt mort que changé.

LISIS.

Tous ces dégoûts de vivre,
Ces defirs de mourir,
Qu'on trouve dans un livre,
Où de faux malheureux aiment à difcourir;
Le bon-fens ne les peut fouffrir.

TIRCIS.

Une paffion tendre & pure,
N'aime pas la noire peinture
De tourmens inventés, de tous ces feints trépas;
Mais je dirai, Lifis, fans art & fans figure,
Que je préférerois une mort affez dure,
Au malheur ennuyeux de vivre & n'aimer pas.

LISIS.

Il faut fe plaire aux objets agréables
Sans fe laiffer charmer.

TIRCIS.

Pourquoi fe défendre d'aimer
Les objets que l'on trouve aimables?

LISIS.

J'ai paffé le tems des defirs,
La Raifon fait tous mes plaifirs.

DAMON.

Les plaiſirs de la vieilleſſe
Ménagés par la Raiſon,
Dans cette froide ſaiſon,
Pourroient ſe nommer triſteſſe.

LISIS.

La Raiſon m'ôte le tourment,
Où j'étois ſenſible en aimant.

TIRCIS.

Si tu crains un cœur qui ſoûpire,
Goûte au moins les douceurs de celui qui deſire.

LISIS.

Qui permet au cœur les deſirs,
Lui défend en vain les ſoûpirs.

TIRCIS.

Triſte repos, & ſombre nonchalance,
Ennuyeuſe inutilité,
Qu'un pareſſeux apelle liberté,
Tu n'es pour moi qu'une froide indolence.

LISIS.

J'ai paſſé le tems des deſirs,
La Raiſon fait tous mes plaiſirs.

Deux Flûtes & deux Violons.

UN DUO.

J'ai paſſé le tems des deſirs,
La Raiſon fait tous mes plaiſirs.

Les inſtrumens.

J'ai paſſé le tems des deſirs,
La Raiſon fait tous mes plaiſirs.

Les Voix & les Inſtrumens.

J'ai paſſé le tems des deſirs,
La Raiſon fait tous mes plaiſirs.

SCENE III.

TIRCIS, LISIS.

TIRCIS.

LEs ſoûpirs & les larmes
Que l'on donne à des charmes,
Honorent le plus jeune, honorent le plus vieux,
A tout âge, en tout tems, l'Amour eſt précieux.

LISIS.

Il n'eſt pas raiſonnable
De donner à l'amour les ſoûpirs & les pleurs,
Qu'un pauvre miſerable
Ne doit qu'à ſes douleurs.

TIRCIS.

Vos plus vives douleurs en aimant ſeront vaines;
Tous vos maux ſuſpendus & la nuit & le jour;
Heureux ſont les vieillards occupés d'un amour,
Qui leur fait oublier leurs chagrins & leurs peines!

LISIS.

[illegible]e porte peu d'envie à vos tendres deſirs:
Content que la ſageſſe
Ait ſoin de ma vieilleſſe,
[illegible]e laiſſe aux jeunes gens à pouſſer des ſoûpirs.

TIRCIS.

Eſt-ce que vôtre ame allarmée
D'aimer & n'être pas aimée,
Auroit honte de deſirer
Ce qu'elle ne peut eſperer.

LISIS.

Les galans de mon âge
Craignent fort le mépris;
Mais ce n'eſt pas le pis,
Ils craignent les faveurs encore davantage.

TIRCIS.

La crainte d'une faveur
Eſt un peu trop délicate;
Donnez, Liſis, vôtre cœur,
Je vous répons d'une ingrate.

LISIS.

Soit foibleſſe ou raiſon, je vivrai ſans deſirs;
Un repos innocent fait mes plus doux plaiſirs:
Sans ſoin, ſans peine, & ſans envie,
Coulez, coulez paiſible vie.

Les Violons.

LE CHOEUR.

Soit foibleſſe ou raiſon, je vivrai ſans deſirs,
Un repos innocent fait mes plus doux plaiſirs:
Sans ſoin, ſans peine, & ſans envie,
Coulez, coulez paiſible vie.

Les Violons ſeuls.

Sans ſoin, ſans peine, & ſans envie,
Coulez, coulez paiſible vie.

Les Flûtes ſeules.

Sans ſoin, ſans peine, & ſans envie,
Coulez, coulez paiſible vie.

SCENE IV.

TIRCIS, LISIS, DAMON.

TIRCIS.

Notre ame nous doit faire aimer,
Autant de tems qu'elle peut animer.

Deſirs, & craintes;
Tendres atteintes,
Heureux tourment
Que l'on ſouffre en aimant;
Quel bien eſt comparable aux douceurs de vos plaintes,
Pour un amant!

Deux Flûtes & deux Violons.

LISIS.

Quel bien trouvez-vous à craindre,
Et quelle douceur à vous plaindre?

TIRCIS.

Triſte entretien de mes ennuis,
Vous faites le bonheur de l'état où je ſuis.

Les Flûtes.

UN DUO.

Triſte entretien de mes ennuis,
Vous faites le bonheur de l'état où je ſuis.

Deux Flûtes & deux Violons.

LISIS.

Hortence toute aimable en ses moindres discours
Avec ceux qui peuvent lui plaire,
Usurpe des Vieillards le chagrin ordinaire,
Pour les gronder toûjours.

TIRCIS.

Non, ce n'est pas qu'on les gronde;
Mais l'injuste autorité
Qu'ils prennent sur tout le monde,
Attire un châtiment assez bien mérité.
Non, non, ce n'est pas qu'on les gronde.
On punit seulement l'injuste autorité.

LISIS.

Tel Vieillard est honteux de se voir trop docile;
En public, en secret, on le trouve, dit-on,
Moqueur malicieux, ou discret imbécile,
Qui ne veut jamais dire *non*,
Par une honnêteté plus fade que civile.
S'il louë, il gâte la maison:
Moins délicat que difficile,
Il condamne souvent avec peu de raison.
Voila, voila, Tircis, l'état doux & tranquile,
D'un Vieillard que l'amour tiendroit en sa prison.

TIRCIS.

La raison en amour a trop de sécheresse;
Esperez tout de la tendresse.

LISIS.

La tendresse en cheveux gris
Ne produit que du mépris.

TIRCIS.

Le moins favorisé dans l'amoureux empire,
Se plaît au mal dont il soûpire.

LISIS & DAMON *qui fait la Basse.*

Beau moyen pour se rendre heureux,
De n'être point aimé, quand on est amoureux!

Les Violons.

Beau moyen pour se rendre heureux,
De n'être point aimé, quand on est amoureux!

LISIS *avec les Violons.*

L'Amour ne veut de nous que nos jeunes années;
N'approchez pas, infirmités:
Le culte de ce Dieu, vieilles infortunées,
Ne souffre point vos saletés.

TIRCIS.

Un cœur fidéle qui se donne,
Dérobe la vieillesse au jour;
Aux yeux d'une belle personne,
C'est cacher ses défauts que montrer son amour.

LISIS.

On rencontre peu de belles
Coupables de cette erreur;
Mais je les aime cruelles;
Partisan de la rigueur
Je suis contre moi pour elles,
Dans leur juste mépris pour vieillesse & laideur.

TIRCIS.

Je ne trouve qu'inhumaines,
Et quand j'en perdrois le jour,

Je ſuivrai toûjours l'amour;
J'aimerai toûjours ſes peines.

LISIS.

Dût mon âge caduc avoir un plus long cours;
Tout le tems de ma vie
Sans deſir, ſans envie,
J'admirerai toûjours.

TIRCIS.

Qui peut exprimer, quand on aime,
Cette douce langueur que l'on ſent en ſoi-même!

LISIS.

Tircis, tous ces beaux mouvemens,
A les bien expliquer, ſont de ſecrets tourmens.

TIRCIS.

Le ciel en nous formant inſpira dans nôtre ame
Un principe caché de l'amoureuſe flâme.

LISIS.

Le ciel en nous formant inſpira dans nos cœurs
Le principe caché de nos plus grands malheurs;
Il inſpira l'amour, cette ſource féconde
De tous les maux du monde.

TIRCIS.

Si j'oſois élever mes vers,
Je dirois que l'Amour entretient l'Univers:
C'eſt lui dont la chaleur anime vôtre veine;
Qui bien-faiſant à tous, ſe rit de vôtre haine....
Mais que des Concerts charmans
De nos voix les plus belles,
Avec les inſtrumens
Appaiſent nos querelles.

L

LE CHOEUR.

Pour finir tous ces beaux diſcours;
hantons, chantons qu'il faut aimer toûjours:
Chantons, chantons qu'il faut aimer
Qui peut charmer;
Chantons qu'il faut aimer toûjours.

Les Violons & les Hautbois.

LISIS.

Chantons qu'il nous faut admirer
Sans soûpirer;
Qu'il nous faut admirer toûjours.

TIRCIS.

Depuis que je ſers ma cruelle,
fus toûjours diſcret, je fus toûjours fidelle.

LISIS.

C'eſt un mérite fort leger,
Que d'être fidéle berger.

TIRCIS.

ſouffre: mais le goût d'une tendre ſouffrance
ıx amans délicats tient lieu de jouïſſance.

LISIS.

Que durent à jamais
Vos heureuſes allarmes,
Vos ſoûpirs & vos larmes:
ur moi je veux goûter les douceurs de la paix.

TIRCIS.

O bien heureuſes chaînes,
ii changez en plaiſirs les douceurs & les peines!

Un Duo.

Que durent à jamais

Vos

Vos heureuses allarmes,
Vos soûpirs & vos larmes,
Et que le vieux Lisis aille goûter sa paix.

DAMON.

Si nôtre bon Lisis revoit les mêmes charmes,
Nous aurons fait pour lui d'inutiles souhaits.

LISIS.

Un puissant interêt me presse
De retourner à des charmes si doux:
Qu'aviez-vous fait, vaine ombre de sagesse,
Fausse Raison, helas! que faisiez-vous?

TIRCIS.

Depuis le tems que je soûpire
Sujet de l'amoureux empire,
Ma Raison sur mon cœur n'a jamais rien tenté
En faveur de ma Liberté.

DAMON.

Lisis, ton ame est souvent révoltée,
Mais la séditieuse aussi-tôt dégoûtée
De sa rebellion à celle que tu sers,
Dans un état soumis vient reprendre ses fers.

LISIS.

A mon grand interêt ma flame est asservie:
Du feu de ses beaux yeux, je reçois les esprits
Qui conservent ma vie.
Heureux, heureux l'Amour dont la vie est le p

TIRCIS.

Heureuse, heureuse est la vie
Dont l'Amour fait tout l'emploi;
Je haïrois le jour, si je n'avois l'envie
De montrer en vivant ma constance & ma foi.

Li

LISIS.

Jamais rigueur ne m'a coûté de larmes;
Jamais soupçon n'a mon cœur allarmé:
Je cherche moins les faveurs que les charmes,
Aimant pour vivre & non pour être aimé.

TIRCIS.

Aimons, c'est l'Amour qu'il faut suivre,
Donnons tout à la passion:
Qu'aimer mieux d'un Amant fasse l'ambition.

LISIS.

Que celle d'un Vieillard soit purement de vivre:
La Vie est le dernier plaisir
Où doive aspirer son desir.

TIRCIS.

Beaux Yeux que tout le monde adore!

LISIS.

Beaux Yeux par qui je vis encore!

A deux.

Peut-on rien trouver de si doux,
Que de tenir toûjours à vous?

DAMON.

Aimez, aimez, c'est l'Amour qu'il faut suivre;
Laissez-vous tous deux enflâmer:
Que Tircis vive pour aimer,
Et que Lisis aime pour vivre.

LE CHOEUR.

Aimez, aimez, c'est l'Amour qu'il faut suivre;
Laissez-vous tous deux enflâmer:
Que Tircis vive pour aimer,
Et que Lisis aime pour vivre.

Fin du troisiéme Tome.

TABLE

des *Matieres principales contenues dans le troisiéme Tome.*

On a mis une *n.* pour marquer que le Chiffre suivant se rapporte aux Notes, & non pas à l'Ouvrage même.

A.

Amour

B.

C.

D.

Gro-

S.

T.

V.

W.

X.

Y.

Z.

FIN.

2.5 mm
ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

2.0 mm
ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

1.5 mm
ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

PM-MGP
METRIC GENERAL PURPOSE TARGET
PHOTOGRAPHIC

200 mm

150 mm

100 mm

1.0 1.1 1.25 1.4 1.6 1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0 4.5 5.0 5.6 6.3 7.1 8.0

1.0 mm
1.5 mm
ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

2.0 mm
ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

2.5 mm
ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

A5

A4

A3

PRECISION℠ RESOLUTION TARGETS

PIONEERS IN METHYLENE BLUE TESTING SINCE 1974
MicroD INTERNATIONAL
3308 - 134th STREET WEST, BURNSVILLE, MN 55337 USA
TEL: 612 895 8699 FAX 612 895 8688

4.5 mm
ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

3.5 mm
ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

3.0 mm
ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

END OF REEL

PLEASE REWIND